This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

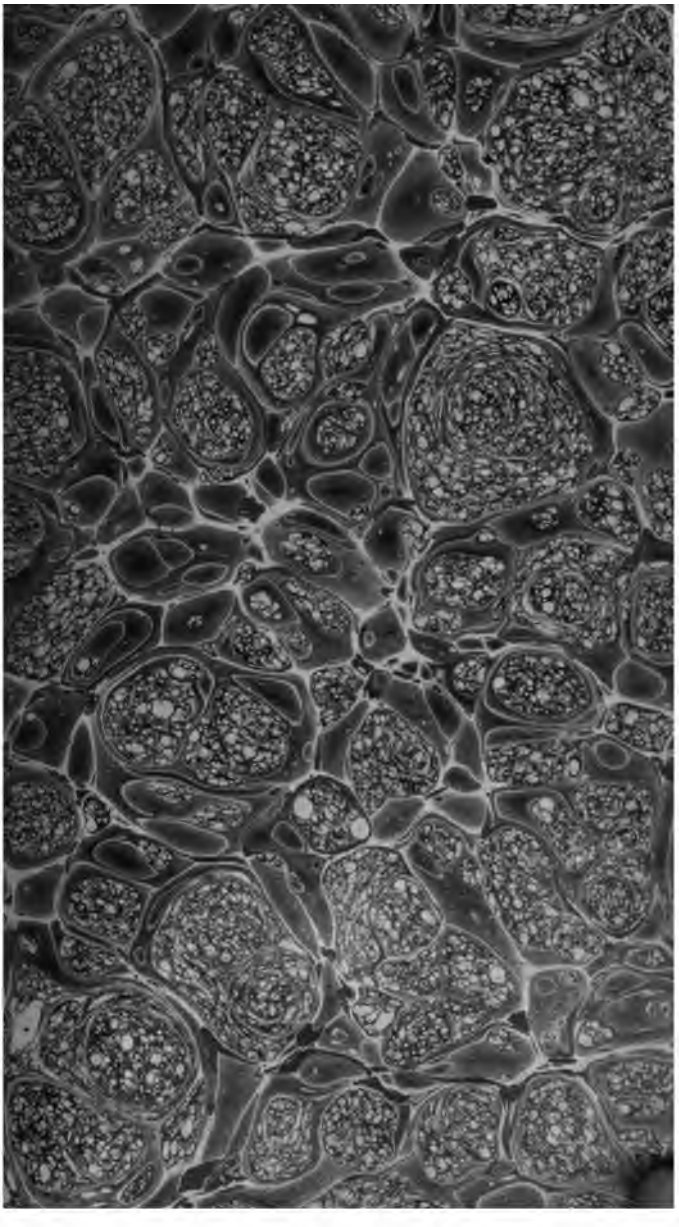
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

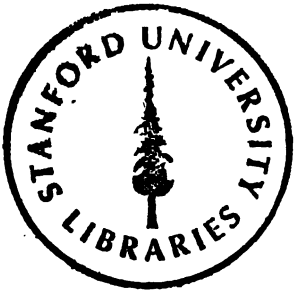
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

LE

DERNIER JOUR

POÈME.

LE

DERNIER JOUR

Poème

PAR

JEAN REBOUL
DE NIMES.

Nouvelle Édition
Revue et augmentée par l'Auteur.

PARIS
H.-L. DELLOYE, EDITEUR
SE VEND CHEZ GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES
PLACE DE LA BOURSE N° 13. | PALAIS-ROYAL Péristile Montpensier.
1841

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

En mettant pour la première fois une préface en tête de mes œuvres, j'éprouve d'abord le besoin de remercier le public du bienveillant accueil qu'il a daigné faire à mes premières poésies. Ce volume parut sous les auspices de deux noms célèbres, et je ne me dissimule pas tout ce que la puissante recommandation de M. de Lamartine, tout ce que les pages brillantes de M. Alexandre Dumas m'ont valu aupres de mes lecteurs. Qu'ils en reçoivent publiquement aujourd'hui l'un et l'autre, l'expression de ma gratitude la plus vive, la mieux sentie.

Quelles que soient les croyances ou les opinions qui peuvent nous séparer, je leur serai éternellement lié, j'ose le dire, par quelque chose de plus encore que la reconnaissance. Grâces à eux; je puis être écouté sans trop de défaveur dans la manifestation de principes que je crois vrais, et pour lesquels je ne regarde la poésie que comme instrument, comme moyen.

Les hommes de nos jours se partagent en deux écoles: les uns font intervenir Dieu dans la société, et les autres l'en bannissent. C'est la nécessité de la révélation d'un côté; c'est la raison humaine se suffisant à elle-même de l'autre. Ce conflit des intelligences n'est pas nouveau. Il se manifesta aux premiers jours de la création; le serpent dit à Ève: « Goûtez du fruit de la science, et vous pourrez vous passer de Dieu. Il fut écouté; et, dès ce moment, Adam reçut de son orgueil une assez large part de misère pour lui et toute sa postérité. Et puisque l'occasion s'offre de le dire en passant, il n'est pas d'autre explication satisfaisante, ni même possible de l'énigme du mal. Celui qui

en chercherait la solution en dehors de cette donnée mourrait infailliblement à la peine.

Ce germe d'orgueil déposé dans l'humanité s'y développe de temps à autres, échauffé par la corruption des sens; et comme nous portons jusque dans notre chute les marques de notre primitive grandeur, la logique, inhérente à l'esprit de l'homme, le force, dès qu'il sent que tout en lui a dévié des règles divines, à se créer des vérités qui le justifient. C'est là la source de toutes les fausses doctrines. Alors, selon le degré de notre perversité, nous cherchons à composer avec Dieu, ou nous le repoussons entièrement. Dans ce dernier cas, la raison descend jusqu'à se diviniser, l'orgueil devient satanique et l'enfer a ses coudées franches sur la terre. Si quelques générations avaient pu douter de cette loi de progression dans le mal, ce ne devrait pas être la nôtre: la Providence ne nous en a pas épargné l'épouvantable démonstration.

D'effroyables tempêtes ont ravagé le monde

social. Il est vrai que le calme a paru renaître, mais nous sommes toujours sous l'influence des mêmes vents. Des secousses intermittentes nous avertissent que Dieu est encore absent. L'homme commande encore au nom de l'homme et notre stupidité s'étonne de ne rencontrer que tyrannie et rébellion. La raison qui doit obéir étant égale à celle qui commande, le conflit renaît toujours et vient tromper les combinaisons des hommes d'État les plus intelligents, s'il peut y avoir intelligence en dehors de celui qui en est la source.

Aussi, dans le cercle humain qu'elle a tracé autour d'elle et qui l'isole de Dieu, la société évoque en vain le sacrifice; l'égoïsme seul répond. En vain l'industrie l'entoure de ses miracles, rien ne saurait guérir les misères de son intelligence, ni combler le vide qu'elle ressent, et qui est la place de Dieu. Les sophistes ont beau faire sonner à son oreille l'hymne du progrès, elle ne saurait se faire illusion sur son état.

Eh! quel est l'homme de bonne foi qui, à

l'aspect des misérables opérateurs qui travaillent sur le corps social, pourrait conserver quelque espoir de sa guérison? Un instinct d'égalité cupide se charge de défendre les droits des faibles et des petits, et l'entreprise pour le soulagement de leurs misères est échue à une philanthropie qui n'a d'entrailles que pour les bagnes, et dont l'action s'annulle dans l'universalité même dont elle fait parade. Ne parlez pas à un apôtre de cette nouvelle charité de la probité qui meurt de faim à sa porte : pour avoir part à ses bienfaits, il faut passer par la Cour d'assises ou aller partager le sort des nègres dans le Nouveau-Monde. Voilà pour les gouvernés.

Le sort des gouvernants est peut-être pire : sujets de leurs sujets, obligés de rester dans des limites qui leur ont été imposées, et où l'autorité, néanmoins, ne saurait se mouvoir, ils sont forcés par l'inflexible nécessité de les franchir, et cette violation rejaillit sur eux par l'exil ou par la mort. Pour se soustraire à ce double écueil, ils appellent la corruption à leur secours, l'or domine et gouverne, et le coffre-fort d'un

juif est l'urne où les monarchies européennes puisent leurs destinées.

C'est du fond de cette situation que j'ai tiré la fiction littéraire que l'on va lire, afin de jeter quelques lueurs pour aider à remonter, s'il est possible, cet abîme ou tout semble descendre. Cette fiction, je l'ai rattachée aux dogmes qui, seuls, garantissent aux sociétés humaines l'ordre et le bonheur en donnant une sanction divine au devoir.

Plaçant mes principes au dessus des vanités littéraires, j'eusse désiré qu'un poète éminent en vertu, en talent, en position sociale, se fût chargé d'une pareille tâche. Je ne me dissimule pas mon insuffisance et mon indignité ; je sais combien de préventions s'attachent encore aux doctrines que je viens d'émettre : trop de gens sont disposés à dresser des tentes au pied de cette transfiguration du mal, disant : *Il fait bon ici*. Je m'attends à la dérision et à l'ironie de leur part : ils accuseront, je n'en doute pas, la suffisance d'un écrivain obscur qui vient se

poser en prophète; mais nous répondrons au sourire de leur pitié : « Vous avez raison, il n'y a rien de merveilleux en nous; nous ne sommes ni prophète ni inspiré du ciel : seulement, le soir, nous avons vu l'horizon en feu, et nous avons dit que la journée du lendemain serait brûlante. »

J. REBOUL.

Nîmes, 20 décembre 1838.

LE DERNIER JOUR.

Poème.

PROLOGUE.

PROLOGUE.

UNE VOIX.

Crois-tu que j'ai donné la lyre à ta misère
Pour l'aller profaner aux choses de la terre,
Et, quand mon nom est insulté,
Que tu dois follement t'élever dans ta gloire;
Et, quand du Dieu vivant s'efface la mémoire,
Rêver une immortalité?

Quand les hommes ont mis ma défaite en leur bouche,
Qu'ils se sont dit: Pour voir son astre qui se couche,
Il faut monter sur les hauteurs!
Quand tout est plein d'espoir pour cette nuit coupable,
Tu ne montrerais pas d'un doigt inexorable
Mes inextinguibles lueurs?

Quand le siècle s'épuise en de vaines disputes,
Que son front criminel est meurtri par ses chutes,
Que ma voix l'avertit en vain;
Que l'esprit, loin de moi, puise l'intelligence;
Que le monde chancelle, ivre de la science,
Ainsi qu'un homme pris de vin;

Ta lèvre resterait au silence asservie!
Toi que j'avais extrait comme un reste de vie
Des vastes débris de la mort,
Et que j'avais armé d'une voix redoutable,
Afin de voir baigner toute robe coupable
Des froides sueurs du remord.

Je t'avais préparé d'illustres destinées,
J'avais mis dans tes mains au travail condamnées
La harpe des divins concerts.....
Je t'environnerai d'orgueilleuses ténèbres,
Et j'inscrirai ton nom parmi ces noms célèbres
Qui font la gloire des enfers.

LE POÈTE.

Suspendez, ô mon Dieu! suspendez vos reproches:
Ils pèsent sur mon sein, semblables à des roches
Dont il se sentirait broyer;
Votre souffle irrité brûle comme la flamme:

Si vous parlez encor, vous réduirez mon âme
Comme la cendre du foyer.

Ainsi, vous commandez que ma lyre proscrive
Le profane festin où l'on m'a vu convive;
Que la voix d'un faible mortel
Au monde perverti parle avec énergie.
Mais a-t-on jamais vu les vases de l'orgie
Aux saints usages de l'autel?

Hélas! j'ai parcouru la commune carrière,
Mes sandales encor en gardent la poussière;
Moi, proclamer vos jugements!
Mes lèvres pour cela ne sont pas assez pures,
Et peut-être ai-je aussi dans ces mers d'impostures
Jeté ma part d'égarements!

LA VOIX.

J'ai pénétré le fond de ce prétexte insigne,
Et c'est par lâcheté que tu te fais indigne;
Non que tu ne doives rougir;
Mais tu puises ailleurs le désir du silence:
Entre le monde et moi la terreur te balance;
Et dès ce jour il faut choisir.

LE POÈTE.

Eh bien ! je me soumets, Seigneur, quand l'anathème,
Au sortir de ma lèvre, éclatant sur moi-même,
Me laisserait sur le carreau.
Vous m'avez appelé ; dans ma nuit, je me lève
Et vous obéirai, comme obéit le glaive
Au bras qui le sort du fourreau.

Sinistre précurseur d'immenses funérailles,
Vous voulez que je crie autour de nos murailles :
Jérusalem, malheur à toi !
Malheur à toi, malheur, ô cité de scandale !
Je redirai malheur ! jusqu'à l'heure fatale
Où je dirai : Malheur à moi !

CHANT I.

ARGUMENT.

Invocation à l'ange des ruines. — Coup d'œil sur la situation morale du monde. — Vision. — Première scène. — Lever du soleil. — Effroi de la nature.

—

Archange qui réduis sous ta main meurtrière
Les cités en débris, les débris en poussière;
Qui, de Tyr, de Sidon, effaçant les palais,
En fis comme un lieu propre à sécher des filets;
Toi, dont le souffle ardent brûla comme le chaume
Les marbres dont s'ornaient et Gomorrhe et Sodome,
Qui, parcourant le Nil de Memphis à Luxor,
Avec le grand désert mis l'Égypte en accord;
De Babel, courtisane à la grande énergie,
Éteignis dans la mort l'éblouissante orgie,
Au niveau de l'hysope abaissas ses parois,
Et logeas le chacal au palais de ses rois;

Toi qui mets sur les monts des panaches de flammes,
Qui, de la mer de Naple illuminant les lames
Et la terre et le ciel de rougeâtres clartés,
Sous des torrents de lave engloutis trois cités;
Qui, des remparts détruits de Solyme la sainte,
Fais, après deux mille ans, pleurer encor l'enceinte,
Et sous les quatre vents tiens ses fils dispersés,
Ainsi que leur avaient promis les temps passés;
Qui, surprenant Lisbonne en ses habits de fête,
La castagnette en mains et les fleurs sur la tête,
Sous ses pas cadencés élargissant l'écueil,
Riante la plongeas dans la nuit du cercueil,
Et, sur ses murs perdus dans le fond du cratère,
Fis étendre la mer comme un drap mortuaire;
Implacable ennemi des travaux des humains,
Toi qui dévores tout ce qui sort de nos mains,
Et, dédaignant encor ce terrible apanage,
Jusqu'aux œuvres de Dieu fais monter le ravage;
Toi qui fis un appel aux vastes océans,
Afin d'ensevelir la terre des géants;
Et, sur les plus hauts monts balançant les abîmes,
Trouvas des châtiments à la taille des crimes;
Qui, le voyant sauvé de l'humide élément,
Déchiras l'univers comme un vieux vêtement
Dont les vastes lambeaux formèrent les deux mondes
Que sépare aujourd'hui l'immensité des ondes;
Laisse vivre mes chants, toi qui fais tout mourir,
Et qu'ils puissent atteindre aux siècles à venir,

Si tous les chants bientôt ne doivent pas se taire,
S'il reste désormais quelqu'espoir à la terre,
S'il est quelque avenir pour un siècle insensé
Qui méprise son père en niant le passé,
Où le jour qui se lève est toujours la merveille
Et jette insolemment le sarcasme à la veille!

II

Mais pourquoi t'évoquer? n'es-tu pas parmi nous?
Et quel temps plus rempli du fiel de ton courroux?
Un délire effrayant tourne toutes les têtes :
Le vent est supplié de calmer les tempêtes,
Et le monde, oublieux du mal qu'il a souffert,
Une seconde fois a caressé l'enfer;
Et voilà qu'épuisé de sa fatale ivresse,
Amant rassasié du sein de sa maîtresse,
Il s'affaisse mourant au lit désenchanté,
Théâtre de son crime et de sa volupté;
Il s'étourdit en vain sur les bords de l'abîme,
Il porte de sa fin le sentiment intime;
Aux murs de ses festins un invisible doigt
Laisse après lui des mots qui font pâlir d'effroi;
Ses fils sont possédés d'un funèbre délire :
La corde de la joie, hélas! manque à leur lyre,
Et leur regard, blasé des splendeurs du soleil,
Semble invoquer la nuit et l'éternel sommeil,

Le sommeil affranchi de bon ou mauvais songe,
Où doit dormir le ver de l'ennui qui les ronge,
Sommeil que, dans leur langue, ils nomment le néant,
Des esprits décédés mensonger océan.
Et tout languit, tout meurt, les dieux mêmes périssent,
Les trônes sont à terre et les tribuns fléchissent,
Et le peuple, en brisant le sceptre de ses rois,
N'a pas vu pour cela mieux respecter ses droits,
Et son bras, tout-puissant contre qui le défie,
Est frappé de faiblesse alors qu'il édifie :
Accablé de mépris par ceux qu'il étaya,
Il voit ressusciter tous ceux qu'il balaya;
Et des grands imposteurs, dont l'astuce le joue,
Le char armorié le recouvre de boue;
Des petits et des grands s'ouvre encor le duel :
Le serviteur est traître, et le maître cruel.
Au sein de nos cités la faim s'enrégimente,
Et force aux charités l'avarice opulente.
La révolte d'hier, sanglante autorité,
Réprime par la mort le nouveau révolté.
La justice s'indigne et se voile la face :
La sellette et le siége ont échangé leur place;
Le glaive de la loi, de peur de se tromper,
Hésite sur le crime et craint de le frapper;
Devant le prévenu c'est le juge qui tremble,
Tant l'injuste au bon droit fatalement ressemble !
Il est vrai qu'on nous dit que cet ébranlement,
Loin d'être pour la mort, est pour l'enfantement.

On nous trompe : tout tombe et rien ne se relève.
Le cèdre social est vide de sa sève,
Sa branche sous la main casse au lieu de ployer,
Et brûle sans fumée aux flammes du foyer :
Tant du vent du trépas le funèbre passage
A desséché la vie et flétri son feuillage !

III

VISION.

Étendu sur ma couche entre quatre rideaux
Tristes comme les murs qui closent les tombeaux,
Le soir d'un de ces jours où ce mot : DÉCADENCE
S'était fortifié dans mon intelligence,
Où j'avais contemplé du regard de l'esprit
L'astre des nations, dont l'éclat dépérit,
Vers un triste horizon tomber plus bas encore
Et faire cette nuit qui n'aura point d'aurore ;
Je liais, ébloui de son vague appareil,
Les pensers de la veille avec ceux du sommeil,
Et, dans mon rêve, allant de ruine en ruine
Jusqu'au temps qu'a prédit la parole divine,
Jusqu'au jour (si le jour doit exister alors)
Qui de tout l'univers brisera les ressorts,
Où tout doit disparaître en un abîme immense
Et tout bruit expirer dans l'éternel silence ;
Un ange m'apparut, et, de sa main de fer,

Me saisit aux cheveux et m'enleva dans l'air.
La nuit règnait; le ciel était comme une glace
Dont le souffle de l'homme a terni la surface;
Les astres scintillaient à travers la vapeur,
Pareils à la beauté pâlissante de peur,
Qui s'échappe tremblante à travers la fumée
Qu'exhale tout à coup la chaumière enflammée;
Et, pour voir si la terre était comme les cieux,
De leur sinistre aspect je détournai les yeux :
Et je vis, sur le haut d'un large promontoire,
Des groupes s'agiter au sein de l'ombre noire,
A la lueur des feux qu'ils avaient allumés,
Et qui gisaient sur terre à demi consumés.
Des yeux apparaissaient hagards sur des fronts pâles
Où des reflets mourants dansaient par intervalles,
Et j'entendis ces mots : « Dix heures du matin,
Et rien ne brille encor dans le sombre lointain!
L'astre dont notre angoisse invoque la lumière
Devrait avoir fourni le tiers de sa carrière....

IV

Mais voilà que soudain une ligne de feu
Rougit sur un ciel noir l'épaisseur d'un cheveu :
Sa chétive lueur par degrés se propage,
Ensanglante les bords d'un bizarre nuage
Qui frappe de terreur mon regard fasciné

Comme les vêtements d'un homme asassiné.
Et cette aube à la triste et funeste apparence
A de ces malheureux ranimé l'espérance;
Tant l'éternelle nuit avait mis dans leur cœur
Tout ce qu'elle avait eu d'épouvante et d'horreur!
« Il revient, disent-ils, l'astre au rayon suprême,
« Donner encor la vie à la terre qu'il aime!
« Il ne nous avait pas fait d'éternels adieux :
« Son approche a déjà tranquillisé les cieux.
« Et grâce soit rendue à ces mains souveraines
« Qui de son orbe ardent n'ont pas quitté les rênes! »
Tels les tristes enfants du pêcheur en retard,
Quand l'orage et la nuit se font de toute part,
Pour découvrir la nef qu'ils soupçonnent perdue,
Plongent des yeux en pleurs dans l'immense étendue;
Puis, à l'aspect du mât qui surgit sur les flots,
Renaissent à l'espoir, et, calmant leurs sanglots,
Élèvent vers le ciel leurs mains reconnaissantes.

V

Se dégageant enfin de ces vapeurs sanglantes,
Cependant le soleil se montre à l'horizon,
Mais triste comme un roi que l'on sort de prison
Et qui doit, en montant l'échelle du supplice,
Commencer par sa mort un vaste sacrifice,
Ouvrir un gouffre immense, avide, dont la faim
Du royaume maudit consommera la fin.

Ce n'est plus ce géant à l'armure éclatante
Qui fait fuir le chaos au sortir de sa tente,
Cet époux satisfait dont la face reluit
Des voluptés d'hymen à leur première nuit,
Que saluait jadis la harpe orientale,
Alors qu'il désertait sa couche nuptiale;
Ce n'est plus du Gentil la grande déité,
Type de la jeunesse en son éternité,
Qui, pressant ses coursiers à l'ardente crinière,
Remplissait l'univers de vagues de lumière,
Et qui, dans son triomphe, éblouissant César,
Voyait l'aurore esclave au-devant de son char;
Ce n'est plus la féconde et radieuse image
Qui du monde abusé força presque l'hommage,
Et, ravissant les cœurs par la porte des sens,
De l'autel du vrai Dieu fit dévier l'encens.
Sa jeunesse éternelle enfin connaît les rides;
Son éclat s'est voilé sous des taches livides;
Comme un crâne vieilli qui n'a plus de cheveux,
Le voilà maintenant dépouillé de ses feux!
Chacun, à son aspect, se frappe la poitrine;
On connut que le monde entrait dans sa ruine.
Les mères ont pressé leurs enfants sur leur sein.
Des hôtes du désert le redoutable essaim
Remplit de hurlements ces vastes plaines nues
Dont le sable lointain se perd avec les nues.
Du regard du lion la sinistre lueur
Pour la première fois exprime la terreur.

Comme si les forêts étaient incendiées,
L'oiseau lasse, sans but, ses ailes effrayées.
Du fond de son rocher le serpent sort debout
Comme sur le midi dans un jour du mois d'août.
Le coursier sous ses bonds fait voler la poussière;
De livides éclairs sortent de sa paupière.
Les naseaux vers les cieux, le taureau du marais
Hume l'air, comme si l'ouragan était près;
Léviathan des mers soulève la surface,
Et de celles du nord a fait craquer la glace;
Parcourant le chemin du pôle à l'équateur
Et semant la tempête en toute sa longueur,
Il refoule les flots sur tous les hémisphères,
Et jette l'Océan plus avant dans les terres.
Ainsi, voyant la mort sur le front de son roi,
La nature s'effare et pousse un cri d'effroi.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

NOTE Ire.

Qui de Tyr, de Sidon, effaçant les palais,
En fis comme un lieu propre à sécher des filets.

(Page 9, vers 3 et 4.)

« Le Seigneur Dieu a dit : Tyr, me voilà contre toi ; et je « soulèverai contre toi des peuples nombreux, comme la mer « soulève ses flots. Dans la multitude de tes crimes, et dans l'i- « niquité de tes trafics, tu as souillé ta pureté ; c'est pourquoi « je te renverserai, je bouleverserai tes édifices qui s'écroule- « ront en débris enflammés... Je te rendrai à la pierre nue, et « tu *serviras à sécher les filets*, et tu ne seras plus rebâtie, car, « moi, Jéhovah, j'ai parlé, dit le Seigneur Dieu. » *Ezéchiel*, ch. 26, 27, 28. — M. de Volney, en comparant l'état actuel de Tyr avec la prophétie, M. de Volney, malgré son incrédulité connue, fait cette réflexion remarquable : « Les révolutions du sort ont accompli cet oracle. Au lieu de cette ancienne circulation si active et si vaste décrite par le prophète, Tyr, réduite à l'état d'un misérable village, n'a plus pour tout commerce qu'une exportation de quelques sacs de grains, de coton, ou de laine, et pour tout négociant qu'un facteur grec au service des

Français de Saïde, qui gagne à peine de quoi soutenir sa famille [1]. » — « Le sort a frappé Tyr, la reine des mers, le berceau du commerce qui civilisa le monde; ses palais ont fait place à quelques cabanes chétives; le pêcheur indigent habite les caves où jadis s'entassaient les trésors du monde; une colonne debout au milieu des ruines marque la place où était le chœur de la cathédrale consacrée par Eusèbe [2]. » — Le voyageur anglais Maundrell dit qu'on ne voit plus dans Tyr que des débris de murailles, de voûtes et de colonnes brisées, et qu'il ne s'y trouve pas une maison entière. Il semble, dit cet auteur, que cette ville ait été conservée en ce lieu-là comme une preuve visible de l'accomplissement de la parole divine : *Elle sera comme le sommet d'un rocher, et elle servira à sécher les filets des pêcheurs* [3]. — La seule curiosité, dit J. Bruce, m'engagea à passer par Tyr, et je devins le triste témoin de la vérité des prophéties... Deux misérables pêcheurs, après avoir attrapé un peu de poisson, venaient d'étendre leurs filets sur les rochers de Tyr [4].

NOTE II.

Avec le grand désert mis l'Egypte en accord.

(Page 9, vers 8.)

« Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je ferai de l'Egypte un « désert parmi les déserts, ses villes seront entre les villes aban- « données. — Je ruinerai le pays de Phatures, je mettrai le feu « dans Taphnis; Alexandrie sera ravagée, et Memphis sera en « de continuelles angoisses; les jeunes gens d'Héliopolis et de

[1] *Voyage en Syrie et en Égypte*, par Volney.

[2] *Précis de la géographie universelle*, par Malte-Brun.

[3] *Voyage d'Alep à Jérusalem*, par Maundrell.

[4] *Voyages aux sources du Nil, en Nubie et en Abyssinie*, par J. Bruce.

« Bubaste seront passés au fil de l'épée, et les femmes seront « emmenées captives. — Ensuite, ils établiront un royaume im- « puissant. Et il sera petit entre les royaumes, et il ne s'élèvera « plus au-dessus des peuples, et je l'affaiblirai, afin qu'il ne « commande plus aux nations. Je livrerai ses champs entre les « mains des plus méchants hommes; je détruirai cette terre « avec tout ce qu'elle contient... » *Ezéchiel*, ch. 29, 30.

Il y a aujourd'hui plus de deux mille ans que cette prophétie a été prononcée. Quelle vraisemblance y avait-il alors que l'Egypte, ce royaume si vaste, si riche, si fertile, subirait les formidables châtiments qui l'ont mis dans cet état, d'où il n'a pu se relever depuis tant de siècles? L'on sait ce que sont devenues Memphis, Héliopolis, et toutes ces villes superbes. Quant au *petit royaume*, tel est, dit encore Volney, l'état de l'Egypte. Enlevée depuis vingt-trois siècles à ses propriétaires naturels, elle a vu s'établir successivement dans son sein des Perses, des Macédoniens, des Romains, des Grecs, des Arabes, des Géorgiens, et enfin cette race de Tartares, connus sous le nom de Turcs-Ottomans. (*Voyage en Syrie et en Egypte*, t. 1, c. 6.)

NOTE III.

Et logeas le chacal au palais de ses rois.

(Page 9, vers 12.

Ecoutons Isaïe :

« Cette superbe Babylone, cette reine entre les royaumes, « l'orgueil des Chaldéens, Jéhovah la renversera; elle sera dé- « truite comme Sodome et Gomorrhe. — Elle sera déserte jus- « qu'à la fin des siècles; les générations ne la verront pas réta- « blir, l'Arabe n'osera pas y planter sa tente, et les pâtres n'y « laisseront pas reposer leurs troupeaux. Ses ruines deviendront « le repaire des bêtes féroces; ses palais seront remplis de ser- « pents; des oiseaux sinistres s'y feront entendre; des animaux « sauvages y pousseront des hurlements; des monstres marins

« affligeront ces palais consacrés autrefois à la volupté. — Je « mettrai en possession de sa demeure les oiseaux de proie et « les reptiles, un vaste marais en couvrira le sol, et un profond « abîme l'ensevelira dans un éternel oubli. » Chap. 13 et 14.

Le capitaine Keppel, dans son *Voyage à Babylone*, publié en 1829, constate l'accomplissement de ces prophéties, en décrivant l'état actuel du pays. « Ce qui reste de la tour de Babel, qui fut construite en briques, présente, dit-il, l'aspect d'une *montagne brûlée*, ainsi que les Saintes Ecritures l'avaient prédit. Du sommet de la tour, la vue s'arrête sur les amas énormes qui forment les ruines de la Babylone ancienne. Le voyageur, en contemplant cette scène, n'a pu s'empêcher de reconnaître avec quelle exactitude les prédictions d'Isaïe et de Jérémie se trouvent accomplies. Babylone n'est plus habitée ; l'Arabe lui-même n'y fixe plus sa tente : ces lieux désolés ne sont plus qu'un affreux désert. »

L'on peut voir, dans le précieux recueil des *Annales de philosophie chrétienne*, d'autres détails curieux sur l'état actuel de ces divers pays frappés par la main divine.

NOTE IV.

Sous des torrents de lave engloutis trois cités.

(Page 10, vers 4.)

L'éruption du Vésuve qui ensevelit sous la lave ou la cendre Stabia, Pompéi et Herculanum, a eu lieu l'an 79 de l'ère chrétienne, la première année du règne de Titus. Pline le naturaliste et son neveu Pline le jeune en furent témoins. Ils étaient l'un et l'autre à Misène. Le premier, avide de science et d'observation, voulut voir de plus près le terrible phénomène, et s'embarqua pour les rivages opposés du golfe, au pied du Vésuve : il y trouva la mort. L'autre resta avec sa mère à Misène, qui fut aussi couvert de ténèbres et de cendres, mais où les ravages du volcan n'eurent rien de funeste.

Voici les deux intéressantes lettres où Pline le jeune raconte à son ami l'historien Tacite cette grande catastrophe :

PLINE A TACITE.

Vous me priez de vous apprendre au vrai comment mon oncle est mort, afin que vous en puissiez instruire la postérité. Je vous en remercie ; car je conçois que sa mort sera suivie d'une gloire immortelle, si vous lui donnez place dans vos écrits. Quoiqu'il ait péri par une fatalité qui a désolé de très-beaux pays, et que sa perte, causée par un accident mémorable, et qui lui a été commun avec des villes et des peuples entiers, doive éterniser sa mémoire ; quoiqu'il ait fait bien des ouvrages qui dureront toujours, je compte pourtant que l'immortalité des vôtres contribuera beaucoup à celle qu'il doit attendre. Pour moi, j'estime heureux ceux à qui les dieux ont accordé le don, ou de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'en écrire de dignes d'être lues ; et plus heureux encore ceux qu'ils ont favorisés de ce double avantage. Mon oncle tiendra son rang entre les derniers, et par vos écrits, et par les siens ; et c'est ce qui m'engage à exécuter plus volontiers des ordres que je vous aurais demandés. Il était à Misène, où il commandait la flotte. Le vingt-troisième d'août, environ une heure après midi, ma mère l'avertit qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaires. Après avoir été quelque temps couché au soleil, selon sa coutume, et avoir bu de l'eau froide, il s'était jeté sur un lit où il étudiait. Il se lève, et monte en un lieu d'où il pouvait aisément observer ce prodige. Il était difficile de discerner de loin de quelle montagne ce nuage sortait. L'événement a découvert depuis que c'était du mont Vésuve. Sa figure approchait de celle d'un arbre, et d'un pin plus que d'aucun autre ; car, après s'être élevé fort haut en forme de tronc, il étendait une espèce de branche. Je m'imagine qu'un vent souterrain le poussait d'abord avec impétuosité et le soutenait. Mais, soit que l'impression diminuât peu à peu, soit que ce nuage fût affaissé par son propre poids, on le voyait se dilater et se répandre. Il paraissait tantôt blanc, tantôt noirâtre, et tantôt

de diverses couleurs, selon qu'il était plus chargé ou de cendre ou de terre. Ce prodige surprit mon oncle, qui était très-savant, et il le crut digne d'être examiné de plus près. Il commande que l'on appareille sa frégate légère, et me laisse la liberté de le suivre. Je lui répondis que j'aimais mieux étudier; et par hasard il m'avait lui-même donné quelque chose à écrire. Il sortait de chez lui ses tablettes à la main, lorsque les troupes de la flotte qui étaient à Rétines, effrayées par la grandeur du danger (car ce bourg est précisément sur Misène, et on ne s'en pouvait sauver que par la mer), vinrent le conjurer de vouloir bien les garantir d'un si affreux danger. Il ne changea pas de dessein, et poursuivit avec un courage héroïque ce qu'il n'avait d'abord entrepris que par simple curiosité. Il fait venir des galères, monte lui-même dessus, et part dans le dessein de voir quel secours on pouvait donner non seulement à Rétines, mais à tous les autres bourgs de cette côte, qui sont en grand nombre à cause de sa beauté. Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuit et où le péril paraissait plus grand, mais avec une telle liberté d'esprit, qu'à mesure qu'il apercevait quelque mouvement ou quelque figure extraordinaire dans ce prodige, il faisait ses observations et les dictait. Déjà sur les vaisseaux volait la cendre plus épaisse et plus chaude, à mesure qu'ils approchaient; déjà tombaient autour d'eux des pierres calcinées et des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout pulvérisés par la violence du feu; déjà la mer semblait refluer, et le rivage devenir inaccessible par des morceaux entiers de montagnes dont il était couvert : lorsqu'après s'être arrêté quelques moments, incertain s'il retournerait, il dit à son pilote qui lui conseillait de gagner la pleine mer : *La fortune favorise le courage : tournez du côté de Pomponianus.* Pomponianus était à Stabie, en un endroit séparé par un petit golfe que forme insensiblement la mer sur ces rivages qui se courbent. Là, à la vue du péril qui était encore éloigné, mais qui semblait s'approcher toujours, il avait retiré tous ses meubles dans ses vaisseaux, et n'attendait, pour s'éloigner, qu'un vent moins contraire. Mon oncle, à qui ce même vent avait été très-favorable, l'aborde, le trouve tout tremblant, l'embrasse, le rassure, l'encourage; et, pour dissiper par sa

sécurité la crainte de son ami, il se fait porter au bain. Après s'être baigné, il se met à table et soupe avec toute sa gaieté, ou (ce qui n'est pas moins grand) avec toutes les apparences de sa gaieté ordinaire. Cependant on voyait luire de plusieurs endroits du mont Vésuve de grandes flammes et des embrasements dont les ténèbres augmentaient l'éclat. Mon oncle, pour rassurer ceux qui l'accompagnaient, leur disait que ce qu'ils voyaient brûler, c'étaient des villages que les paysans alarmés avaient abandonnés, et qui étaient demeurés sans secours. Ensuite il se coucha et dormit d'un profond sommeil; car, comme il était puissant, on l'entendait ronfler de l'antichambre. Mais enfin la cour par où l'on entrait dans son appartement commençait à se remplir si fort de cendres, que, pour peu qu'il eût resté plus longtemps, il ne lui aurait plus été libre de sortir. On l'éveille; il sort, et va rejoindre Pomponianus et les autres qui avaient veillé. Ils tiennent conseil et délibèrent s'ils se renfermeront dans la maison ou s'ils tiendront la campagne; car les maisons étaient tellement ébranlées par les fréquents tremblements de terre, que l'on aurait dit qu'elles étaient arrachées de leurs fondements, et jetées tantôt d'un côté tantôt de l'autre, et puis remises à leurs places. Hors de la ville, la chute des pierres, quoique légères et desséchées par le feu, était à craindre. Entre ces périls, on choisit la rase campagne. Chez ceux de sa suite, une crainte surmonta l'autre; chez lui, la raison la plus forte l'emporta sur la plus faible. Ils sortent donc, et se couvrent la tête d'oreillers attachés avec des mouchoirs; ce fut toute la précaution qu'ils prirent contre ce qui tombait d'en haut. Le jour recommençait ailleurs; mais dans le lieu où ils étaient continuait une nuit la plus sombre et la plus affreuse de toutes les nuits, et qui n'était un peu dissipée que par la lueur d'un grand nombre de flambeaux et d'autres lumières. On trouva bon de s'approcher du rivage et d'examiner de près ce que la mer permettait de tenter; mais on la trouva encore fort grosse et fort agitée d'un vent contraire. Là, mon oncle, ayant demandé de l'eau et bu deux fois, se coucha sur un drap qu'il fit étendre. Ensuite, des flammes qui parurent plus grandes, et une odeur de soufre qui annonçait leur approche, mirent tout le monde en fuite. Il se lève appuyé sur deux valets, et dans le moment tombe mort. Je m'imagine qu'une

fumée trop épaisse le suffoqua d'autant plus aisément qu'il avait la poitrine faible et souvent la respiration embarrassée. Lorsque l'on commença à revoir la lumière (ce qui n'arriva que trois jours après), on retrouva au même endroit son corps entier couvert de la même robe qu'il portait quand il mourut, et dans la posture plutôt d'un homme qui repose que d'un homme qui est mort. Pendant ce temps, ma mère et moi nous étions à Misène : mais cela ne regarde plus votre histoire : vous ne voulez être informé que de la mort de mon oncle. Je finis donc et je n'ajoute plus qu'un mot; c'est que je ne vous ai rien dit ou que je n'aie vu, ou que je n'aie appris dans ces moments où la vérité de l'action qui vient de se passer n'a pu encore être altérée. C'est à vous de choisir ce qui vous paraîtra plus important. Il y a bien de la différence entre écrire une lettre ou une histoire; entre écrire pour un ami ou pour la postérité. Adieu.

PLINE A TACITE.

La lettre que je vous ai écrite sur la mort de mon oncle, dont vous aviez voulu être instruit, vous a, dites-vous, donné beaucoup d'envie de savoir quelles alarmes et quels dangers j'essuyai à Misène où j'étais resté, car c'est là que j'ai quitté mon histoire.

Quoiqu'au seul souvenir je sois saisi d'horreur,
Je commence.....

Après que mon oncle fut parti, je continuai l'étude qui m'avait empêché de le suivre. Je pris le bain, je soupai, je me couchai et dormis peu, et d'un sommeil fort interrompu. Pendant plusieurs jours, un tremblement de terre s'était fait sentir, et nous avait d'autant moins étonnés que les bourgades et même les villes de la Campanie y sont fort sujettes. Il redoubla pendant cette nuit avec de tant de violence, qu'on eût dit que tout était, non pas agité, mais renversé. Ma mère entra brusquement dans ma chambre, et trouva que je me levais dans le dessein de l'éveiller si elle eût été endormie. Nous nous asseyons dans la cour, qui ne sépare le bâtiment d'avec la mer que par un fort petit espace. Comme je n'avais que dix-huit

ans, je ne sais si je dois appeler fermeté ou imprudence ce que je fis : je demandai Tite-Live; je me mis à le lire, et je continuai à l'extraire ainsi que j'aurais pu faire dans le plus grand calme. Un ami de mon oncle survient; il était nouvellement arrivé d'Espagne pour le voir. Dès qu'il nous aperçoit, ma mère et moi, assis, moi un livre à la main, il nous reproche, à elle sa tranquillité, à moi ma confiance. Je n'en levai pas les yeux de dessus mon livre. Il était déjà sept heures du matin, et il ne paraissait encore qu'une faible lumière comme une espèce de crépuscule. Alors les bâtiments furent ébranlés avec de si fortes secousses, qu'il n'y eut plus de sûreté à rester dans un lieu à la vérité découvert, mais fort étroit. Nous prenons le parti de quitter la ville : le peuple épouvanté nous suit en foule, nous presse, nous pousse; et, ce qui dans la frayeur tient lieu de prudence, chacun ne croit rien de plus sûr que ce qu'il voit faire aux autres. Après que nous fûmes sortis de la ville, nous nous arrêtons; et là, nouveaux prodiges, nouvelles frayeurs. Les voitures que nous avions emmenées avec nous étaient à tout moment si agitées, quoiqu'en pleine campagne, qu'on ne pouvait, même en les appuyant avec de grosses pierres, les arrêter en une place. La mer semblait se renverser sur elle-même et être comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Le rivage, en effet, était devenu plus spacieux, et se trouvait rempli de différents poissons demeurés à sec sur le sable. A l'opposite, une nue noire et horrible, crevée par des feux qui s'élançaient en serpentant, s'ouvrait et laissait échapper de longues fusées semblables à des éclairs, mais qui étaient beaucoup plus grandes. Alors l'ami dont je viens de parler revint une seconde fois et plus vivement à la charge. *Si votre frère, si votre oncle est vivant*, nous dit-il, *il souhaite sans doute que vous vous sauviez; et s'il est mort, il a souhaité que vous lui survivîez. Qu'attendez-vous donc? pourquoi ne vous sauvez-vous pas?* Nous lui répondîmes : *que nous ne pouvions songer à notre sûreté, pendant que nous étions incertains du sort de mon oncle.* L'Espagnol part sans tarder davantage, et cherche son salut dans une fuite précipitée. Presque aussitôt la nue tombe à terre et couvre les mers; elle dérobait à nos yeux l'île de Caprée qu'elle enveloppait, et nous faisait perdre de vue

le promontoire de Misène. Ma mère me conjure, me presse, m'ordonne de *me sauver de quelque manière que ce soit; elle me remontre que cela est facile à mon âge, et que pour elle, chargée d'années et d'embonpoint, elle ne le pouvait faire; qu'elle mourrait contente si elle n'était point cause de ma mort.* Je lui déclare qu'il n'y avait point de salut pour moi qu'avec elle; je lui prends la main et je la force de m'accompagner: elle le fait avec peine et se reproche de me retarder. La cendre commençait à tomber sur nous, quoiqu'en petite quantité. Je tourne la tête, et j'aperçois derrière nous une épaisse fumée qui nous suivait en se répandant sur la terre comme un torrent. *Pendant que nous voyons encore, quittons le grand chemin,* dis-je à ma mère, *de peur qu'en le suivant, la foule de ceux qui marchent sur nos pas ne nous étouffe dans les ténèbres.* A peine nous étions-nous écartés, qu'elles augmentèrent de telle sorte qu'on eût cru être, non pas dans une de ces nuits noires et sans lune, mais dans une chambre où toutes les lumières auraient été éteintes. Vous n'eussiez entendu que plaintes de femmes, que gémissements d'enfants, que cris d'hommes. L'un appelait son père, l'autre son fils, l'autre sa femme, ils ne se reconnaissaient qu'à la voix. Celui-là déplorait son malheur; celui-ci le sort de ses proches. Il s'en trouvait à qui la crainte de la mort faisait invoquer la mort même. Plusieurs imploraient le secours des dieux, plusieurs croyaient qu'il n'y n'en avait plus, et comptaient que cette nuit était la dernière et l'éternelle nuit dans laquelle le monde devait être enseveli. On ne manquait pas même de gens qui augmentaient la crainte raisonnable et juste par des terreurs imaginaires et chimériques. Ils disaient qu'à Misène ceci était tombé, que cela brûlait; et la frayeur donnait du poids à leurs mensonges. Il parut une lueur qui nous annonçait non le retour du jour, mais l'approche du feu qui nous menaçait; il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revient, et la pluie de cendres recommence et plus forte et plus épaisse. Nous étions réduits à nous lever de temps en temps pour secouer nos habits; et sans cela elle nous eût accablés et engloutis. Je pourrais me vanter qu'au milieu de si affreux dangers il ne m'échappa ni plainte ni faiblesse; mais j'étais soutenu par cette consolation peu raisonnable, quoique

naturelle à l'homme, de croire que tout l'univers périssait avec moi. Enfin, cette épaisse et noire vapeur se dissipa peu à peu, et se perdit tout à fait comme une fumée ou comme un nuage. Bientôt après parut le jour et le soleil même, jaunâtre pourtant, et tel qu'il a coutume de luire dans une éclipse. Tout se montrait changé à nos yeux troublés encore, et nous ne trouvions rien qui ne fût caché sous des monceaux de cendre, comme sous de la neige. On retourne à Misène. Chacun s'y rétablit de son mieux, et nous y passons une nuit entre la crainte et l'espérance, mais où la crainte eut la meilleure part, car le tremblement de terre continuait. On ne voyait que gens effrayés entretenir leur crainte et celle des autres par de sinistres prédictions. Il ne nous vint pourtant aucune pensée de nous retirer jusqu'à ce que nous eussions eu des nouvelles de mon oncle, quoique nous fussions encore dans l'attente d'un péril si effroyable, et que nous avions vu de si près. Vous ne lirez pas ceci pour l'écrire, car il ne mérite pas d'entrer dans votre histoire; et vous n'imputerez qu'à vous-même qui l'avez exigé, si vous n'y trouvez rien qui soit digne même d'une lettre. Adieu.

Traduction de M. de Sacy.

NOTE V.

Qui, des remparts détruits de Solyme la sainte,
Fais, après deux mille ans, pleurer encor l'enceinte;

(Page 10, vers 5 et 6.)

« Jérusalem a été prise et saccagée dix-sept fois; des millions d'hommes ont été égorgés dans son enceinte, et ce massacre dure pour ainsi dire encore; nulle autre ville n'a éprouvé un pareil sort. Cette punition, si longue et presque surnaturelle, annonce un crime sans exemple, et qu'aucun châtiment ne peut expier. Dans cette contrée devenue la proie du fer et de la flamme, les champs incultes ont perdu la fécondité qu'ils devaient aux sueurs de l'homme; les sources ont été ensevelies sous des éboulements; la terre des montagnes n'étant plus sou-

tenue par l'industrie du vigneron, a été entraînée au fond des vallées, et les collines, jadis couvertes de bois de sycomores, n'ont plus offert que des sommets arides.» M. de Châteaubriand, *Itinéraire*, vol. 2, p. 249.

NOTE VI.

Qui surprenant Lisbonne en ses habits de fête...

(Page 10, vers 9.)

Cette ville fut presque entièrement détruite par un tremblement de terre, le 1er novembre 1755. Voici une lettre du docteur Wolfall, chirurgien anglais, qui rend compte de cette catastrophe.

Lisbonne, 18 novembre 1755.

. . . . . .

« L'été avait été plus frais que de coutume, et pendant les derniers quarante jours, le temps avait été très-beau. Le 1er de ce mois, vers les 9 heures 40 minutes du matin, une très-violente secousse de tremblement de terre se fit sentir; elle parut durer environ un dixième de minute, et en ce moment toutes les églises et les couvents de la ville, avec les palais du roi et la magnifique salle d'opéra, s'écroulèrent. Il n'y eut pas un seul édifice considérable qui restât debout. Environ un quart des maisons particulières eurent le même sort; et, suivant un calcul très-modéré, il périt plus de 30,000 personnes. Le spectacle des corps morts, les cris des mourants à demi ensevelis dans les ruines, sont au delà de toute description; la crainte et la consternation étaient si grandes, que les personnes les plus courageuses n'osèrent pas rester un seul instant pour arracher à la mort les victimes arrêtées sous les débris; chacun ne songeait plus qu'à se réfugier sur les places découvertes et vers le milieu des rues. Ceux qui étaient dans les étages supérieurs ont été en général plus heureux que ceux qui ont tenté de fuir par les portes, car ceux-ci furent ensevelis sous les ruines avec la plus

grande partie des gens qui passaient à pied. Les équipages avaient plus de chance de salut, quoique les cochers et les laquais fussent fort maltraités. Mais le nombre des personnes écrasées dans les maisons et dans les rues ne fut pas considérable, comparé à celui des gens ensevelis sous les ruines des églises. Comme c'était un jour de grande fête, et à l'heure de la messe, tous les édifices religieux, qui sont très-considérables à Lisbonne, étaient remplis de fidèles : les clochers tombèrent presque tous avec les voûtes des églises, en sorte qu'il ne s'échappa que peu de monde.

« Environ deux heures après le choc, le feu se déclara en trois différents endroits de la ville ; il était occasionné par le feu des cuisines, que le bouleversement avait rapproché des matières combustibles de toute espèce. Vers ce temps aussi, un vent très-fort succéda au calme, et anima tellement la violence du feu, qu'en trois jours la ville fut réduite en cendres. Tous les éléments semblaient conjurés pour nous détruire. Aussitôt après le tremblement, qui eut lieu à peu près au moment de la plus grande élévation des eaux, le flot monta tout à coup quarante pieds plus haut qu'on ne l'avait jamais observé, et se retira aussi subitement. S'il n'eût pas ainsi rétrogradé, la ville entière serait restée sous l'eau.

« Aussitôt qu'il nous fut permis de réfléchir, la mort seule se présenta à notre imagination. En premier lieu la crainte que le nombre des corps morts, la confusion générale, et le manque de bras pour les enterrer, ne donnassent naissance à une maladie contagieuse, était très-alarmante ; mais le feu, qui semblait notre plus dangereux ennemi, les consuma, et prévint ce mauvais effet.

« Ensuite la famine était imminente, car Lisbonne est le magasin à blé de tout le pays, à cinquante milles à la ronde. Cependant quelques-uns des greniers furent heureusement sauvés, et quoique dans les trois jours qui suivirent le tremblement de terre, une once de pain valût une livre d'or, il devint ensuite assez abondant, et nous fûmes délivrés de la disette.

« Enfin, il y avait à redouter la cupidité de la classe vile de la population, qui pouvait profiter de la confusion pour voler et assassiner. Au commencement, un assez grand nombre de

crimes furent commis; mais, par ordre du roi, on dressa des gibets tout autour de la ville, et, après environ une centaine d'exécutions, le pillage fut arrêté.

« Nous sommes encore dans un état de perplexité difficile à décrire : nous avons souffert jusqu'à vingt-deux secousses différentes, depuis la première. Personne n'ose coucher dans les maisons conservées. On dort au grand air, faute de matériaux pour faire des tentes; nous n'avons ni vêtements, ni meubles, ni argent.

« Deux jours après le premier choc, on a creusé pour chercher les corps, et on en a retiré un grand nombre qui sont revenus à la vie. C'est une chose merveilleuse que nous ne soyons pas tous perdus. J'ai logé dans une maison où habitaient trente-huit personnes, il ne s'en est sauvé que quatre.

« Le roi et sa famille étaient à Bélime, maison royale à une lieue de la ville. Le palais du roi, dans la ville, s'écroula à la première secousse, mais les habitants assurent que le bâtiment de l'Inquisition a été renversé le premier.

« La secousse s'est fait sentir dans toute l'étendue du royaume, mais plus particulièrement le long des côtes.

« Faro, Saint-Ubaldo, et quelques-unes des grandes villes commerçantes sont dans une situation encore pire, s'il est possible, que Lisbonne; la ville de Porto a entièrement échappé.

« Il est possible que la cause de tous ces désastres soit venue du fond de l'Océan occidental; car je viens de converser avec un capitaine de vaisseau, qui paraît un homme de grand sens et qui m'a dit qu'étant à cinquante lieues au large, il éprouva une secousse si violente que le pont de son vaisseau en fut très-endommagé. Il crut avoir touché à un rocher; il fit mettre aussitôt la chaloupe à l'eau pour sauver son équipage, mais il parvint heureusement à amener son vaisseau, bien qu'en mauvais état, dans le port. »

(*Transactions philosophiques*, Londres.)

On ne sera peut-être pas fâché de connaître sur quel ton Voltaire parlait de ce terrible événement.

Quelques extraits tirés de sa correspondance vont nous l'apprendre.

28 novembre 1755.

A M. Bertrand.

« Voilà la triste confirmation du désastre de Lisbonne et de vingt autres villes. C'est cela qui est sérieux. Si Pope avait été à Lisbonne, aurait-il osé dire : Tout est bien ? Matthieu Garo ne le disait que quand il ne lui tombait qu'un gland sur le nez.

1er décembre.

A M. le comte d'Argental.

« L'Europe est dans la consternation du jugement dernier arrivé dans le Portugal. Genève, ma voisine, y a plus de part qu'aucune ville de France ; elle avait à Lisbonne une grande partie de son commerce. Cette aventure est assurément plus tragique que les *Orphelins* et les *Mérope*. Le *tout est bien* de Matthieu Garo et de Pope est un peu dérangé. Je n'ose pas me plaindre de mes coliques depuis cet accident. Il n'est plus permis à un particulier de songer à soi dans une désolation si générale... »

A M. Pictet.

« Oui, les Anglais prennent tout, la France souffre tout. Beaumont qui est échappé mande qu'il ne reste pas une maison dans Lisbonne ; c'est l'optimisme. »

1er décembre.

A M. Palissot.

« On ne sait que trop à Genève le désastre de Lisbonne et du Portugal. Plusieurs familles de négociants y sont intéressées. Il ne reste pas actuellement une maison dans Lisbonne ; tout est englouti ou embrasé. Vingt villes ont péri ; Cadix a été quelques

moments submergé par la mer ; la petite ville de Conil, à quelques lieues de Cadix, détruite de fond en comble. C'est le jugement dernier pour ce pays-là ; il n'y a manqué que la trompette. A l'égard des Anglais, ils y gagneront plus à la longue qu'ils n'y perdront ; ils vendront chèrement tout ce qui sera nécessaire pour le rétablissement du Portugal. »

6 décembre.

A M. DE BRENLES.

« Mon cher ami, les pucelles, les tremblements de terre et la colique me mettent aux abois. Les petits maux me persécutent, et je suis encore sensible à ceux de la fourmilière sur laquelle nous végétons avec autant de tristesse que de danger. »

10 décembre.

A M. D'ARGENTAL.

« Est-il vrai qu'il paraît dans Paris deux ou trois éditions d'une pauvre héroïne nommée Jeanne, et qu'il y en a d'aussi indécentes que fautives et défigurées ? C'est Thierriot qui me mande cette chienne de nouvelle. Mettez-moi au fait, je vous en supplie, de mes enfants bâtards qu'on expose ainsi dans les rues. Il faut que les gens aient le cœur bien dur pour s'occuper de ces bagatelles pendant qu'une partie du continent est abîmé, et que nous sommes à la veille du jugement dernier.

4 janvier 1756.

A M. VERNES, pasteur.

« On dit que vous avez prononcé un discours admirable sur le malheur de Lisbonne, et qu'on ne voudrait pas que cette ville eût été sauvée, tant votre discours a paru beau. Vous avez encore Méquinez, et quelque cent mille Arabes qui ont été engloutis sous terre. Cela peut servir merveilleusement votre éloquence chrétienne, d'autant plus que ces pauvres diables étaient des infidèles. Tous ces désastres ont privé Lausanne de la comédie. On a joué Nanine à Berne ; mais, pour expier ce crime affreux, on a indiqué un jour de jeûne. »

NOTE VII.

Toi qui fis un appel aux vastes océans.

(Page 10, vers 19.)

« Toutes les sources du grand abîme furent rompues, et les « cataractes du ciel furent ouvertes. — Et les eaux s'élevèrent « au-dessus des plus hautes montagnes. — Et toute chair qui « vivait sur la terre fut détruite, oiseaux, animaux sauvages, « animaux domestiques, et tous les reptiles qui rampent sur la « terre; et tous les hommes, et tout ce qui avait un souffle de « vie sur la terre, mourut. » *Genèse*, chap. 7.

Il est certain, de l'aveu de tous les savants, 1° que tous les faits géologiques confirment l'existence d'un déluge; 2° que ce déluge a été universel; 3° qu'aucune cause naturelle ne peut l'avoir produit. Il faut recourir à un acte exprès de la volonté divine pour l'expliquer.

« Je pense donc, avec MM. de Luc et Dolomieu, dit M. Cuvier, que s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup au-delà de cinq ou six mille ans; que cette révolution a enfoncé et fait disparaître les pays qu'habitaient auparavant les hommes et les espèces d'animaux aujourd'hui les plus connues; qu'elle a, au contraire, mis à sec le fond de la dernière mer, et en a formé les pays aujourd'hui habités; que c'est depuis cette révolution que le petit nombre des individus épargnés par elle se sont propagés sur les terrains nouvellement mis à sec; et par conséquent, que c'est depuis cette époque seulement que nos sociétés ont repris une marche progressive, qu'elles ont formé des établissements, élevé des monuments, recueilli des faits naturels, et combiné des systèmes scientifiques » (Discours préliminaire des *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes*, par CUVIER.)

CHANT II.

ARGUMENT.

Région du vide. — Lieux des siècles écoulés. — Spectres des villes et des nations. — L'ange m'y fait toucher le sol. — Rencontre de la France. — Elle raconte sa mort.

I

L'ange sombre et muet qui m'enleva dans l'air,
Plus loin, plus haut encore, aux confins de l'Éther
M'emporte; et, par degrés, dans les champs de l'espace,
La terre en s'éloignant diminuait sa masse.
A mon œil impuissant, le pic de chaque mont
Au niveau de la plaine et s'abaisse et se fond.
Le vert des bois, l'azur des lacs, la roche grise,
Se mêlent et n'ont plus qu'une teinte indécise;
Le fleuve resserré devient comme un serpent
Qu'un aigle voit d'en haut sur l'arène rampant;
Les océans, bordés par les hauts promontoires,
Ne sont plus figurés que par des taches noires;
Le globe entier enfin n'est plus qu'un point obscur

Qui s'enfonce et s'abîme en des lointains d'azur.
Et nous montons encore ; et, d'un élan rapide,
Loin des mondes flottants, nous atteignons le vide,
Uniforme désert de silence et de nuit
Où l'œil est sans aspect et l'oreille sans bruit ;
Où l'on sent l'existence au dehors refroidie
Ainsi que dans l'hiver la vipère engourdie ;
Où les sens suspendus cherchent, dans leur effroi,
Pour se tranquilliser, l'intimité du moi ;
Comme des voyageurs, par une nuit de neige,
Viennent frapper au seuil du couvent qui protége.

II

Mais nous abandonnons cet aride séjour.
Et l'espace nous offre, en son vaste contour,
Un point moins ténébreux, une étroite ouverture :
Nous y passons. Notre œil voit une autre nature ·
Ce sont de toutes parts les flots coagulés
De l'inerte océan des siècles écoulés,
Où de tout ce qui fut habitent les fantômes,
Les spectres des cités, les ombres des royaumes :
Principe social, symbole souverain,
A qui Dieu pour un jour a prêté du terrain.

III

Là, sous un vent muet, comme des feuilles mortes,
Errent la Thèbe aux sphinx et la Thèbe aux cent portes,

Palmyre du désert, Memphis aux grands tombeaux,
Sion, Carthage, Tyr, souveraine des eaux;
Rome que le Seigneur dota d'un double glaive:
La force qui détruit, et l'esprit qui relève;
Babylone qui vit, sous son brûlant baiser,
De l'antique Orient la vigueur s'épuiser;
Ninive pénitente, et la triste Solyme
Qui de toutes ses sœurs a surpassé le crime;
Les modernes États, et mille nations
Dont nulle bouche encor n'a proféré les noms.
Et, comme mon regard voulait les reconnaître
(Tant notre vie est loin du mode de leur être),
Tous nous fuyaient; et, dans de sombres profondeurs,
Courait s'évanouir leur forme de vapeurs.

IV

J'en vis cependant un à la stature immense,
Qui semblait d'un œil fier supporter ma présence,
Soit qu'il me reconnût pour un de ses enfants,
Ou que, dernier instinct de ses jours triomphants,
Jusqu'au sein de la mort son âme audacieuse
Crût la peur ou la fuite une chose honteuse.
Son vêtement brumeux, semblable au manteau noir
Dont la nuit vient couvrir les épaules du soir,
Tombant jusqu'à ses pieds en longues draperies,
Offrait confusément des lambeaux d'armoiries,
Les abeilles, les lys, et l'aigle, et le niveau,

Et de l'altier Gaulois le vigilant oiseau,
Et d'autres écussons inconnus que sa robe,
Dans l'ampleur de ses plis, à moitié me dérobe.

V

Et je dis à celui dont le bras ravisseur
M'avait mis dans ce lieu d'éternelle torpeur :
« Si ce n'est pas ici qu'il faut que je demeure,
« Oh ! laisse-moi du moins y reposer une heure ;
« Je suis impatient d'interroger, d'ouïr
« Le fantôme qui seul n'a pas voulu nous fuir :
« Si la mort cependant peut comprendre la vie. »
Et mon ange soudain contente mon envie,
Et, tombant tout à coup du haut de notre vol,
Vers l'endroit désiré me fait toucher le sol,
Et, loin de moi, l'œil triste et la tête baissée,
S'assied comme accablé d'une amère pensée.
Et je dis aussitôt au fantôme géant :
« Dis-moi quel nom, avant ton entrée au néant,
« La langue des humains te donnait sur la terre ?
« — On m'appelait la France, ô mon fils ! — O ma mère !
« Te voilà donc aussi dans ces mornes déserts,
« Toi dont le sort faisait celui de l'univers !
« Toi qui tenais, au son de ta moindre parole,
« Les peuples suspendus, de l'un à l'autre pôle,
« Et que l'on voyait, même aux jours de tes malheurs,
« Du contact de ta gloire illustrer tes vainqueurs.

« L'étranger, fomentant quelque guerre intestine,
« Aurait-il à la fin consommé ta ruine?
« Raconte-moi comment tant de gloire et de bruit
« Ne sont plus maintenant que silence et que nuit. »

VI

— « Reste pétrifié d'un antique incendie,
Je croyais à jamais ma douleur refroidie.
Dans le fond du néant, qui me force à parler?
Tout mon deuil d'autrefois va se renouveler.
Mais n'importe, pour toi je romprai le silence,
Car ton cœur à ma chute a compati d'avance.
Ce n'est pas l'étranger qui m'a blessée au cœur :
Et quel glaive du mien aurait été vainqueur?
Hélas! je n'avais rien à craindre que moi-même :
Je trouvai mon écueil dans ma splendeur suprême;
Car Dieu mit, ô mon fils, pour tout peuple hautain,
Une grande misère auprès d'un grand destin.
Quelque brillant sommet que notre orgueil gravisse,
Ce n'est que la hauteur de notre précipice;
Et, sur terre joué, le drame le plus beau
Toujours sur un cercueil fait tomber le rideau.

VII

« Comme aux pieds de la croix je reçus la naissance,
Je fus presque virile aux jours de mon enfance :

De mes dissensions je supportai l'assaut,
J'étouffai les serpents jetés sur mon berceau,
Et, si quelque revers courbait ma tête altière,
Je redoublais de force en touchant la poussière.
Images de mon Dieu, citoyens et pouvoir
Faisaient du sacrifice un sublime devoir ;
Et, comme tout se sauve alors que tout s'immole,
La joie à tous les fronts mettait son auréole.
Mais ce bonheur reçut un coupable dédain.
Et je devins semblable à l'exilé d'Éden :
Je voulus savourer le fruit d'une science,
Mystérieux objet d'une sainte défense ;
Et le bien et le mal à moi viennent s'offrir,
Mais l'un dans mon passé, l'autre en mon avenir ;
Mon regard consterné vit à nu ma souffrance :
Je comptais des Français, mais je n'eus plus de France.
Le lien social fut dissous par la loi ;
L'évangile nouveau disait : Chacun pour soi.
L'égoïsme étala ses nudités infâmes ;
L'ignoble soif de l'or brûla toutes les âmes :
Afin d'en acquérir, tout se mit à l'encan,
Le temple, le forum, le parnasse, le camp ;
Le prêtre, partageant l'avidité commune,
Dans les trésors divins ne vit plus la fortune ;
Le tribun, complaisant des peuples ou des rois,
Fit des lois pour de l'or, de l'or avec des lois ;
Frappant son bouclier, le soldat en délire
Criait sur mes remparts : A qui veut de l'empire ?

Le poète, exerçant un trafic odieux,
Vendait ce qui n'avait de prix que dans les cieux;
Les muses, au bazar esclaves étalées,
Aux sequins des puissants se voyaient immolées,
Et, mettant en oubli leur sainte mission,
Vivaient, au jour le jour, de prostitution;
Pour changer en vertus les vices de leur maître,
Un langage nouveau ne tarda pas à naître :
Les mots sont retournés en un sens infernal,
Et le mal fut le bien, et le bien fut le mal;
La misère d'autrui n'est plus une misère;
La charité du Christ s'effaça de la terre :
Une autre la remplace un barème à la main,
Et compte avec les maux du triste genre humain;
L'orphelin, rebuté du seuil de ses hospices,
Expire, et de l'égout grossit les immondices;
La science, poussée à ses derniers degrés,
Fait d'ignobles calculs sur cet horrible engrais;
Et la haine du faible érigée en pratiques
Fait passer dans mes lois les ténèbres antiques.
Bientôt mon pauvre peuple exténué de faim
Se plaignit : on fut sourd. Les armes à la main
Il demande assistance : et le canon qui tonne
Envoie avec la mort le refus de l'aumône.
De ces irruptions le terrible appareil
Consternait ma faiblesse avide de sommeil :
Ainsi le voyageur que la fatigue accable,
Parcourant dans la nuit la voie impraticable,

Le front appesanti, se réveille en sursauts
Au bruit que son coursier souffle de ses naseaux;
Tâtonnant de la main au sein de l'ombre humide,
Pour la lâcher encore, il ressaisit la bride;
Et, sur le précipice ouvert pour l'abîmer,
Il ne rouvre les yeux que pour les refermer.
Cependant on pâlit en voyant ma ruine;
Mais, loin de retourner à la source divine,
Tout en reconnaissant qu'on s'était fourvoyé,
Chacun se regarda comme un Christ envoyé :
De l'antique Babel je fus bientôt l'emblème;
Le moindre moucheron bourdonna son système.
Chacun de mes enfants, désastreux médecin,
Accabla ma langueur d'un dictame assassin.
Mais aucun ne venait, dans sa douleur amère,
Se pencher sur ma couche et me dire : Ma mère!
Je me fusse levée au cri de leur amour.....
Mais tout cœur resta froid et j'eus mon dernier jour. »

VIII

Mes yeux, à ce récit, de larmes se mouillèrent,
Et, tombant à ses pieds que mes lèvres baisèrent :
« Déplorable patrie, ô toi! que j'aime encor
« Jusqu'en l'état de spectre où te retient la mort!
« Que triste et lamentable est ton heure dernière!
« Oh! si ton fils pouvait consoler ta misère.....
« Mais il faut te quitter, hélas! et mes adieux

« Ne peuvent pas te dire : Au revoir dans les cieux!
« Dieu ne nous a pas faits de la même nature,
« Et mon cœur sent un deuil qui n'a pas de mesure. »
Je dis; et, de sa main me dérobant ses pleurs,
L'ombre d'un pas lugubre alla joindre ses sœurs;
Et dans leur essaim vague elle s'était perdue,
Que mon œil la cherchait encor dans l'étendue.

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

—

NOTE Ire.

Comme au pied de la croix je reçus la naissance.

(Page 41, vers 21.)

S'il est une nation, en Europe, fille du chistianisme, c'est bien à coup sûr la France. Toute l'histoire dépose de la vérité de cette assertion; il serait inutile d'en produire ici la preuve.

NOTE II.

Images de mon Dieu, citoyens et pouvoir
Faisaient du sacrifice un sublime devoir.

(Page 42, vers 5 et 6.)

Toute la société repose sur le sacrifice, et voilà pourquoi le Christ s'offre à nous comme le plus beau type social; voilà pourquoi, dans les sociétés chrétiennes, les emplois prirent le nom de *charges*. Aujourd'hui nous avons celui de *sinécure* : il y a des mots qui marquent toute une situation.

CHANT III.

ARGUMENT.

Entrée au ciel. — Description de son premier aspect. — Chants des élus.

I

Celui que je laissai plongé dans son ennui
Me fit signe du doigt et j'accourus à lui.
Qui que tu sois, lui dis-je, ou bon ou mauvais ange,
Révèle-moi le but de ce voyage étrange;
Vas-tu me présenter au premier jugement?
Ai-je déjà passé par le froid monument?
La trompette du ciel s'est-elle fait entendre?
Mon tombeau maintenant est-il veuf de sa cendre?
Les morts de tous les temps ont-ils eu leur réveil?
Ou m'as-tu pris vivant dans les bras du sommeil?
En vain mon souvenir cherche à se reconnaître,
Tout ce que j'aperçois bouleverse mon être;
Mon esprit, torturé par un doute cruel,
En redoutant l'enfer n'ose espérer le ciel.....

II

Mais mon ange s'obstine à garder le silence
Et vers un autre monde impétueux s'élance,
En secouant sur moi ses ailes. Et dèslors
Je ne me sentis plus la pesanteur des corps;
Ma volonté suffit pour franchir la distance
Sans que l'aile ou le pied prêtent leur assistance.
Je le suivis; et, dans l'espace d'un désir,
Je vis en diamants sept portes resplendir;
Un ange éblouissant y faisait sentinelle;
L'éclair comme une épée en sa main étincelle;
Une des portes s'ouvre, et nous voilà flottants
A travers le fluide inaccessible au temps.
Mais comment raconter dans la langue mortelle
Tout ce qui délecta mon avide prunelle?
Il me faudrait avoir ce verbe des esprits
Dont le nôtre n'est plus qu'un malheureux débris
Qui demeure muet alors que la matière
Refuse de l'aider d'une image grossière,
Langage issu de Dieu, qu'Adam savait si bien
Avant que le serpent y pût mêler le sien;
Mais, hélas! dégradé jusqu'en notre idiome,
Homme, je parlerai le langage de l'homme.

III

Des bois, des fleurs, des fruits, des horizons, des cieux
Dont les teintes jamais n'avaient frappé mes yeux,

Des eaux qui du soleil réfléchissaient la flamme,
Et qui semblaient couler pour désaltérer l'âme,
Un jour dont notre jour ne serait que la nuit,
Et le bonheur sans fin et pourtant sans ennui,
Et des palais flottants aux socles de nuages
Dessinant sur le ciel leurs brillantes images,
Où des encensoirs d'or, des harpes de saphirs
Abandonnent au gré du souffle des zéphyrs
Je ne sais quoi dont l'âme est toute réjouie,
Qui délecte à la fois l'odorat et l'ouïe;
Des émanations d'ineffables encens
Qui, dans l'être ravi, révèlent d'autres sens.
Des esprits parcouraient l'air de cet empyrée
Comme de blanches nefs sur la mer azurée;
Et j'étais en extase; et, dans un saint émoi,
Je me suis écrié : « Mon ange, accordez-moi,
Accordez-moi de vivre en cet heureux asile!
Il me semble que l'âme y doit être tranquille!
Il me semble qu'enfin mon œil y reverra
Ceux qu'avec amertume autrefois il pleura,
D'amour et d'amitié ravissantes étoiles
Que le trépas jaloux me cachait sous ses voiles;
Des amis toujours prêts à me donner secours,
Et qui, dans les mauvais comme dans les bons jours,
Tristes de ma tristesse ou joyeux de ma joie,
De ma maison jamais n'oublièrent la voie;
Et ces êtres encor plus voisins de mon cœur
Que ta main m'enleva, mon Dieu, dans sa rigueur,

Et dont les souvenirs, tristes et doux mystères,
Remplissant le sommeil de mes nuits solitaires,
Me firent tant de fois, quand l'aube se levait,
Au réveil décevant pleurer sur mon chevet!

IV

Mais, comme une planète emporte un satellite,
Mon ange, dans son vol, allant encor plus vite,
M'entraîne en d'autres lieux des mêmes régions
Où radiaient du ciel les dominations,
Les vierges, les martyrs, séraphiques phalanges,
Les cercles infinis des myriades d'anges
Dont les ailes, changeant aux rayons d'un jour pur,
Émerveillaient les yeux d'or, de pourpe et d'azur,
Et qui, se renvoyant leurs gloires mutuelles,
De célestes clartés faisaient commerce entre elles;
Visages enivrants où le doigt créateur
Des deux sexes a fait un mélange enchanteur,
Ou qui plutôt, n'offrant ni l'homme ni la femme,
Dans un charme inconnu suspendaient l'œil de l'âme.

Et je te vis aussi, rose du mont Carmel,
Tabernacle où jadis résida l'Éternel,
O vierge, la plus belle entre les filles d'Ève,
Toi qu'avec l'œil du cœur, si souvent dans le rêve,
J'aperçus, m'invitant de ton regard si doux

A reposer mon front sur tes sacrés genoux,
Alors qu'une douleur trop fortement sentie
Inclinait sur mon sein ma tête appesantie,
Et que, loin de venir consoler mon émoi,
Toute humaine pitié se retirait de moi.
Enfant, tu me charmais dans ces saintes images
Où l'ange te salue et t'offre ses hommages,
Où ton front inondé par les rayons divins
S'humilie au-devant de tes futurs destins.
Jeune homme, tu devins mon amante mystique :
En toi jusqu'à ton nom tout me fut sympathique
Sans que mon cœur trop plein fût prêt à déborder,
Jamais, jamais mes yeux n'ont pu te regarder
Même en ces traits où l'art, avide de te peindre,
Aspire à ta beauté, mais sans pouvoir l'atteindre.
Juge de mon extase, alors que je te vis
Au jour pur et réel du céleste parvis;
Lorsque je contemplais, que j'adorais sans voiles
Ton front qui fait pâlir sa couronne d'étoiles;
Ta main pleine de dons, ton pied éblouissant
Par qui fut écrasé le dragon rugissant.
Oh! béni soit celui qui met pour ravir l'âme
Tant de perfections au type de la femme!
Émeraude divin, dont les rayons vainqueurs
Brûlent et font tomber en de saintes langueurs,
La grâce du Seigneur sur toi s'est reposée
Ainsi que sur un lis la goutte de rosée.
Ah! si je n'ai jamais perdu ton souvenir,

Seul amour que mon cœur n'a pas senti mourir ;
Quand l'ire du Seigneur grondera sur sa tête,
Viens en aide, ô Marie ! à ton pauvre poète.

De l'océan sans fin de la félicité
Les flots sans horizons s'offraient de tout côté :
Des âmes sous mes pieds, des âmes sur ma tête
Entonnaient l'hosanna de l'éternelle fête ;
Leur extase rendait grâces au Tout-Puissant
De l'épreuve passée et du bonheur présent.
Pour mieux s'en délecter, mon âme recueillie
Entre leurs chants divers partage son ouïe ;
Et voici (mais ma voix le rendra faiblement)
Ce qu'en a pu garder mon vague entendement :

V

L'AME D'UNE ÉPOUSE.

Grâces à vous, Seigneur, dans mon humble retraite
Le monde en vain jeta le reflet de sa fête ;
J'ai bravé son illusion.
De pudeur et d'oubli vous m'avez couronnée ;
Soyez béni, Seigneur ; ma chambre d'hyménée
Connaissait à peine mon nom.

Grâces à vous, Seigneur, j'ai, d'une humeur égale,
Bu dans la coupe nuptiale
L'absinthe et le miel tour à tour ;

Et lorsque mon époux me faisait un jour sombre,
Souriant devant lui, j'allais pleurer dans l'ombre,
Sans rien perdre de mon amour.

Et maintenant je suis noyée
Dans une volupté sans bornes et payée
Par quelques peines d'un moment.....
Oh! malgré les hauteurs où son désir s'élance,
Le monde n'en saurait avoir l'intelligence :
C'est une éternelle espérance
Satisfaite éternellement!

VI

L'AME D'UN ENFANT.

Vous qui, sur la terre marâtre,
Fûtes l'égide d'un enfant,
Oh! soyez béni! sans combattre
Vous m'avez rendu triomphant.

Que votre vouloir s'accomplisse
Et sur la terre et dans les cieux!
J'adore de votre justice
Les coups miséricordieux.

Ma maison, hélas! ne présente
Que de lugubres appareils;
Vous me cueillîtes sur ma plante,
A peine à mes premiers soleils.

Mon père à votre loi divine
De jour en jour perdait sa foi;
Mon âme allait être orpheline
Et vous eûtes pitié de moi....

Mais à la fleur rendez sa tige,
Auteur de mon souverain bien,
Et dans le père qui s'afflige
Faites renaître le chrétien!

VII

L'AMÉ D'UN SAVANT.

Pour sonder, ô mon Dieu, ta puissance infinie,
L'innocence du cœur vaut mieux que le génie;
L'amour peut seul te découvrir.
Objet de mes veilles sans nombre
Et de mon plus ardent désir,
Je te contemple enfin sans ombre,
Toi que j'entrevoyais et ne pouvais saisir.

Délivré d'une angoisse amère,
Comme l'agneau qui retrouve sa mère,
Pôle ineffable des esprits,
Mon âme te possède, ô vérité suprême,
Miroir où ma raison se réfléchit et s'aime,
Et dont le monde, hélas! depuis son anathème
N'avait que de tristes débris.

Voyageurs de l'intelligence,
L'espace dévoré sous vos pas recommence,
Et recule les eaux qui fascinaient vos yeux;
Celles que vous cherchez ne sont pas sur la terre,
Et l'esprit ne se désaltère
Qu'aux pures sources de ces lieux.
Dans cette pénible carrière
Que vous parcourez ardemment,
L'orgueil soulève une poussière
Qui vous frappe d'aveuglement;
Et si votre marche intrépide
Découvre par hasard dans le désert aride
Un filet d'eau qui resplendit,
Vos triomphes encor ressemblent aux défaites;
Vous avez tourmenté vos têtes
Pour trouver à la fin, insensés que vous êtes,
Ce que la foi vous avait dit.

Pour sonder, ô mon Dieu, ta puissance infinie,
L'innocence du cœur vaut mieux que le génie;
L'amour peut seul te découvrir.
Objet de mes veilles sans nombre
Et de mon plus ardent désir,
Je te contemple enfin sans ombre,
Toi que j'entrevoyais et ne pouvais saisir.

VIII

L'AME D'UN INSENSÉ.

Oh ! de quels rêves misérables
Je fus délivré par la mort !
Sur la terre, avec mes semblables,
Je cherchais vainement à me mettre en accord ;
Ma présence appelait le sourire à leur lèvre ;
Et, dans mon âme replié,
Je me dévorais ; et ma fièvre
Faisait, autour de moi, redoubler la pitié.

Triste captive du délire,
Ma pensée à rebours s'échappait de ma voix ;
Ma douleur s'exhalait par un éclat de rire ;
Mes organes étaient semblables à la lyre
Qui tromperait toujours l'espérance des doigts,
Et vous seul, ô mon Dieu, connûtes mon martyre.

Mais d'un corps imparfait j'ai secoué le poids ;
Je vibre maintenant de toute ma puissance,
Toute mon âme est dans ma voix.
Chantons l'hymne sans fin de la reconnaissance !

Dans ce cercle de maux que le monde décrit
Pour châtiment de sa malice,
Les uns souffrent du corps, j'ai souffert de l'esprit ;

Mon mystérieux sacrifice
Fut si grand que jamais l'enfer ne me surprit ;
Soyez béni, Seigneur, de ma folie amère !
Ma nuit expiatoire a conquis la lumière,
Et d'un corps imparfait j'ai secoué le poids ;
Je vibre maintenant de toute ma puissance !
Chantons l'hymne sans fin de la reconnaissance !
Toute mon âme est dans ma voix.

IX

L'AME D'UN PAUVRE.

De toute convoitise infâme,
Mon Dieu ! tu délivras mon âme
Quand le besoin m'avait courbé ;
Que j'ai de grâces à te rendre !
Ma faiblesse ne peut comprendre
Comment je n'ai pas succombé.

A lutter contre l'indigence
Mes bras et mon intelligence
Voulurent en vain s'obstiner ;
Je voyais sécher mes artères
A rendre fertiles des terres
Que d'autres venaient moissonner.

J'ai vu l'opulence assouvie
Dans les délices de la vie

D'un œil sec regarder mes maux ;
Et, niant ma faim manifeste,
Me refuser jusqu'au vil reste
Du repas de ses animaux.

Hélas ! et, plus affreux martyre
Que ma lèvre n'ose redire,
Même dans ces lieux triomphants,
Je sens que mon cœur se resserre
Quand je pense que ma misère
Bénit la mort de mes enfants.

Mais, au sein de tant de souffrance,
Je ne perdais pas l'espérance ;
Ta croix souvent tarit mes pleurs ;
Grâce à son aspect tutélaire,
J'ai, sans envie et sans colère,
Mangé le pain de mes douleurs.

Eternité, couche ineffable
Pour le repos du misérable,
Flots de l'Océan éthéré,
Qu'en vous mon passé s'engloutisse !
Mon cœur eut soif de la justice,
Et le voilà désaltéré !

X

L'AME D'UN POÈTE OUBLIÉ.

Lorsque l'esprit des chants se posa sur ma tête
Je te priai, mon Dieu, de le faire envoler ;
Car partout le dédain accueillait le poète,
Et ce n'est qu'au désert que je pouvais parler.

Tous les types du beau que tu mis dans mon âme
Je les ai vainement répandus au dehors,
Toute nuit fut rebelle aux clartés de ma flamme,
Et mon doute pour elle alla jusqu'au remords.

Oh ! que de fois j'ai dit anathème à la lyre
Qu'attirait sous mes doigts un invincible aimant,
Et cru, triste jouet de son fatal empire,
Que la folie était dans mon entendement !

Un jour, dans la torpeur qui succède à l'ivresse,
Je regardai la mort avec avidité,
Pour savoir si le feu qui me brûlait sans cesse
Était venu du ciel ou de ma vanité !

Mais ta bonté pour moi dévoila le mystère,
Et je vis, relevé de mon accablement,
Qu'afin de recueillir tout hymne solitaire
Ton oreille est penchée au bord du firmament.

Oh ! bénédiction à ma longue souffrance !
Les faveurs de la terre auraient terni ma foi ;
Comme l'encens jeté dans l'urne qu'on balance,
Tu consumas mon cœur pour l'élever vers toi.

Et celui que le monde a foulé dans la fange,
Celui qui se faisait à lui-même pitié
Est maintenant choisi pour chanter ta louange ;
Tu fais un séraphin du poète oublié !

XI

L'AME D'UN ROI.

La couronne me fut fatale ;
L'ange des expiations
Versa dans ma coupe royale
Des flots d'humiliations.
D'un peuple avide de tout rêve
Et que le moindre vent soulève
Le malheur, hélas ! me fit roi ;
Et ce peuple, dans son délire,
Voulut d'après lui se conduire,
Et non, Seigneur, selon ta loi.

Pour dissoudre l'antique chaîne
Qui me liait à mes sujets,
Je vis l'imposture et la haine
Dénaturer tous mes projets ;

Quand, dans l'ombre et dans le silence,
Je m'inclinais en ta présence,
On redoublait d'affronts mortels,
Et, fouillant dans ma vie intime,
On osait m'imputer à crime
Jusqu'à l'ombre de tes autels.

Mon trône, au souffle populaire,
Découvrit ses ais de sapin;
Je subis jusqu'à la colère
De ceux qui mangeaient de mon pain;
Mais, que ta bonté soit bénie,
Mon Dieu! de la force infinie
Qu'en ce moment tu m'accordas,
Alors qu'en ma douleur immense
Tu fis descendre la clémence
Pour tant de baisers de Judas!

Ma race, qu'on voyait naguère
Tout éblouir de ses splendeurs,
Fit voir à l'envieux vulgaire
Ce qui couve au fond des grandeurs.
L'exil reçut mon agonie;
Et ma triste cendre bannie
Apprend à tout superbe orgueil
Que, dans sa misère profonde,
Un des plus grands maître du monde
Reçut l'aumône d'un cercueil.

Mais mon âme enfin affranchie
Quitta ce globe désolé
Où, même au sein d'une patrie,
L'homme est encore un exilé;
Et, dans sa bonté sans mesure,
Mon Dieu me rend avec usure
Les vains honneurs que j'ai perdus;
Mon front retrouve un diadème
Que la révolte, le blasphème
Et les siècles n'atteindront plus!

XII

L'AME D'UN GUERRIER.

L'univers dans le crime était enseveli :
Il fallait un fléau; je sortis de l'oubli,
Et ta main me sacra le christ de ta colère,
Et j'allais en fauchant et refauchant la terre.
Et, lorsque le mal eut pâli,
Je fus me reposer au bivouac funéraire.
Et mon nom est encor l'horreur du genre humain;
On me pèse dans la balance
Que l'injustice ou l'ignorance
Tiennent d'une débile main.
Mais la tienne, Seigneur, n'opère pas de même,
Ses poids sont plus judicieux :

Celui sur qui le monde a lancé l'anathème
A trouvé place dans les cieux !

XIII

L'AME D'UN PRÊTRE.

Afin d'en extirper tout germe qui l'altère,
Être le sel divin répandu sur la terre,
Le candélabre unique en ses ombres sans fin ;
Tenir les clefs des cieux et celles des abîmes,
Être homme et s'élever à des hauteurs sublimes
Interdites au vol du plus grand séraphin ;

Père et vierge, enfanter à la vie éternelle
Des âmes que la mort dérobait sous son aile :
Être l'anneau qui joint la terre avec le ciel ;
Asile permanent de sa splendeur suprême,
Comme à son serviteur commander à Dieu même,
Et le faire d'un mot descendre sur l'autel.

Et pourtant, au milieu de ce grand apanage,
Tenir incessamment l'orgueil en esclavage ;
Vivre au milieu du monde et rester pur encor ;
Défendre sans effroi comme sans arrogance
Les droits du misérable auprès de la puissance,
Répondre par l'amour aux menaces de mort ;

Donner, prêchant d'exemple ainsi que de parole,
Son dernier vêtement et sa dernière obole,
Et se donner soi-même alors qu'on n'a plus rien;
De peur d'en recevoir récompense sur terre,
Pour que le sacrifice au ciel soit salutaire,
Couvrir d'obscurité ce qu'on a fait de bien;

Voilà la mission magnifique et terrible
Dont je sentis, Seigneur, l'instinct irrésistible!
Je prêtai mon serment et j'en fus effrayé;
Contre mes passions je combattis sans cesse,
Et, ta force venant en aide à ma faiblesse,
Sous le fardeau divin l'homme n'a point ployé.

Béni soit le Seigneur dont j'enseignais les voies!
Mon âme réunit et sent toutes les joies
De celles que ma main a conduites ici:
Dilatez-vous, mon cœur, grandissez vos abîmes;
Jusques à l'infini portez vos soifs sublimes,
L'inépuisable en dons est à votre merci!

XIV

Et j'entendais ainsi, sans jamais se confondre,
De tous les points du ciel l'un l'autre se répondre
Ces hymnes qui pourtant, dans leur diversité,
Ordonnés par l'amour, enfantaient l'unité.
Je sentais, au contact de ce bonheur suprême,

Mon esprit délivré de l'ennui de lui-même ;
Tous les troubles du monde y mouraient tour à tour
Afin d'y faire place à l'ineffable amour,
Comme une onde coulant sur un lit moins rapide
Laisse tomber sa vase et devient plus limpide ;
Et, miroir fortuné de l'astre éblouissant,
Participe du ciel en le réfléchissant.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

—

NOTE Ire.

Ma volonté suffit pour franchir la distance,
Sans que l'aile ou le pied prêtent leur assistance.
(Page 50, vers 5 et 6.)

Ce qui se passe quelquefois dans les songes donne une idée de l'état des corps ressuscités, glorieux, spiritualisés, diaphanes, privés de leur pesanteur, et rapides comme l'éclair. Ecoutons M. Demaistre :

« Les jeunes gens, surtout les jeunes gens studieux, et surtout encore ceux qui ont eu le bonheur d'échapper à certains dangers, sont fort sujets à songer durant le sommeil qu'ils s'élèvent dans les airs et qu'ils s'y meuvent à volonté ; un homme de beaucoup d'esprit et d'un excellent caractère, que j'ai beaucoup vu jadis, mais que je ne dois plus revoir, me disait un jour qu'il avait été si souvent visité dans sa jeunesse par ces sortes de rêves, qu'il s'était mis à soupçonner que la pesanteur n'était pas naturelle à

l'homme. Pour mon compte, je puis vous assurer que l'illusion chez moi était quelquefois si forte, que j'étais éveillé depuis quelques secondes avant d'être bien détrompé. »

Après avoir parlé du ravissement matériel de saint François Xavier, de saint Philippe de Néri, de sainte Thérèse, etc., l'auteur ajoute :

« Mais il y a quelque chose de plus grand que tout cela. Lorsque le divin auteur de notre religion eut accompli tout ce qu'il devait encore faire sur la terre après sa mort, lorsqu'il eut donné à ses disciples les trois dons qu'il ne leur retira jamais : l'intelligence, la mission et l'indéfectibilité, alors, tout étant consommé dans un nouveau sens, en présence de ses disciples qui venaient de le toucher et de manger avec lui, l'homme-Dieu *cessa de peser* et se perdit dans les nues. » (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, 10e entretien.)

Un célèbre philosophe allemand, M. Baader, ne croit pas non plus que la pesanteur et l'opacité soient naturelles aux corps. L'homme, selon lui, en se détachant par le péché du centre divin, aurait entraîné le monde dans sa chute, et la matière alors, en se précipitant, aurait subi un épaississement et acquis sa *pesanteur*. La résurrection de nos corps, dans ce cas, ne serait qu'un retour à l'état primitif et *naturel* de la matière, toujours, sans doute, opéré par un moyen *surnaturel*, la GRACE de Jésus-Christ.

NOTE II.

Il me faudrait avoir ce verbe des esprits.

(Page 50, vers 15.)

Langue non articulée, mais simplement *intelligible*, rapide comme la pensée, douce comme l'amour, qui n'est plutôt qu'une mutuelle intuition d'esprit à esprit, au moyen de laquelle la vérité devient une commune possession où ils puisent des lumières

sans bornes et des félicités sans mesure. Selon quelques auteurs, Adam avait reçu, quoique à un degré inférieur, la connaissance de cette langue des anges pour entretenir ses rapports avec Dieu, en même temps que Dieu lui-même lui enseigna un idiôme sensible pour entretenir d'autres rapports avec les créatures.

NOTE III.

Un jour dont notre jour ne serait que la nuit,
Et le bonheur sans fin et pourtant sans ennui.
(Page 51, vers 3 et 4.)

Dans le ciel, la contemplation éternelle, l'amour éternel, la louange éternelle ne fatigueront pas, parce que tout cela se fera par un acte unique et pur de l'esprit. La fatigante succession des temps ne sera plus, et cette répétition d'actes qui use les organes n'aura plus lieu :

L'éternité pour moi ne sera qu'un moment,

a dit J.-B. Rousseau.

NOTE IV.

Où des encensoirs d'or, des harpes de saphirs.
(Page 51, vers 7.)

Dans la langue apocalyptique, les encensoirs désignent les adorations et les prières dont les anges et les saints présentent l'hommage à l'Eternel. Les harpes signifient la joie céleste, l'harmonie qui règne entre toutes les hiérarchies, et le parfait accord des passions et de la raison dans les bienheureux élus.

NOTE V.

..... séraphiques phalanges
Les cercles infinis de myriades d'anges.

(Page 52, vers 9 et 10.)

« Les premiers essais et les plus grands efforts de la peinture et de la sculpture représentèrent jadis les héros et les dieux. A la renaissance des arts, le Christ et ses *héros* s'offrirent à l'imagination des artistes, et lui demandèrent des chefs-d'œuvre d'un ordre supérieur. L'art antique avait senti et rendu le *beau idéal;* le christianisme exigea un beau céleste, et il en fournit des modèles dans tous les genres; ses vieillards, ses jeunes gens, ses enfants, ses femmes, ses vierges sont des êtres nouveaux qui semblent défier le génie... La beauté mâle dans sa fleur respire sur la figure des anges; en eux se réunit la grâce sans mollesse et la vigueur sans rudesse; ils n'ont pas les deux sexes comme le dégoûtant hermaphrodite; ils ont la beauté des deux sexes, et cependant ils n'ont point de sexe. Le goût même se croirait coupable s'il y pensait. Une éternelle adolescence brille sur ces visages célestes; jamais ils n'ont été enfants, jamais ils ne seront vieillards;. en les contemplant, nous avons une idée de ce que nous serons lorsque nos corps se relèveront de la poussière pour n'y plus rentrer.

« L'enfance surnaturelle se montre déjà dans ces inimitables chérubins que Raphaël a placés au-dessus de la reine des anges dans l'un de ses plus beaux tableaux. Ces têtes sont pleines d'intelligence, d'amour et d'admiration. C'est la grâce des amours fondue dans l'innocence et la sainteté. » (DEMAISTRE : *Examen de la philosophie de Bacon.*)

NOTE VI.

Entonnaient l'hosanna de l'éternelle fête.

(Page 54, vers 7.)

« Nous louerons Dieu ; mais de quoi le louerons-nous ? de ce que nous verrons en lui, de ce qui nous ravira, de ce qui fera notre félicité : car nos louanges ne seront que l'effusion de nos transports et de nos ravissements. Nous célébrerons les merveilles de son être, nous chanterons ses immortels attributs, nous exalterons ses redoutables justices, nous bénirons ses divines miséricordes. Toutes ses perfections, multipliées aux regards étonnés des saints, nous fourniront des sujets infinis de louanges; en sorte que la louange, dit saint Augustin, n'aura pas plus de bornes que sa grandeur.

« Nous raconterons la force et la splendeur de son règne dans l'éternité ; nous nous entretiendrons de la gloire de sa majesté et de la magnificence de ses œuvres ; nous ferons éclater au dehors, avec des cris de joie, le souvenir des effets de sa bonté souveraine ; nous le louerons des soins qu'il a eus de rechercher ses élus, d'avoir fait tant de merveilles pour eux, d'avoir tiré le monde du néant, d'avoir donné son Fils pour leur salut; et en parcourant les degrés admirables par lesquels il a amené la perfection de ses desseins, de la création à la grâce, de la grâce à la gloire, de la gloire à l'union béatifique, nous le remercierons, par de continuelles actions de grâces, des communications mystérieuses de sa nature ; et si c'est peu de chose à Dieu d'être loué par des hommes, dit Bossuet, comme il aura fait de nous des dieux, il s'obligera par là à faire cas de nos louanges.

« Tout notre être lui rendra solennellement hommage : nos pensées et nos sentiments seront comme autant de hérauts de sa gloire ; nos souvenirs et nos prévoyances révèleront les profondeurs de sa sagesse, et toute notre éternité ne sera qu'un éternel alleluia. Ravissante harmonie qui sortira de Dieu et de

nous pour réjouir la cité céleste; cantiques délicieux par lesquels nous exprimerons et le triomphe et le bonheur; louanges divines qui ne seront interrompues, si elles peuvent l'être, que par des silences d'admiration et des extases d'amour! dites-nous ce que vous en avez entendu de ces chants ineffables. » (*Sermon inédit.*)

NOTE VII.

Sur la terre, avec mes semblables,
Je cherchais vainement à me mettre en accord.
(Page 58, vers 3 et 4.)

Qui pourrait affirmer que l'homme atteint de folie n'a pas le sentiment de l'impuissance où il est de se mettre en rapport avec ses semblables? Une frappante analogie nous fait conjecturer ce qui peut se passer, à cet égard, dans le sanctuaire le plus reculé de l'ame. Cette analogie ressort d'une comparaison fort juste employée par quelques auteurs anciens, et reproduite de nos jours par un physiologiste combattant les doctrines matérialistes de Broussais.

— « Notre âme est comme un musicien, et notre cerveau comme l'instrument dont il se sert. Si cet instrument est bien préparé, si toutes les parties qui doivent le composer ont entre elles les rapports et les proportions convenables, les sons qui en émaneront seront harmonieux et réguliers; si, au contraire, l'instrument est défectueux, les sons le seront également, quels que soient d'ailleurs les talents de l'artiste qui l'emploie. Il pourra même arriver qu'on n'en puisse tirer aucun son, malgré tout l'art du musicien. On serait soi-même insensé si l'on concluait de là que les causes qui ont altéré ou détruit l'instrument ont altéré ou détruit la musique en elle-même; car celle-ci reste sans trouble ni confusion dans l'esprit de l'artiste. Eh bien! il en est de même de l'âme : elle reste sans altération au milieu des plus grands désordres du corps [1]. » —

[1] Annales de philosophie chrétienne, tom. v.

Il est vrai que ne pouvant communiquer avec l'extérieur et agir que par le moyen du cerveau, si ce moyen, cet intermède, cet instrument est lésé, il en résultera, dans beaucoup de cas, un dérangement dans les manifestations de l'âme; mais est-ce à dire, pour cela, que cette âme, intelligente de sa nature, se repliant sur elle-même, ne s'apercevra pas du désaccord de ses organes avec ses sublimes aptitudes, sans le secours de ces mêmes organes et par une intuition purement intellectuelle? N'admet-on pas cette intuition purement intellectuelle, soit ici-bas dans l'inspiration prophétique et dans l'extase, soit après la mort, lorsque l'âme sera dépouillée des sens dans la vision béatifique?

Mais allez plutôt dans une maison de fous: suivez cet insensé, et voyez comme, après un accès de la folie la plus bruyante et la plus gaie, il rentre sans transition dans un état de réflexion morne et de tristesse. Il vous paraîtra évident qu'il ne peut être alors que sous une sombre préoccupation de son infortune.

CHAPTER IV.

ARGUMENT.

Arrivée des anges gardiens des mondes. — Ils supplient Jéhova d'en suspendre la destruction. — La vengeance divine. — Les fléaux. — Condamnation de l'univers. — Retour des anges vers leur globe. — L'archange Michel parle à celui qui me conduit.

—

I

Nous nous étions fixés dans ce lieu d'allégresse,
Et mon ange pourtant était dans la tristesse ;
Et je vis arriver des anges comme lui
Qui sur leur front penché portaient le même ennui.
Leur multitude croît comme les grains de sable ;
Ils disposent en rond leur nuée innombrable.
Au milieu de leur cercle un trône s'éleva ;
Un triangle de flamme où je lus : Jéhova,
Y vole. A sa subite et terrible étincelle,
Tout ce qui fut au ciel se voila de son aile ;
Et je voyais courir un subit mouvement
Dans les brillants lointains du vaste firmament,
Comme dans un clin d'œil le fluide électrique
En ne touchant qu'un seul à tous se communique,

Comme, à l'ordre du chef, l'acier des légions
Dans la nuit des fourreaux éclipse ses rayons
Lorsqu'aux champs belliqueux la royale revue
De cavaliers sans fin émerveille la vue.

Et, sur la mélopée analogue aux douleurs,
J'entendis ce cantique accompagné de pleurs :

Quand ton ombre, Seigneur, seule, errant dans le vide,
Féconda le néant, et de son gouffre aride
Fit sortir la matière encor dans le chaos;
Lorsqu'en mondes divers tu façonnas sa masse,
Et que, par milliers les lançant dans l'espace,
De ta splendeur sur eux tu répandis les flots;

Lorsque ton doigt divin dans l'éther sans limite
Leur eut tracé le cercle où leur route est prescrite;
Quand le temps échappé de l'éternel présent
Pour la voir expirer sonna l'heure première;
Lorsque ton œil eut vu la nuit et la lumière
Se révéler au son de ton verbe puissant;

Quand la mer, étendant sa solitude immense,
Eut fait contre ses bords rugir son impuissance,
Comme un lion captif à travers ses barreaux;
Quand les bois eurent pris le reste de la sphère;
Quand la nue au soleil brilla dans l'atmosphère;
Quand la vie eut doté l'air, la terre et les eaux;

Lorsqu'apparut le nombre au langage céleste,
Afin qu'à tout esprit l'esprit se manifeste
Et que le doute fuie à son signe éclatant ;
Lorsque pour t'admirer tu te créas dans l'homme,
Colosse intelligent, imperceptible atome
Qui plia sous son joug jusqu'à Léviathan,

Alors, comme aux saints lieux la myrrhe orientale
Retombe et vient couvrir le vase qui l'exhale,
En voyant qu'à ton œuvre il ne manquait plus rien,
Ton esprit glorieux replia sur lui-même
En flots adorateurs son essence suprême,
Tu te rendis hommage et tu te dis : C'est bien.

Et maintenant ton œil regarde avec colère
Cette création à ton amour si chère :
Sphères dont notre main tient les rênes de feux,
Cantique éblouissant dont l'harmonie immense
Délecte les regards comme l'intelligence
Et remplit de ton nom tous les vides des cieux !

Et déjà le néant, dans sa lugubre joie,
Se balance sur eux comme sur une proie ;
La terreur a saisi leurs pâles habitants ;
La planète aux forêts ne donne plus de sève ;
La vie a disparu de l'air qui la soulève,
Et les tristes soleils ne marquent plus le temps.

Grâce ! grâce pour eux ! et surtout pour la terre !
Pour la terre où l'amour accomplit son mystère,
Où ton Fils bien-aimé s'est revêtu de chair,
Où sa Mère ineffable eut ce premier sourire
Qui des noirs réprouvés suspendrait le martyre,
Si jamais devant lui pouvait s'ouvrir l'enfer !

Par le sang des martyrs et par le sang suprême
De celui dont la mort terrassa la mort même,
Et qui sur les autels chaque jour coule encor,
Grâce ! grâce, Seigneur, pour l'homme et sa demeure !
De leur destruction daigne retarder l'heure !
Souvent un jour de plus amène le remord !

Mais devant ton vouloir le nôtre s'humilie ;
La raison de celui qui le juge est folie ;
Nous recevrons toujours tes arrêts à genoux :
Quel murmure opposer à ta sagesse immense ?
Oh ! nous t'exalterons, Seigneur, dans ta clémence,
Et nous te bénirons encor dans ton courroux !

A l'esprit trois fois saint ainsi parla mon ange ;
Et dès lors j'eus la clef de sa douleur étrange.
Et tous ses compagnons, dans un hymne pareil,
Défendent tour à tour leur monde ou leur soleil.

Mais à peine leur voix tomba dans le silence
Que, le regard en feu, l'ange de la vengeance

Apparaît ; les fléaux, fidèles alliés,
Ainsi que des vautours accroupis à ses pieds,
Agitèrent leur aile, ardents à se repaître,
A ce discours sorti des lèvres de leur maître :

« Depuis que l'ange ou l'homme ont eu commencement,
Jamais je n'avais vu pareil aveuglement ;
Jéhova, Jéhova, je reviens de la terre ;
Mais le crime, en pitié prenant mon ministère,
Aux signes effrayants que j'ai mis sous ses yeux,
S'est montré plus actif et plus audacieux.
L'aveugle vanité des sciences humaines
Croit avoir expliqué ces tristes phénomènes.
Les astres que mon souffle a déjà fait pâlir
Leur semblent éternels à force de vieillir,
Et l'homme a fait monter l'orgueil de son langage
Jusqu'à te défier de briser ton ouvrage.
Jéhova ! Jéhova ! persiste en tes desseins,
Car un plus long délai ferait douter les saints. »
Et les fléaux alors du trône s'avançèrent,
Et, chacun tour à tour, en ces termes parlèrent :

LA GUERRE.

Accepte, ô puissant Jéhova,
Mon homicide ministère ;
Que ton verbe me dise : « Va !
« Divise les fils de la terre ; »

Fais, au son des trompes d'airain,
Ruer royaumes sur royaumes
Et s'égorger des milliers d'hommes
Pour quelques pouces de terrain.

LA FAMINE.

A moi, triple unité de l'être,
A moi, pour mon contentement,
De frapper tous les fruits à naître
D'un éternel avortement!
Que, sur leurs familles livides,
Expirant les entrailles vides,
Pères, mères, trouvent leur fin,
Et que la terre dépourvue
Soit comme un cachot sans issue
Muré par les bras de la faim!

LA PESTE.

A moi de me faire une proie
De tout ce qui reste à mourir!
Que le trépas, sans qu'on le voie,
Vole sur l'aile du zéphyr!
Après la moisson de mes frères,
Dans les campagnes funéraires,

Rigide glaneur du tombeau,
Je veux encor que la mort frappe,
Et, pour que nul épi n'échappe,
Promener partout le râteau !

Mais leur maître répond : Réprimez ce délire ;
Jéhova désormais n'a plus besoin de vous ;
Sa volonté suffit pour servir son courroux ;
Vous savez châtier, il s'agit de détruire ;
La ruine et la mort vous saisiront aussi ;
La fin du monde aura la fin de votre empire.

Le triangle de feu soudain cessa de luire,
Et dit en s'éclipsant : « Il en doit être ainsi. »

Le cercle des esprits prosternés en silence,
Entendant prononcer l'implacable sentence,
Jette un cri de douleur ; et, d'un vol consterné,
Chacun va retrouver son monde condamné.
Tels, quand l'horizon noir fait gronder le tonnerre,
De timides ramiers réunis dans une aire
Se séparent en hâte et regagnent la tour
Témoin de leur naissance et chère à leur amour.

Mais à peine du ciel nous touchions la limite,
Qu'un de ses messagers vint barrer notre fuite.
Des plus belles couleurs dont l'aurore se teint
Son aile étincelait ; l'étoile du matin

Le suivait dans son vol, signe d'une victoire
Dont il avait à Dieu remis toute la gloire ;
Dans ses mains flamboyaient et le glaive et l'écu
Par qui l'esprit rebelle autrefois fut vaincu ;
Un casque d'or pressait sa blonde chevelure ;
Je reconnus Michel à sa brillante armure.
« O mon frère, dit-il à mon ange, pourquoi
Des volontés de Dieu concevoir de l'effroi ?
A force d'être absent des célestes domaines,
Ton cœur a contracté les faiblesses humaines ;
Mais va te retremper en servant le Seigneur ;
En allant retrouver ton globe de malheur
Passe par les enfers, et dis aux mauvais anges
D'y conduire aujourd'hui leurs coupables phalanges ;
La demeure de l'homme est encor le séjour
Où l'équité divine a fixé son grand jour. »

Il dit, et d'un élan de ses ailes rapides,
L'archange se perdit dans les lointains splendides.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

—

NOTE Ire.

Quand le temps échappé de l'éternel présent
Pour la voir expirer sonna l'heure première.

(Page 78, vers 15 et 16.)

« Vos années, ô mon Dieu, ne vont ni ne viennent, ainsi que les nôtres vont et viennent, afin de se pouvoir toutes accomplir. Vos années demeurent toutes ensemble dans une stabilité immuable, parce qu'elles sont stables et permanentes, sans que celles qui passent soient chassées par celles qui leur succèdent, parce qu'elles ne passent point; mais les nôtres ne seront entièrement accomplies que lorsqu'elles seront toutes écoulées. Vos années ne sont qu'un jour, et votre jour n'est pas tous les

jours, mais aujourd'hui; parce que votre jour présent ne fait point de place à celui du lendemain, et ne succède point à celui d'hier; et ce jour présent dont je parle est l'éternité. Ainsi, vous avez engendré dans une éternité égale à la vôtre celui auquel vous avez dit: « Je vous ai engendré aujourd'hui. » Vous avez donc fait tous les temps par votre puissance; vous précédez tous les temps par votre éternité; et pour vous, dans aucun temps, il n'y a eu de temps. Il n'y a donc point eu de temps où vous n'ayez fait quelque chose, puisque vous aviez fait le temps; et nuls temps ne vous sont coéternels, puisque vous demeurez toujours le même, et que le temps cesserait d'être temps, s'il cessait de passer et de s'écouler.

« Qu'est-ce donc que le temps? Qui le pourra dire clairement et en peu de mots, et qui sera capable de le bien comprendre lorsqu'il en voudra parler? Il n'y a rien toutefois qui soit plus connu que le temps, et dont il nous soit plus ordinaire de nous entretenir; et lorsque nous en parlons, nous entendons sans doute ce que nous disons, et entendons aussi ce que les autres en disent quand ils nous en parlent. Qu'est-ce donc que le temps? Si personne ne me le demande, je le sais bien; mais si on me le demande et que j'entreprenne de l'expliquer, je trouve que je l'ignore; je puis néanmoins dire hardiment que je sais que, si rien ne se passait, il n'y aurait point de temps passé; que, si rien n'advenait, il n'y aurait point de temps à venir, et que, si rien n'était, il n'y aurait point de temps présent. En quelle manière sont donc ces deux temps, le passé et l'avenir, puisque le passé n'est plus et que l'avenir n'est pas encore? Et quant au présent, s'il était toujours présent et qu'en s'écoulant il ne devînt point un temps passé, ce ne serait plus le temps, mais l'éternité. Si donc le présent n'est un temps que parce qu'il s'écoule et devient le temps passé, comment pouvons-nous dire qu'une chose soit, laquelle n'a autre cause de son être, sinon qu'elle ne sera plus? De sorte que nous ne pouvons dire avec vérité que le temps soit, sinon parce qu'il tend à n'être plus. » (*Confess. de saint Augustin*, l. II, c. 17 et 14.)

NOTE II.

Lorsqu'apparut le nombre au langage céleste,
Afin qu'à tout esprit l'esprit se manifeste.

(Page 79, vers 1 et 2.)

Le nombre est le signe infaillible de toute intelligence ; toute ordonnance indique un ordonnateur. L'athée, en niant cette vérité, cesse d'être en communion avec le genre humain : il déraisonne.

NOTE III.

Tu te rendis hommage et tu te dis : C'est bien.

(Page 79, vers 12.)

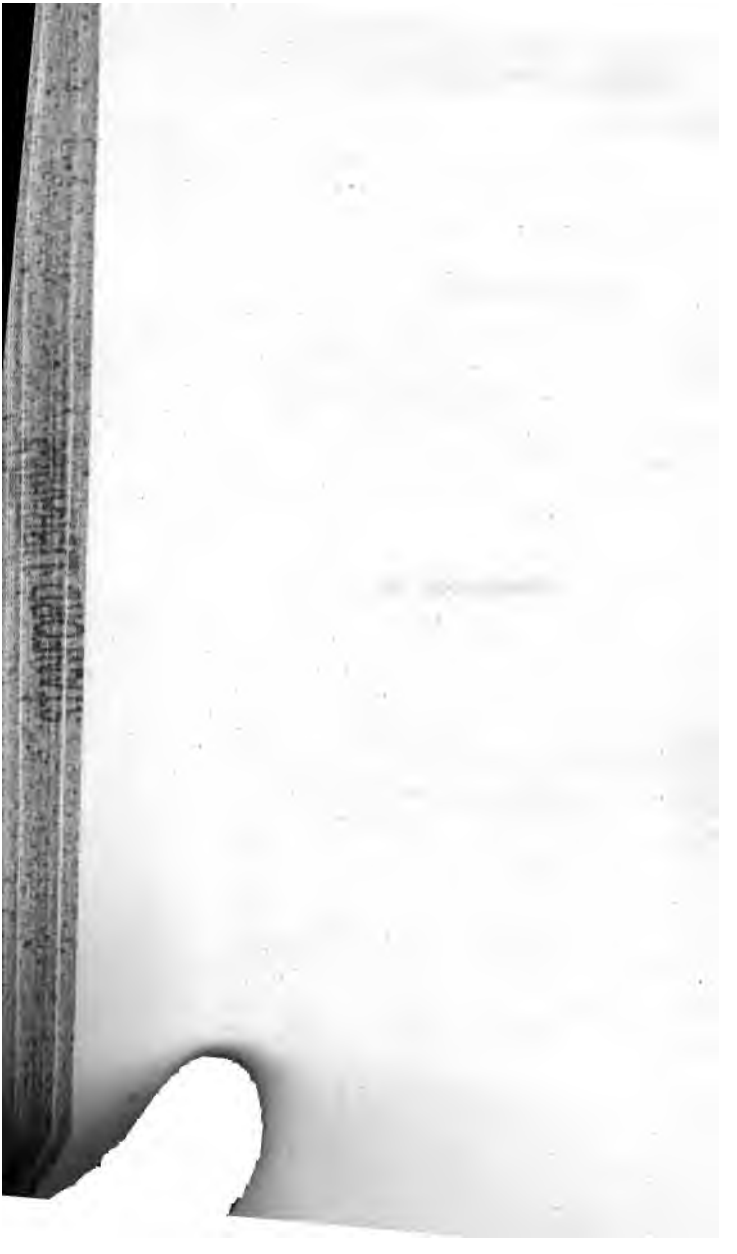
Dieu fit deux grands corps lumineux : l'un pour présider au jour, l'autre pour présider à la nuit.

Il fit aussi les étoiles ;

Et il les plaça dans le ciel pour luire sur la terre, pour séparer la lumière d'avec les ténèbres ;

Et Dieu vit que cela était bien. (*Genèse*, chap. 1er.)

CHAPT V.



ARGUMENT.

L'ange m'explique ce que je viens de voir. — Limbes des enfants morts sans baptême. — Invocation à la muse catholique. — Lieux des expiations temporaires. — Prostitution de l'esprit et de la chair, épisode. — Réflexions.

Nous avions repassé les sept portes des cieux,
Et vu s'évanouir leurs reflets radieux ;
Mon ange conducteur plus près de moi s'avance :
« Tu ne me prieras plus de rompre le silence,
Dit-il ; tu viens de voir et dois avoir compris
Ce cercle suppliant de célestes esprits ;
Anges gardiens du monde où pèse la menace,
Nous venions, mais en vain, pour demander sa grâce ;
L'immuable parole a décidé son sort ;
ous les globes des cieux sont voués à la mort ;

Nous allons voir couler les derniers flots des âges
Et le fleuve des temps déserter ses rivages ;
Le juge va paraître, et puisse le remord
Occuper les moments qui te restent encor !
Tout crime va sortir de la nuit qui le cache,
Et les rayons du jour ne seront pas sans tache.
Pour que le repentir germe mieux dans ton cœur,
Par des sentiers semés d'épouvante et d'horreur,
Nous allons retrouver cette triste planète
Où tu reçus la vie et qui fut ma sujette ;
Car, malgré son péché, je sens que mon amour
Demande à la revoir avant son dernier jour.

II

Ce que tu vois déjà flotter dans cet espace
(De mon ange, à ces mots, la voix devint plus basse
Comme s'il avait craint que quelqu'un l'entendît,
Il me parla du souffle, et son souffle me dit),
Ce que tu vois flotter au fond de ce ciel blême,
Ce sont les enfants morts sans les eaux du baptême,
Coupables par nature et non par volonté ;
Leurs pères ont en eux transmis l'iniquité ;
Et, n'ayant pas reçu les grâces infinies,
Ces âmes avec Dieu restent sans harmonies :
Ruines que le Christ ne relèvera plus,
Ils ne peuvent atteindre à la fin des élus ;
Aux visions du ciel leur œil est inhabile ;

N'ayant jamais connu la loi de l'Évangile,
Hors d'elle ils sont jugés, et jugés justement ;
D'un crime sans plaisir la peine est sans tourment.
Ici joie ou douleur ne se font pas connaître ;
L'être y vit satisfait de la faveur de l'être,
Mais de l'être avorton, incomplet, et n'étant
Que pour faire contraste à côté du néant,
Jouissant d'une paix qui n'a point de délices,
Et dont le bonheur est l'absence des supplices.
« Quoi ! m'écriai-je alors, cet essaim vient et va
Dans l'éternel oubli du nom de *Jéhova*... »
Mais mon ange soudain mit sa main sur ma bouche,
Et son regard ami me fut presque farouche :
« Malheureux ! me dit-il, quel nom prononces-tu ?
Ce nom, partout ailleurs félicité, vertu,
Ne serait en ces lieux qu'une fatale idée,
Si par leurs habitants elle était possédée ;
Brûlant pour son objet qu'ils ne doivent pas voir,
Ils trouveraient l'enfer dans un vœu sans espoir.
Fuyons, ne troublons pas leur tranquille ignorance ;
La bouche du mortel est pleine d'imprudence ;
Si de la tienne encor ce nom pouvait sortir,
Quelque foudre divin viendrait t'anéantir.

III

Charme du monastère et de la basilique,
Esprit des jours naïfs, ô Muse catholique,

Toi qui penches la tête en joignant les deux mains
Sur la tombe poudreuse où reposent les saints,
A qui le ciel donna de voir, dans ta prière,
Sourire de bonté la madone de pierre,
Hélas ! et plus souvent dans nos jours de douleurs,
Le crucifix d'ébène arrosé de ses pleurs ;
Toi qui, pour réveiller l'humaine indifférence,
Lui montres, dans la nuit, des âmes en souffrance,
Et lui fais, sur le feu de l'expiation,
Secrètement verser l'aumône et l'oraison :
Car les morts ont besoin du secours de la terre,
Quoi qu'en ait prétendu la raison du sectaire,
Et, pour l'homme coupable, au delà du tombeau
L'espoir n'a pas éteint tout à fait son flambeau ;
Ange consolateur qui te places sans cesse
Entre l'ire divine et l'humaine faiblesse,
Viens aider mon esprit dans la description
De tout ce qui frappa l'œil de ma vision !
Je vais parler d'un dogme enfant de ta parole.
Que ma voix par ta voix terrifie et console !

IV

Quand nous eûmes franchi les bornes du seul lieu
Où l'être soit possible avec l'oubli de Dieu,
Mon regard aperçut comme une mer de flammes
Dont les vagues roulaient des multitudes d'âmes ;
Des groupes en sortaient, le visage pareil

Au cristal que traverse un rayon de soleil,
Et, portant dans leur main la palme et la couronne,
Ils bénissaient le Dieu qui châtie et pardonne ;
Et, tandis qu'il montaient au céleste séjour,
D'autres apparaissaient et venaient à leur tour,
Pour s'élever comme eux vers l'éternelle gloire,
Perdre toute souillure au flot expiatoire.
Et je voyais aussi sur leurs maux dévorants
Se croiser, dans leur vol, deux esprits différents,
L'ange de la douleur, celui de l'espérance :
L'un, dans ses pâles mains, tenant une urne immense,
En laissait échapper un liquide visqueux
Qui de cet océan entretenait les feux
Afin que la torture y fût continuelle ;
Mais l'autre, la calmant sous le vent de son aile,
Leur criait : Contre Dieu n'allez pas murmurer ;
Bénissez les tourments qu'il vous fait endurer
Pour jouir au plus tôt de la sainte lumière,
Que votre plainte encor ressemble à la prière ;
Quelque cruel qu'il soit le présent doit finir,
Et la joie éternelle est dans votre avenir.

V

Et j'entendais aussi de ces mers dévorantes
Sortir confusément des plaintes déchirantes.
L'une d'elles disait : « Voilà quatre mille ans
Que je suis le jouet de ces feux violents ;

Et mon âme, ô mon Dieu, s'y fût évaporée,
Si pour l'éternité tu ne l'avais créée ;
Je sens au long tourment que j'ai déjà souffert
Que j'avais effleuré les bornes de l'enfer.
Mais ôte à ta justice, ajoute à ta clémence !
Que du bonheur pour moi l'ère bientôt commence !
Quand pourrai-je, quittant tout ce que j'ai d'impur,
Aller me rafraîchir dans l'éternel azur !... »
Mais rien ne répondit ; impassible couleuvre,
La flamme autour de lui continua son œuvre.

VI

Tout ému de pitié, je lui criai : « Comment
« As-tu pu mériter un si long châtiment ? » —
Ah ! si l'aveu d'un crime est une pénitence,
Du mien, me répond-il, reçois la confidence
Il faut que je l'expie, ô mon fils ; puissions-nous
Fléchir en ma faveur le céleste courroux !...
Le rêve impérieux de mon adolescence
Fut de me voir un jour grand par l'intelligence.
La sève encor manquait à mon précoce élan,
Mais le chêne futur se sentait dans son gland ;
J'entendais retentir ces orages intimes
Qui des cœurs inspirés parcourent les abîmes,
Et doivent tôt ou tard au dehors éclater
Pour féconder le monde ou pour le dévaster.

Bientôt à mes désirs je vis grandir les ailes ;
Propagateur ardent des choses immortelles,
Ma parole essaya de répandre le feu
Qui mûrit dans les cœurs la récolte de Dieu ;
Mais je ne recueillis que dédain de la foule ;
Ma brillante espérance en un moment s'écoule ;
Car nous étions alors dans un siècle pervers
Où tout semblait pencher du côté des enfers ;
Où, de s'anéantir toute âme satisfaite,
Comme un chant de victoire entonnait sa défaite ;
Et je me demandai, dans mon accablement,
Si Dieu faisait aller les choses sagement.

VII

Un soir que ces pensers m'occupaient en silence,
Je ne sais quel démon vers ma couche s'avance ;
Il n'était pas de ceux dont on connaît le sort,
Qui, foudroyés du ciel, au ciel font croire encor ;
Rien de l'ange déchu n'était sur son visage,
La matière parlante aurait eu son langage.
« Insensé, me dit-il, pourquoi te consumer
A semer ici-bas ce qui ne peut germer ?
Dieu n'est plus aujourd'hui qu'une vieille chimère
Qui fait à ses croyants une existence amère.
Regarde le mépris, la haine, l'abandon,
Comme la rouille au fer s'attacher à ton nom.

Et du génie en toi pourtant brille la flamme !
Comme un de ses appuis le monde te réclame,
Oh ! si tu te lassais de parler au désert
Ou de tendre les bras dans le vide de l'air
Pour pouvoir en saisir de mensongers fantômes ;
Si, te conciliant les choses et les hommes,
Le siècle un jour par toi pouvait être adoré,
Voici de quel encens tu serais enivré. »

VIII

Et me voilà soudain au milieu d'un théâtre.
Et devant moi se lève une foule idolâtre ;
Et, loin de son enceinte, en triomphe porté,
De mille et mille cris dans ma voie escorté.
Bravos des jeunes gens et sourires des femmes,
Je voyais devant moi voler toutes les âmes ;
Sur mon front, que chacun était heureux de voir,
Le chêne, le laurier ne cessaient de pleuvoir,
Et j'entendais : « Honneur à ses écrits célèbres,
Qui du vieil univers dissipent les ténèbres ; »
Et je voyais aussi le pape et l'empereur
Échanger des regards et pâlir de terreur ;
Leur puissance croulait au bruit de ma parole,
Et ma parole allait de l'un à l'autre pôle ;
Et le démon me dit, en voyant mon émoi :
« Si tu veux être à nous, cette gloire est à toi. »

IX

Puis, tout s'évanouit ; le jour vint à paraître ;
A ses rayons glissant à travers ma fenêtre,
Je me retrouvai seul entre quatre rideaux
Que ma longue misère avait mis en lambeaux.
Mon âme de l'orgueil sentit les défaillances,
Du nocturne démon j'acceptai les avances,
Et mes doigts apostats tracèrent des écrits
Qui, d'un espoir divin détachant les esprits,
Dans la soif du plaisir placèrent la sagesse ;
Et je vis arriver la gloire et la richesse ;
Du monde délirant je fus la déité :
Toute ma vision devint réalité.
Pardonne à ma folie, ô sagesse suprême !
Ne croyant plus à toi, je me crus dieu moi-même ;
Mon esprit, envieux de tes adorateurs,
Conçut dans son orgueil des oracles menteurs,
Tant j'étais enivré d'encens et de louange.
Mais un jour, assailli d'une tristesse étrange,
Je me dis : Malheureux, qu'as-tu fait de ta foi ?
Tu doutes, et le doute est encor contre toi !
Le Dieu que tu nias n'est que trop véritable,
L'effroi le manifeste à mon âme coupable ;
Mon Dieu, que je retrouve, et retrouve irrité,
Oh ! rends-moi ma misère et mon obscurité !
Ma gloire m'épouvante, et mon intelligence,

Don céleste tombé de ta magnificence,
Je voudrais pour toujours pouvoir l'anéantir !
Ce n'est que contre toi que je l'ai fait servir.
Grâce au fatal attrait de mes écrits infâmes,
En tous lieux, en tous temps je corromprai des âmes!...
Mes remords déliraient, et je disais au vent :
Rassemble les feuillets où mon crime est vivant,
Je veux que d'un bûcher la flamme expiatrice
Aux éloges du monde à jamais les ravisse !...
Et je courbais le front devant le crucifix,
Et je disais : Seigneur, prends pitié de ton fils,
Si je suis digne encor de t'appeler mon père !
Et des pleurs nuit et jour coulaient de ma paupière ;
Ma face en garde encor les douloureux sillons ;
Et, trente ans, dans le jeûne et les afflictions
Je vécus ; mon aspect n'avait plus rien de l'homme ;
Le trépas vint me prendre à l'état de fantôme ;
Et mon âme, quittant les langes de la mort,
Vint tomber en ces lieux pour y souffrir encor ;
Heureuse d'échapper, après sa faute immense,
Aux expiations qui n'ont plus d'espérance ! »
Lorsque ce malheureux eut cessé de parler,
D'un indicible effroi je me sentis troubler ;
Mais, loin de m'épuiser en stérile reproche,
Je lui dis : Espérons, car le Seigneur approche ;
L'univers et le temps sont au dernier soupir,
Ton crime et ses effets avec eux vont mourir ;
Et, ne lui voyant plus sa vertu corruptrice,
Dieu pourra pardonner sans blesser sa justice.

X

Mais d'un autre côté je portai mes regards,
Et je vis une femme aux longs cheveux épars ;
Le charme de ses yeux faillit troubler mon âme ;
Leur éclat brillait même à travers cette flamme.
Jamais les doigts divins n'avaient, en si beau corps,
Assoupli la matière à de si doux accords.
Au repentir amer dont sa voix était pleine,
Je vis qu'elle avait eu les jours de Magdeleine,
Et que, dans les attraits dont le ciel l'embellit,
S'était trouvé l'écueil où sa vertu faillit.
Son cœur jeune et brûlant d'une ardeur sans mesure,
Au lieu du Créateur choisit la créature,
Et, pour calmer sa soif qui renaissait toujours,
S'abîma dans les eaux de coupables amours.
Et je vis sa douleur s'épancher plus cruelle
Sur un adolescent qui souffrait auprès d'elle,
Comme un saule incliné par les eaux de la nuit
Les répand à son tour sur la fleur qui languit.
Elle couvrait de pleurs cette tête adorée,
Triste et malheureux fruit d'une vie égarée.
On eût dit qu'insensible à son propre tourment,
Elle n'avait qu'en lui d'âme et de sentiment.
Et la voyant ainsi, le cœur le plus sévère
Eût pardonné l'amante en faveur de la mère.
Mais, son front se relève et paraît s'éclaircir,
Et j'entendis ces mots de ses lèvres sortir :

XI

« Le ciel enfin m'est favorable,
Et voici mon jour triomphant.
Mais quoi ! de ce lieu misérable
Sortirai-je sans mon enfant ?

Il faut qu'aussi tu lui pardonnes,
Jésus dont la bonté m'a lui ;
Car le bonheur que tu me donnes
Serait-il un bonheur sans lui ?

S'il n'est pas, selon ta justice,
Digne encor du souverain bien,
Afin que son tourment finisse,
Je recommencerai le mien.

Dans cette région de flamme,
Ton Évangile nous instruit
Que, par les souffrances d'une âme,
On peut sauver celle d'autrui.

Toi, dont l'affliction amère
Se courbe aux pieds du crucifix ;
Vierge, qui sais comme une mère
Ressent les douleurs de son fils,

Hélas ! du mien qui souffre encore
Daigne intercéder le pardon !
Quel est l'affligé qui t'implore,
Et qui reste dans l'abandon ? »

Elle dit. Du feu qui le noie
Sort un jeune homme radieux...
La pauvre mère dans la joie
N'alla pas seule dans les cieux.

XII

Et mon esprit se dit : De la toute-puissance
La colère est sans borne, ainsi que la clémence ;
C'est un abîme double, et notre esprit se perd
Au sein des visions du ciel et de l'enfer,
Pour que l'âme de l'homme, afin de rester sainte,
Accepte deux appuis, l'espérance et la crainte.

NOTES

DU CHANT CINQUIÈME.

NOTE Ire.

Ce sont les enfants morts sans les eaux du baptême,
Coupables par nature et non par volonté;
Leurs pères ont en eux transmis l'iniquité.

(Page 92, vers 17, 18 et 19.)

« Nos catéchismes, dit monseigneur l'évêque d'Hermopolis, en enseignant que ces enfants sont dans une éternelle séparation de Dieu, n'ajoutent pas qu'ils y sont livrés aux flammes éternelles, ainsi que les incrédules aiment à le supposer. Le croie qui voudra; quant à moi, je ne le crois pas.

« Saint Augustin permet de penser que la damnation de ces enfants est telle, qu'ils aiment mieux exister que de ne pas exister; et c'est l'opinion que le plus grand nombre des docteurs des écoles catholiques a embrassée. » (*Conférences sur la religion*, par M. Frayssinous.)

Nous avons prié un de nos amis, versé dans la science théologique, de nous faire connaître à cet égard le sentiment de ce grand saint Thomas, penseur gigantesque, dit M. de Monta-

lembert, en qui semblent se résumer tous les siècles de foi, et dont la grande synthèse n'a pu être égalée par aucune tentative postérieure. Or, après avoir lu les propositions suivantes, analyse fidèle de la doctrine de saint Thomas et de presque tous les docteurs catholiques du moyen âge, nous ne pouvons assez admirer l'exquise bonne foi des philosophes qui se lamentent sur le sort de ces infortunés enfants, et appellent barbare avec tant de raison l'Église, qui *ose les déclarer dignes des flammes éternelles !* »

PREMIÈRE PROPOSITION DE SAINT THOMAS.

« L'homme, en son premier état d'innocence, n'était appelé à l'*immortalité* sur la terre et à la *vision divine* dans le ciel, que par addition de grâce à sa nature, et non par une conséquence des principes de sa nature : cette addition de grâce, résultat d'une action surnaturelle de Dieu, formait ce qu'on appelle la justice primitive ou sainteté originelle. Qui ne comprend, dès lors, que c'était là un attribut purement accidentel, par conséquent amissible de l'humanité ? »

SECONDE PROPOSITION.

« Le premier homme, par sa désobéissance, s'étant soustrait à l'action surnaturelle de Dieu, perdit en effet la justice primitive dont la nature humaine, dans sa personne, avait été ornée, pour être ainsi transmise à ses fils, s'il eût été fidèle. Adam se vit donc, à cause de son infidélité, dépouillé de l'attribut accidentel qui lui donnait droit à la vie éternelle, dont la vue de Dieu fait l'essence. La révolte, en attirant cette dégradation, amena les autres désordres de ses facultés. »

TROISIÈME PROPOSITION.

« Tous les enfants qui devaient naître de ce premier homme, évidemment, ne pouvaient recevoir de lui qu'une nature sem-

blable à la sienne; une nature infectée de son péché et des suites du péché, partant dépouillée du droit à la vie éternelle : car tous étaient renfermés en Adam comme dans leur germe. Dès lors ils ont dû tomber avec lui, sous la puissance de la mort, et encourir, avec lui, le DAM ou *perte* de la vie éternelle. Ils sont DAMNÉS, c'est-à-dire privés de la céleste béatitude, s'ils meurent sans être réhabilités par la grâce du Sauveur.

QUATRIÈME PROPOSITION.

« Cependant, comme la faute qui a dépouillé la nature humaine de l'attribut accidentel auquel était attachée la vie éternelle, n'est propre aux enfants qui meurent sans cette réhabilitation qu'en tant qu'ils ont hérité de leur père une telle nature, souillée de la violation de la grâce divine, et dépouillée, à cause de cela, de ce don surnaturel, nulle autre peine ne leur est due que la privation même de la *fin* à laquelle se coordonnait le *don surnaturel*, fin tout à fait hors de la *capacité naturelle* de l'homme, et qui n'est autre que la vision divine. C'est pourquoi la privation de cette vision est la seule peine du péché originel. »

Voilà une conclusion qui est, avec ses motifs, *textuellement* dans saint Thomas, et qui devrait apaiser, ce semble, bien des colères philosophiques. Mais ce n'est pas tout encore : le saint docteur se demande si la perte de la vie éternelle causera de l'affliction à ces enfants; et voici des principes dont les esprits les plus difficiles pourraient s'accommoder, s'ils le voulaient bien.

« La droite raison, dit-il, ne permet pas de s'affliger d'un mal, quel qu'il soit, si l'on n'a pu d'aucune façon l'éviter, ni de la perte d'un bien pour l'acquisition duquel on ne trouve aucune aptitude dans sa nature. Or, les enfants, d'un côté, n'ont encouru la privation ou l'absence de la vision divine par aucune faute de leur part; d'un autre côté, n'ayant pas eu l'usage du libre arbitre, toute aptitude leur a manqué pour acquérir, par le moyen de la grâce, la vision divine : leur être même n'a aucune proportion avec une telle fin. »

NOTE II.

Aux visions du ciel leur œil est inhabile.

(Page 92, vers 25.)

« Dans l'ordre de la justice divine, dit saint Thomas, que nous aimons toujours à citer, la douleur de la peine correspond au plaisir de la faute : d'où il résulte que, nul plaisir n'ayant accompagné le péché d'origine, toute douleur doit être exclue de la peine. C'est pourquoi, conclut-il encore, les enfants morts sans baptême n'éprouveront aucune affliction d'esprit, de la privation de la vie éternelle. »

NOTE III.

D'un crime sans plaisir la peine est sans tourment.

(Page 93, vers 3.)

Il faut dire, pour ne pas s'exposer à outre-passer les limites de l'orthodoxie, que le péché originel ayant détaché la volonté humaine de Dieu, bien seul immuable, pour lui donner une fausse direction, en se tournant vers le bien muable des créatures, ces enfants, dont l'existence ne sera tourmentée par aucune peine, ne seront point heureux néanmoins : ils ne jouiront pas même de cette *béatitude naturelle* qui consiste dans un commerce d'intelligence et d'amour avec Dieu, comme *auteur de la nature*. La simple existence et le sentiment qu'ils en auront, voilà tout leur bien, voilà toute leur jouissance.

L'on a entrevu, dans ce que dit saint Thomas de la disproportion qui existe entre la nature de ces enfants et la fin surnaturelle de la vision divine, comment le saint docteur explique en eux l'absence de toute tristesse. Quelques auteurs pensent qu'ils n'éprouveront aucune douleur de la perte de la béatitude

céleste, parce que les ténèbres qui envelopperont leur raison ne leur permettront pas même d'en avoir l'idée. Cette explication, que le docteur *angélique* rejette comme peu probable, est celle pourtant que j'ai adoptée comme prêtant le plus à la poésie.

NOTE IV.

Car les morts ont besoin du secours de la terre,
Quoi qu'en ait prétendu la raison du sectaire.

(Page 94, vers 11 et 12.)

C'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. (*Machabées*, liv. 2, chap. 12.)

« C'est une énorme puissance que celle des mots; tel ministre que le nom de purgatoire mettrait en colère, nous accordera sans peine un *lieu d'expiation* ou un état *intermédiaire*, ou peut-être même de *station*, qui sait... ? sans se croire le moins du monde ridicule. Un des grands motifs de la brouillerie du seizième siècle fut précisément le purgatoire. Les insurgés ne voulaient rien rabattre de l'enfer pur et simple; cependant, lorsqu'ils sont devenus philosophes, ils se sont mis à nier l'éternité des peines, laissant néanmoins subsister un *enfer à temps*, uniquement pour la bonne police, et de peur de faire monter au ciel, tout d'un trait, Néron et Messaline à côté de saint Louis et de sainte Thérèse. Mais un enfer temporaire n'est autre chose que le purgatoire; en sorte qu'après s'être brouillés avec nous, parce qu'ils ne voulaient point de purgatoire, il se brouillent de nouveau, parce qu'ils ne veulent que le purgatoire.

(*Soirées de Saint-Pétersbourg*, 8e entretien.)

NOTE V.

Quand nous eûmes franchi les bornes du seul lieu
Où l'être soit possible avec l'oubli de Dieu,

Mon regard aperçut comme une mer de flammes
Dont les vagues roulaient des multitudes d'âmes.

(Page 94, vers 21, 22, 23 et 24.)

M. de Châteaubriand, que la poésie rencontre toujours sur son chemin, a fait, pour ainsi dire, la poétique du purgatoire. Nous ne nous flattons pas d'avoir approché de cette belle prose, plus belle encore que les plus beaux vers ; nous n'avons profité de ses conseils que selon la mesure de nos faibles talents, et selon l'exigence de la couleur de notre ouvrage. Quand M. de Châteaubriand indique un champ où la pensée n'a pas encore touché, il commence par y moissonner de manière à n'y laisser que quelques rares épis. Sous ce rapport, la charité de Booz lui est inconnue.

« Le purgatoire, dit l'illustre écrivain, offre aux poètes chrétiens un genre de merveilleux inconnu à l'antiquité. On trouve pourtant quelque trace de ce dogme dans Platon et dans la doctrine de Zénon (voir *Diogène Laerce*). Les poètes paraissent aussi en avoir eu quelque idée (voir le 6e livre de l'*Enéide*). Mais tout cela est vague, sans suite et sans but. Il n'y a peut-être rien de plus favorable aux Muses que ce lieu de purification, placé sur les confins de la douleur et de la joie, où viennent se réunir les sentiments confus du bonheur et de l'infortune. La gradation des souffrances en raison des fautes passées, ces âmes plus ou moins heureuses, plus ou moins brillantes, selon qu'elles approchent plus ou moins de la double éternité des plaisirs ou des peines, pourraient fournir des sujets touchants au pinceau. Le purgatoire surpasse en poésie le ciel et l'enfer, en ce qu'il présente un avenir qui manque aux deux premiers.

« Dans l'Elysée antique le fleuve du Léthé n'avait point été inventé sans beaucoup de grâce; mais toutefois on ne saurait dire que les ombres qui renaissent à la vie sur ses bords présentassent la même progression poétique vers le bonheur que les âmes du *purgatoire*. Quitter les campagnes des mânes heureux pour revenir dans ce monde, c'était passer d'un état parfait à un état qui l'était moins; c'était rentrer dans le cercle, renaître pour mourir, voir ce qu'on avait vu. Toute chose dont l'esprit

peut mesurer l'étendue est petite : le cercle, qui chez les anciens exprimait l'éternité, pouvait être une image grande et vraie ; cependant il nous semble qu'elle tue l'imagination, en la forçant de tourner dans ce cerceau redoutable. La ligne droite prolongée sans fin serait peut-être plus belle, parce qu'elle jetterait la pensée dans un vague effrayant, et ferait marcher de front trois choses qui paraissent s'exclure, l'espérance, la mobilité et l'éternité.

« Le rapport à établir entre le châtiment et l'offense peut produire ensuite dans le purgatoire tous les charmes du sentiment. Que de peines ingénieuses réservées à une mère trop tendre, à une fille trop crédule, à un jeune homme trop ardent ! et certes, puisque les vents, les feux, les glaces prêtent leurs violences aux tourments de l'enfer, pourquoi ne trouverait-on pas des souffrances plus douces dans les chants du rossignol, dans les parfums des fleurs, dans le bruit des fontaines, ou dans les affections purement morales ? Homère et Ossian ont chanté les plaisirs *de la douleur* : χρυεροῦ τεταρπόμεσθα γοοῖο, *the joy of grief.*

« Une autre source de poésie qui découle du purgatoire est ce dogme par qui nous sommes enseignés que les prières et les bonnes œuvres des mortels hâtent la délivrance des âmes. Admirable commerce entre le fils vivant et le père décédé ! entre la mère et la fille, entre l'époux et l'épouse, entre la vie et la mort ! Que de choses attendrissantes dans cette doctrine ! Ma vertu, à moi chétif mortel, devient un bien commun pour tous les chrétiens ; et de même que j'ai été atteint du péché d'Adam, ma justice est passée en compte aux autres. Poètes chrétiens, les prières de vos Nisus atteindront un Euryale au delà du tombeau ; vos riches pourront partager leur superflu avec le pauvre ; et pour le plaisir qu'ils auront eu à faire cette simple, cette agréable action, Dieu les en récompensera encore, en retirant leur père et leur mère d'un lieu de peines ! C'est une belle chose d'avoir, par l'attrait de l'amour, forcé le cœur de l'homme à la vertu, et de penser que le même denier qui donne le pain du moment au misérable, donne peut-être à une âme délivrée une place éternelle à la table du Seigneur. »

s an-
de et
en la
roite
jet-
r de
obi-

eut
nti-
op
ut!
urs
on
l,
s
é
y

CHANT VI.

ARGUMENT.

L'enfer. — Paroles de l'ange de la terre à Satan. — Il lui ordonne d'amener ses damnés dans la vallée de Josaphat. — Imprécations de Lucifer.

—

I

Tandis que ces pensers roulaient dans mon esprit,
Sous nos pieds tout à coup un cratère s'ouvrit;
Je sentis notre vol y descendre en spirale;
On l'eût dit aspiré par l'haleine fatale
Qui du plus haut des airs fait tomber les oiseaux;
Et la terreur glaça la moelle de mes os.
Et, pour ne pas me perdre en ce sentier livide,
Je demande la main à l'ange qui me guide;
Car le céleste éclat dont sa face reluit
Allait s'affaiblissant, vaincu par cette nuit.
Sans pouvoir arriver au fond de ces abîmes,

Nous tournoyons longtemps; mais à la fin, nous vîmes,
Dans leur désespérante et sombre profondeur,
Comme un pâle reflet de lampe de mineur
Qui dans l'ombre s'étend et la rend moins épaisse;
Et notre chute alors, redoublant de vitesse,
Nous jeta sur un pic d'où j'aperçus les flots
D'un rougeâtre océan semé de noirs îlots.
Le jour que j'avais vu s'élevait de ses ondes,
Et luttait seul avec les ténèbres profondes.
Dans un morne lointain, de bizarres démons
Passaient et repassaient sur la crête des monts :
Les cheveux abattus comme ceux qui s'affligent,
Des têtes sans leurs troncs et sans ailes voltigent;
Des yeux vides et secs et pourtant allumés
De feux où les métaux se verraient consumés;
Mille spectres formés de contraires natures,
Montrant et dérobant leurs hideuses figures,
Tourbillonnent autour de nos fronts effrayés,
Ainsi que des corbeaux sur des suppliciés;
Ainsi qu'un sombre essaim de phalènes funèbres
Autour du seul flambeau qui trouble leurs ténèbres;
Ainsi que le moustique, altéré de leur sang,
Autour des noirs taureaux au grand soleil paissant.

Nos pieds foulaient le sol des rives infernales;
Déjà de temps en temps de soudaines rafales,
Du crime calciné fétide exhalaison,
Venaient de quelques points ouverts à l'horizon.

La poitrine oppressée, à leur brûlant passage,
Je sentis se crisper la peau de mon visage ;
En anneaux infinis tout mon poil se roula,
Ainsi que sur le front d'un nègre d'Angola ;
Mon corps devint pareil à la colonne torse ;
Mes membres avec lui semblaient faire divorce,
Et je crus, dans l'accès de leur convulsion,
Être à jamais en proie à la damnation.
Mais mon ange aussitôt me toucha de son aile
Et tout reprit en moi sa forme naturelle :
Il me fait de son souffle une enveloppe d'air
Qui me met à l'abri de celui de l'enfer.
Mais de ce noir sommet mon compagnon s'élance,
Et dans un air pesant notre vol se balance ;
Et sans aucun effort nous nous sentons portés
Comme sur cette mer, tombeau de deux cités,
Dont la vague gluante, immobile et muette,
Refuse d'engloutir les corps que l'on y jette.

II

N'avez-vous jamais vu, quand l'été de ses feux
A fait baisser les eaux des bords marécageux,
Mille fangeux poissons, mille immondes reptiles
Pêle-mêle se tordre en efforts inutiles,
Et, croupissant avec l'aquatique gazon,
Des fièvres dans les airs répandre le poison ?

Eh bien! voilà comment, dans sa vaste étendue,
Le peuple des damnés s'offrit à notre vue.
Tout cela sous un jour pâle, glauque, incertain...
Mais voici que, des monts perdus dans le lointain,
Une lueur étrange à coloré la cime...
Lucifer a quitté l'abîme de l'abîme,
Et par degré son front resplendissant de mal
S'élève et met à nu tout l'empire infernal.
Aux sinistres clartés de cette affreuse aurore,
Quelle nouvelle horreur à mes yeux vient d'éclore!
J'étudie en détail cet immense tourment,
Des crimes sans remords éternel châtiment,
Dans des flammes sans nom, des genres de martyre
Que l'œil peut contempler, mais la voix ne peut dire.
Je sens jusqu'au vertige arriver mon effroi...
L'infini des douleurs tournait autour de moi.

III

Cependant l'ange impur s'élevait dans l'espace;
Mais soudain, étendant un bras plein de menace,
Mon ange conducteur, Josué de l'enfer,
L'arrête dans sa course et le suspend dans l'air:
« Satan, dit-il, celui qui foudroya ta tête
Te convoque aujourd'hui sur ma triste planète;
Que tout damné se trouve au champ de Josaphat,
Là même où ta malice autrefois triompha;
Le Seigneur doit, selon sa parole donnée,

Des bons et des méchants fixer la destinée,
Et veut, manifestant sa gloire à tous les yeux,
Traîner à son triomphe et l'enfer et les cieux;
Et l'enfer et les cieux vont tirer de la terre
La plus ample moisson, mais la moisson dernière. »

IV

Comme blessé d'un trait, à ces mots, Lucifer
S'abat en rugissant sur le sol de l'enfer :
« Mon appréhension, dit-il, n'était point vaine :
Quelque chose du ciel est bien dans mon domaine!
Voilà qu'abandonnant mon réduit souverain
Mes yeux ont rencontré tout ce que j'avais craint!
A l'ordre inattendu que tu me fais transmettre,
Jéhova! je reprends l'horreur d'avoir un maître!
L'humiliation de mes jours d'autrefois
Ressuscite, et ma chaîne en redouble de poids!
Mon reste de splendeur flatte encor ton caprice!
Jusque dans mes États tu veux que j'obéisse,
Et tu viens disputer à mon triste pouvoir
Cette ardente poussière où ton bras m'a fait choir.
Ah! je croyais, après ma révolte sublime,
Que je serais du moins le premier dans l'abîme...
Hélas! il n'en est rien; et les destins, ces dieux
Peut-être seuls réels et maîtres de nous deux,
T'ont donné la victoire, ô Dieu cruel! mais pense
Que mon parti pouvait emporter la balance;

Que le hasard fit tout, non la valeur; un rien,
Et le bien était mal, et le mal était bien;
Et ton front porterait la nuit pour diadème,
Et tu serais Satan, et moi le Dieu suprême!
Les profondeurs des cieux trembleraient devant moi,
Et la création m'appellerait son roi!...
Mais vain palliatif au cancer qui m'obsède!
Et qu'importe la cause à l'effet sans remède?
Il faut que j'obéisse... Eh bien! j'obéirai,
Mais l'écume à la bouche et le cœur ulcéré!
Même en pliant sous toi, ma volonté te brave;
Je te sers en vaincu, mais non pas en esclave.
Ainsi, prêtez l'oreille, ô mes damnés! vous tous
Victimes comme moi de son fatal courroux,
Créés libres esprits et punis dans la suite
Pour avoir pris la voie où l'instinct nous invite;
A qui, bourreau des sens qu'il avait allumés,
Il a fait un forfait d'aimer et d'être aimés;
Vous dont l'avidité puisait à l'héritage
Dont l'injuste hasard avait fait le partage;
Vous dont la main sanglante épousant le poignard
Faisait ce que la mort aurait fait tôt ou tard:
Les temps sont accomplis, l'éternité commence;
Et, pour ratifier sa première sentence,
Le prétoire divin demande à vous revoir;
Le Dieu bon veut jouir de votre désespoir!
Et vous qui, lâchement, renonçant à vous-mêmes,
Vécûtes dans la peur des vengeances suprêmes,

Esclaves qui, sur terre ayant rampé sous lui,
Devez en recevoir récompense aujourd'hui,
Votre sérénité peut avoir ses nuages,
Le port qui vous attend n'est pas vierge d'orages.
Quand le fils de l'aurore y put être tenté,
Quand moi, second du ciel, j'en fus précipité,
Vous, esprits nés d'hier, chétives créatures,
Croiriez-vous par hasard vos ailes assez sûres
Pour ne pas trébucher de ce bonheur sans fin
Qui manqua de parole au premier séraphin? »

V

Mais tandis que Satan proférait ces blasphèmes.
L'inévitable éclair des vérités suprêmes
Descendit dans son âme et mit dans son esprit
Toute la fausseté de ce qu'il avait dit;
Et, comme le serpent qui lui-même se pique,
Il tourna contre lui sa noire polémique;
Devant son tribunal lui-même il s'est traîné,
Et Satan par Satan se trouve condamné :
Il reconnaît avec la dernière évidence
Jéhova pour la vraie et seule providence;
Que la toute-puissance est la toute équité;
Qu'en nous dotant de l'âme et de la liberté,
En prescrivant le bien au pouvoir de mal faire,
A la loi promulguée il ne fut point contraire;

Et que, si le damné n'était pas un élu,
C'est que son libre choix ne l'avait pas voulu.
Et pour réponse enfin à son dernier blasphème,
Il entend le Très-Haut qui jure par lui-même
Que tous les saints admis aux célestes séjours
Doivent s'y délecter sans crainte et pour toujours.

VI

Après avoir longtemps battu la plaine aride
Sans que rien vînt s'offrir à sa prunelle avide,
A l'aspect d'une proie impossible à ravir,
Au pied d'un rocher nu qu'il ne saurait gravir,
En vains rugissements le tigre se consume,
Se roule sur le sable et le blanchit d'écume,
Et, voyant que la faim le surprend impuissant,
Se déchire lui-même et se lèche le sang;
Tel, voyant les élus dans l'éternelle joie,
L'ange déchu se fait de lui-même la proie :
« Quel implacable jour est en moi descendu ?
A son éclat vengeur je me sens confondu !...
Oh ! malédiction à cette heure fatale
Où des splendeurs sans fin la mienne fut rivale,
Cette heure qui fit croire à mon cœur orgueilleux
Qu'il était à l'étroit dans l'infini des cieux !
Mais quoi ! le repentir entrerait dans moi-même !
Satan contre Satan lancerait l'anathème !....

Non, non ! ce que j'ai fait je le ferais encor !
O haine ! viens m'aider à supporter mon sort !
Jéhova ! si ta main se tendait vers ma chute,
Je ne l'accepterais que pour une autre lutte.
Ah ! si la mort pouvait m'affranchir de ta loi !
Si le néant... hélas ! il ne peut rien pour moi !
Lorsque tu me créas d'une immortelle essence,
Dieu cruel, ton esprit prévoyait la vengeance !... »

Et Satan s'est roulé sur l'arène de feu
Comme un serpent qu'on a rompu par le milieu ;
Et l'œil fixe, et la bouche ouverte sans mesure,
Il demeure muet à force de torture ;
Mais ses râles brûlants, dans l'air disséminés,
Triplent sur tous les points les tourments des damnés.

VII

Et toute chair se tord, et toute voix blasphème,
Et tout cœur a des dents pour se mordre lui-même ;
Et ses cris se croisaient dans l'immense chaos,
Comme la voix des vents, de la foudre et des flots
Tirent de leurs discords une horrible harmonie
Et des pâles nochers épouvantent l'ouïe :

« Haine à qui nous créa ! — Souffrir, toujours souffrir !
Au désir du bonheur ne pouvoir pas mourir ! —
— Pénitents sans espoir, et martyrs sans mérites,

Donner, toujours donner, et jamais n'être quittes!
—Après de longs tourments, de longs tourments encor!
A chaque instant mourir sans recevoir la mort!
— Tourner une trompeuse et cruelle agonie
Sur tous les points vengeurs d'une sphère infinie!
— Jadis, il m'en souvient, affliction d'esprit,
Le temps t'assoupissait... l'éternité t'aigrit!
Ah! je voudrais en vain mettre mon sort en doute,
L'horloge suspendue à cette affreuse voûte
Marque de son aiguille à l'œil épouvanté
L'heure de la douleur et de l'éternité!
— Du monde d'autrefois ravissantes images,
Azur du firmament, éblouissants nuages,
Magnifiques aspects du matin et du soir,
Soyez maudits! mon œil ne pourra plus vous voir!
Et sois maudite aussi, mille fois plus maudite,
O vision du ciel qui jamais ne me quitte,
Et te places toujours en face de mon sort,
Afin que mes douleurs se sentent mieux encor! »

NOTES

DU CHANT SIXIÈME.

NOTE Ire.

Nos pieds foulaient le sol des rives infernales.

(Page 114, vers 24.)

Il parut, vers le milieu du dernier siècle, un ouvrage d'un docteur anglais, Swinden, portant ce titre propre à piquer la curiosité de plus d'un lecteur : *Recherches sur la nature du feu de l'enfer, et du lieu où il est situé.* L'auteur établit d'abord, par l'autorité des croyances universelles, l'existence de l'enfer, c'est-à-dire d'un lieu réel, et non métaphorique, où les méchants seront relégués, pour subir, dans l'éternité, des châtiments proportionnés à la culpabilité de leur vie. Ensuite, après avoir prouvé encore que le feu, qui y servira de principal instrument à la justice divine, doit s'entendre d'un feu matériel ineffablement actif, il essaie de déterminer la situation locale de l'enfer. Beaucoup de peuples, et *même des philosophes*, Platon entre autres, se sont figurés que l'enfer était au centre

de la terre. Le docteur anglican ne veut pas de cette opinion; elle ne s'accorde ni avec sa physique, qui ne lui *permet pas d'admettre le feu central*, ni avec son estimation du nombre des réprouvés, laquelle réclame bien d'autres dimensions dans l'enfer. Il trouve, à ce sujet, que Dexelius, autre statisticien du Tartare, a donné un *système d'une grande pauvreté*, en déterminant le nombre des réprouvés à la bagatelle de cent mille millions, qu'il entasse dans un cachot brûlant, seulement d'un mille *germanique* en carré, tant en largeur qu'en profondeur; c'est l'enfer de Dexelius. Quant à lui, Swinden, il ne lui faut rien moins que les champs immenses et enflammés du *soleil*. Cet astre est donc, selon lui, le *Tartare* ou le *lieu de l'enfer*, et, pour le prouver, il multiplie les inductions et les analogies; mais il ne parvient réellement à prouver qu'une chose, à savoir l'impuissance de l'esprit humain à découvrir ce qu'il n'a pas plu à Dieu de lui révéler, quand il s'agit des mystères de l'autre vie. « Allez, maudits, au feu éternel. Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé. » C'est tout ce que nous savons des lieux où se consommera la double destinée de la race humaine.

Du reste, parmi les preuves de Swinden, ou plutôt ses présomptions de preuve, il en est une assez piquante : elle est tirée de l'ancienne et universelle *idolâtrie du soleil*. Ce fut, en effet, un grand et malin plaisir pour Satan, en portant les hommes à renier le Dieu du ciel, de leur faire adorer, dans le soleil, le lieu même de leur supplice.

NOTE II.

Du crime calciné fétide exhalaison.

(Page 114, vers 26.)

« Touchant la nature du feu de l'enfer, il n'y a aucune raison de penser que ce n'est pas un feu matériel, et que dans les passages de l'Ecriture il faut prendre ce mot dans un sens méta-

phorique, pour une peine spirituelle, très-vive et insupportable. On cite, à la vérité, quelques Pères de l'Eglise qui ont été dans cette opinion, comme Origène, Lactance et saint Jean Damascène; mais le grand nombre des saints docteurs ont pensé que l'on doit entendre ici l'Ecriture sainte à la lettre.» (Bergier, *Dict. théolog.*, au mot *Enfer*.)

Après cela, comment un feu matériel peut-il avoir prise sur des substances spirituelles? Comment subsisteront au milieu des flammes et des tourments des corps vivants et organisés? Comment la peine sera-t-elle proportionnée à la faute, si le feu atteint tous les réprouvés? Questions oiseuses, dès qu'il est convenu que ces mystères se passeront dans un ordre purement *surnaturel*. Pourquoi irais-je user mon esprit à chercher, dans un ordre purement *naturel*, des analogies plus ou moins ingénieuses, plus ou moins absurdes, peut-être? La toute-puissance de Dieu, son infinie sagesse, sa souveraine justice, sa miséricorde sans bornes, devraient suffire, ce semble, à reposer la faiblesse de notre imagination. L'Église a-t-elle prétendu quelque part qu'un seul de ces attributs doive jamais faire défaut dans l'arrangement des choses de l'autre vie!

NOTE III.

Eh bien! voilà comment, dans sa vaste étendue,
Le peuple des damnés s'offrit à notre vue.

(Page 116, vers 1 et 2.)

L'imagination orientale s'est épuisée à peindre sous les plus horribles couleurs les supplices qui attendent l'homme coupable. D'une part s'offre l'empire de Birid, séjour d'expiation, où les fautes et les crimes doivent être effacés par des châtiments affreux, mais du moins passagers. Cinq cents ans, dont chaque jour est de la longueur d'un mois (en tout 18,000 années communes), forment la durée de leurs peines; trente-six prisons séparées en sont le théâtre. Les habitants de ces tristes

régions présentent l'aspect de brandons allumés : la faim et la soif les dévorent. S'ils cherchent à désaltérer leur gosier brûlant, ils voient se dresser autour d'eux des sabres, des couteaux et des lances. Sont-ils assez heureux pour puiser quelques gouttes, ils ne trouvent plus dans leurs mains qu'un mélange de sang et de ce liquide impur que distille le fumier. A la vue des viandes qui pourraient restaurer leurs corps exténués, les organes de la nutrition refusent leur ministère, la bouche devient étroite comme le trou d'une aiguille, le gosier mince comme un fil, et le ventre se resserre jusqu'à la ténuité d'une allumette. Leur nourriture journalière se compose d'ordures et d'étincelles. Quelquefois des arbres leur apparaissent chargés de fruits magnifiques ; alors ils s'approchent avec de pénibles efforts ; mais, lorsqu'ils semblent toucher à leur but, la séduisante vision se dissipe, et si quelques fruits tombent en leur puissance, l'écorce ne cache que de la poussière et de la cendre. C'est dans ces douleurs que les transgresseurs de la loi et surtout les avares doivent être purifiés pour devenir dignes d'un état meilleur. Les tyrans sont plongés dans des océans de sang, et ceux qui ont renié Dieu vivent ensevelis dans des mers de la plus dégoûtante fluidité.

D'un autre côté, et sous des traits plus redoutables encore, se présente l'empire de Tamou, l'enfer proprement dit, le lieu des longues et innombrables souffrances, le repaire des damnés. Seize ou dix-huit prisons en composent la symétrie ; leur forme est quadrilatérale, des murailles de fer les environnent, des gardiens spéciaux y résident, officiers du grand juge, chargés du double emploi de geôliers et de bourreaux : ils sont horribles à voir, avec leurs têtes de chèvres et de serpents, de lions et de licornes ; la moitié de ce royaume souterrain est destinée aux tortures par le froid, l'autre aux supplices du feu.

Dans la première des régions froides de l'enfer souffient des vents violents et glacés qui couvrent la peau de hideuses pustules ; dans la seconde, on n'entend que les claquements de dents ; dans la suivante, le froid tourmente le corps jusqu'à le rendre bleu, jusqu'à faire éclater les lèvres en six parties ; dans les deux dernières, enfin, les membres deviennent rouges de

douleur, et les lèvres se brisent en lambeaux. Mais ces rigueurs ne sont point les seules que la féconde rêverie des bouddhistes a su inventer.

Une plus grande variété de formes est réservée à la peine du feu, elle revêt successivement les plus affreuses modifications, elle s'offre sous tous les points de vue concevables. Dans la première des prisons qui leur sont destinées, les criminels roulent incessamment sur des lames de poignard ; toujours au bord de la mort, toujours rendus à la vie, ils parcourent ainsi un cercle non interrompu de nouvelles douleurs ; la longueur de leurs peines est fixée à cinq cents ans ; mais chaque jour de ces prodigieuses années est égal à 9,000,000 années humaines. Dans la prison suivante, des scies déchirent continuellement les corps des damnés, et le temps de leur souffrance est incommensurable (1000 × 365 × 370,000,000 années). Au troisième degré se trouvent des meules de fer, entre lesquelles les malheureux sont écrasés comme le blé dans le moulin, et leurs membres sont guéris à chaque fois, pour subir de nouveau les mêmes tourments. Au quatrième degré, les coupables sont rôtis dans le feu pendant 4,000 longues périodes. Dans un cinquième lieu, le feu est entretenu de deux côtés. Dans le sixième, plus terrible encore, les patients sont exposés aux flammes dans de vastes chaudières, et percés ensuite par des broches ardentes. La prison suivante offre le même supplice, mais avec un plus funeste appareil ; car là les broches ont trois pointes qui traversent la tête et les épaules. Enfin, dans le dernier et le plus formidable des enfers, les damnés brûlent durant tout un âge du monde, puis leurs corps se renouvellent pour être brûlés de nouveau.

Toutefois les châtiments de la vie future ne sont pas un triste privilége de la race humaine ; toutes les créatures vivantes, depuis l'insecte jusqu'au crocodile, sont exposées à de sévères punitions après la mort, lorsqu'elles ont fait le mal. Les animaux domestiques expieront leurs crimes en gémissant sous les fardeaux ; les animaux sauvages seront contraints de courir sans interruption et sans repos, tandis que les bêtes féroces se déchireront entre elles. (*Ozasam.*)

NOTE IV.

Il reconnaît. . . . . .
. . . . . .
Que la toute-puissance est la toute équité.
(Page 119, vers 21.)

Voici comment M. de Maistre développe cette proposition.

« Le théiste ne trouvera pas mauvais que je commence par lui demander ce que c'est qu'une injustice? S'il ne m'accorde pas que *c'est un acte qui viole une loi*, le mot n'aura plus de sens, et s'il ne m'accorde pas que *la loi est la volonté d'un législateur, manifestée à ses sujets pour être la règle de leur conduite*, je ne comprendrai pas mieux le mot de *loi* que celui d'*injustice*. Or je comprends fort bien comment une loi humaine peut être *injuste*, mais le législateur de l'univers est Dieu. Qu'est-ce donc qu'une injustice de Dieu à l'égard de l'homme? Y aurait-il par hasard quelque législateur commun au-dessus de Dieu, qui lui ait prescrit la manière dont il doit agir envers l'homme? Et quel sera le juge entre lui et nous? Si le théiste croit que l'idée de Dieu n'emporte pas celle d'une justice semblable à la nôtre, de quoi se plaint-il? il ne sait ce qu'il dit. Que si, au contraire, il croit Dieu juste suivant nos idées, tout en se plaignant des injustices qu'il remarque dans l'état où nous sommes, il admet, sans y faire attention, une contradiction monstrueuse, c'est-à-dire l'injustice d'un Dieu juste. — *Un tel ordre de choses* est injuste; donc il ne peut avoir lieu sous l'empire d'un Dieu juste; cet argument n'est qu'une erreur dans la bouche d'un athée, mais dans celle du théiste c'est une absurdité; Dieu étant une fois admis, et sa justice l'étant aussi, comme un attribut nécessaire de la divinité, le théiste ne peut plus revenir sur ses pas sans déraisonner, et il doit dire au contraire : *Un tel ordre de choses a lieu sous l'empire d'un Dieu essentiellement juste : donc cet ordre de choses est juste par des raisons que nous ignorons;* expliquant l'ordre de choses par les attributs, au lieu d'accuser follement les attributs par l'ordre des choses. » (*Soirées de Saint-Pétersbourg.*)

CHANT VII.

ARGUMENT.

Ordre de Lucifer aux damnés. — Les damnés défilent devant moi. — L'enfer vide.

Ainsi, de tous les points des ténébreux abîmes,
S'élèvent jusqu'à nous les cris de leurs victimes;
Dans l'appréhension de partager leur sort
Mon âme se resserre et n'est plus qu'un remord;
Mais le prince infernal leur impose silence,
Et le bruit a cessé, mais non pas la souffrance;
Et (pour sa lèvre impure ô déboire cruel!)
Il force ses sujets aux volontés du ciel.

Et nous vîmes soudain, pour se rendre à la terre,
Défiler chaque crime avec son caractère;
Du geste et de la voix mon ange officieux
M'expliquait chaque groupe arrivé sous mes yeux.

Le premier qui s'offrit fut celui des avares :
« Voici, commença-t-il, ces réprouvés bizarres,
Qui, gorgés de richesse et couverts de haillons,
Ont su gagner l'enfer par des privations ;
A chaque bout pendant de leurs sales guenilles
Découlent la sueur, les larmes des familles,
Le sang des malheureux réduits au désespoir,
Que leur avidité mettait sous le pressoir.

Après, vient l'avarice avec plus de méthode :
Les marchands enrichis par l'usure et la fraude,
Qui jusques à la miette avaient rogné le pain
Des pauvres ouvriers esclaves par la faim ;
Sultans calculateurs jusque dans leur orgie,
Dont la luxure encor tournant à l'industrie
Achetait la pudeur pour un peu de travail,
Et de leur atelier se faisait un sérail. »

II

Ces esprits avaient fui ; d'autres, d'un air plus sombre,
Leur succèdent couverts de blessures sans nombre :
Leurs doigts crispés cherchaient à les ouvrir encor
Comme pour se donner une seconde mort ;
Et mon ange poursuit : « Voilà les suicides
Étonnés d'habiter ces demeures livides ;
Car, tenu dans leur main, le poignard mécréant
Leur donna bien la mort mais non pas le néant.

Leur légion se trouve en deux parts divisée :
Dans l'une, tu vois ceux de qui l'âme blasée,
Ayant jusqu'au dégoût usé de tout plaisir,
Ne trouva que la mort digne de son désir ;
Dans l'autre sont rangés ces comédiens funèbres
Qui, dans l'ardente soif de se rendre célèbres,
Se drapant dans la mort, et posant au cercueil,
Se sont offerts en proie à leur farouche orgueil.
Leur triste vanité prête encore l'ouïe
Au bruit que leur trépas laissa dans l'autre vie ;
Mais leur front accablé retombe sur leur sein ;
Car ils n'ont entendu que silence et dédain ;
Tant la tombe, jetant l'insulte à la morale,
Est maintenant sur terre une chose banale

III

Mais, voici s'avancer les prêtres renégats
Que chasse devant lui le démon de Judas,
Avec un fouet tordu des entrailles du traître
Qui pour trente deniers livra son divin Maître ;
Malheureux qui mêlaient, en un festin charnel,
Les coupes de l'orgie aux vases de l'autel,
Et, dans tous les plaisirs traînant la robe sainte,
Dédommageaient leurs sens d'une longue contrainte.
Leurs fronts portent encor cette marque que Dieu
Fit de son doigt puissant quand il reçut leur vœu,

Car leurs mains vainement, sous la fange du mon
Avaient cru dérober cette empreinte profonde ;
L'ineffaçable sceau les suivit dans ces lieux,
Et le plus vil damné se tient éloigné d'eux. »

IV

— Et ces nouveaux venus dont le regard s'incline
Les bras austèrement croisés sur la poitrine
Comme des pénitents qui, de remords touchés,
De pleurs intérieurs laveraient leurs péchés ?
— Ce sont les imposteurs aux mines sérieuses
Qui voilaient leurs forfaits de ténèbres pieuses,
Et le miel à la bouche, et le cœur plein de fiel,
Aux œuvres de Satan faisaient servir le ciel.
Si tu savais combien ces misérables âmes,
En mêlant le Seigneur à des choses infâmes,
Mon fils, ont fait tomber de mépris sur la croix
Et détourné du ciel de cœurs simples et droits !
Aussi leur sein résume et leur torture égale
Tous les tourments de ceux qu'a perdus leur scai
Et c'est d'eux qu'il fut dit, sur terre condamnés,
Qu'il vaudrait mieux cent fois qu'ils ne fussent poir

Fourbes qui déclamaient contre la fourberie,
Ceux que tu vois marcher avec effronterie,
Pleins d'un respect menteur pour la divine loi,
Visaient à l'hypocrite et tiraient sur la foi ;

Et, livrant son langage aux rires du théâtre,
Se délectaient de voir la piété s'abattre,
Son courage faillir devant leurs traits mortels
Et le désert se faire autour des saints autels.

V

Mais, du groupe suivant quel bruit se fait entendre?
L'un cherche à provoquer et l'autre à se défendre,
Et chacun d'eux, tenant une Bible à la main,
Du doigt montre un verset contraire à son voisin.
Je voyais s'agiter, dans la mêlée étrange,
Bourgeois, moines et rois; et je dis à mon ange :
Pourquoi ces réprouvés disputent-ils ainsi?
L'abîme n'a-t-il pas pour eux tout éclairci?
— Mon fils, tous ces docteurs à la glose stérile
Sont les esprits déchus du nouvel évangile,
Qui donnaient pour la seule et sainte vérité
Les froides visions d'un orgueil révolté;
Prêtres sans mission, de qui la main parjure
Déchira du Sauveur la robe sans couture,
Et, pour s'en disputer les malheureux lambeaux,
Couvrit le sol chrétien de milliers de tombeaux.
Car, comme l'imposteur qui subjugua l'Asie,
Leur implacable erreur de vertige saisie
Oubliait, procédant par le fer et le feu,
Que la parole seule est le glaive de Dieu.

VI

N'as-tu pas entendu parfois, dans l'autre monde,
Exalter jusqu'aux cieux la science profonde
De ces esprits ayant horreur de tout esprit,
Pour qui le nom de Dieu sur rien n'était écrit;
Qui, niant l'ouvrier en face de l'ouvrage,
A la matière seule adressant leur hommage,
Voulaient, dans un labeur de l'enfer agréé,
Ravir l'être à celui par qui tout fut créé,
Ou bien, défigurant sa divine nature,
Lui défendaient l'amour envers la créature,
Et, le laissant dormir au fond des cieux déserts,
Faisaient par le hasard gouverner l'univers?
Ils passent devant toi; par force convertie,
Leur troupe avoue enfin un Dieu qui les châtie!

VII

Si jamais le délire à l'orgueil s'accoupla,
Oh! c'est bien dans l'esprit des damnés que voilà!
Épouvantés des jours qu'ils avaient faits si sombres,
Ils voulaient que la nuit vînt dissiper leurs ombres,
Et que les passions, les maux du genre humain
Pussent trouver en soi leur remède et leur fin.
Sur un plan tout nouveau voulant tout reconstruire,
De la chair affranchie ils invoquaient l'empire;
Et, pour mieux assurer sa domination,

Universalisaient la prostitution;
Comme si, pour avoir sa pleine jouissance,
La chair ne devait pas subir la dépendance!
Aussi, quoique du mal il fût alors sujet,
Le monde repoussa cet évangile abject.

VIII

Voici les écrivains de l'art seul idolâtres;
Prophètes histrions, apôtres de théâtres,
A leurs siècles blasés comme de vieux Nababs,
De la religion présentant les appas,
Ils la firent chanter comme une bayadère
Qui charme les festins de sa voix adultère;

Ceux qui vendaient leur plume à la haine d'autrui,
Ainsi qu'un vil poignard qui travaille de nuit:
Délirant de douleur, grâce à leur artifice,
Le génie oublié mourut dans un hospice;
L'homme probe, marqué d'un sceau réprobateur,
Souleva du Forum la haine et la fureur,
Et Barrabas blanchi de ses longs brigandages
Vit son nom proclamé par l'urne des suffrages.

IX

J'ai nommé Barrabas... Voici les faux tribuns;
Hypocrites tuteurs des intérêts communs,

La parole rigide et le cœur mercenaire,
Ils vantaient leur vertu pour la vendre plus chère
Leur orgueil traduisait sa basse avidité
En saint amour du peuple et de la liberté;
Des misères du temps leur lèvre réjouie
Soufflait le régicide au sein de la folie;
Et, promettant la gloire à ses assassinats,
D'un funeste veuvage ils frappaient les États
Et rendaient permanent l'instrument des supplices. »

X

— « Pourquoi Satan a-t-il dédaigné nos services?
Du sceptre dans ses mains allégeant le fardeau,
Nous aurions mis l'enfer sur un pied tout nouveau. »
C'est ainsi qu'au démon chargé de leur conduite
Parlaient des réprouvés qui s'offrirent ensuite.
Et mon ange reprit : « Tu vois devant tes yeux
Le rapace troupeau de ces ambitieux
Qui, mettant à profit toute moisson sanglante,
Demeuraient sains et saufs après chaque tourmente;

Infâmes qui faisaient un odieux trafic
De toute foi jurée au service public,
Et, s'élevant ainsi par tout ce qui rabaisse,
Se gorgeaient de crédit, d'honneurs et de richesse.
Vers l'astre dont l'éclat allait s'affaiblissant,
Ils ne tournaient jamais un œil compatissant;

Quand le malheur frappait au palais de leur maître,
Ils étaient les premiers qu'on voyait disparaître,
Tel l'insecte honteux abandonne empressé
Le corps du mendiant que la mort a glacé.

XI

Et, maintenant, voici les voleurs de couronnes
Qui faisaient de cercueils les degrés de leur trône,
Et, par l'assassinat et l'empoisonnement,
Avaient hâté le jour de leur avénement;
Sentant, juges forcés de leur propre infamie,
Que la vertu jamais ne serait leur amie,
Triste image du mal qui les rendit vainqueurs,
Pour mieux les asservir, ils corrompaient les cœurs.
Et, punis comme ayant commis les mêmes crimes,
Sont mêlés avec eux les princes légitimes
Qui, salissant leur pourpre à des plaisirs abjects,
Avaient régné pour eux et non pour leurs sujets,
De la rébellion justifié l'audace
Et fait blasphémer Dieu dont ils tenaient la place :
Malheureux, qui jamais ne regardaient la croix
Pour savoir à quel prix Dieu les avait faits rois.

XII

Et du fleuve sans fin des réprouvés immondes
Mon ange continue à décrire les ondes :

Et le pâle envieux dont le jaloux ennui
Ne voulait voir au ciel d'autre étoile que lui,
Et, comme dérobée à sa propre lumière,
Regardait la lueur dont rayonnait son frère;
Le calomniateur qui tuait de la voix;
Le magistrat sordide et trafiquant des lois,
Qui, tombant à son tour sous l'équité suprême,
Se voyait mieux jugé qu'il ne jugea lui-même;
L'assassin dont le bras par l'orgueil affermi
Crut laver son honneur dans le sang d'un ami;
Le guerrier qui, mettant la honte dans la gloire,
Changeait en vil comptoir l'autel de la victoire;
Et ceux qui dans leur sein couvaient des passions
Dont l'enfer étonné ne savait pas les noms,
Et qui, la nuit, cherchant, hyènes de luxure,
Des voluptés qui font outrage à la nature,
Faisaient, dans les réduits des verreux carrefours,
Pâlir jusques au front des coupables amours;
Mille crimes encor, que la justice humaine
Avait déjà frappés d'une équitable peine,
Et qui, la subissant sans aucun repentir,
Préludaient à l'abîme avant que de mourir.

XIII

Mais l'enfer est vidé; ses rouges perspectives
N'offrent plus au regard que des flammes oisives
Qui, manquant d'aliment et ressentant la faim,

Jusques à notre vol s'élancent... Mais soudain,
Ayant pour bouclier une atmosphère sainte,
Nous vîmes rebrousser leur dévorante atteinte ;
Tel le loup amaigri, dans son courroux ardent,
Mord et lâche l'acier qui briserait sa dent.
La flamme cherche alors à vivre de la flamme,
Et, comme l'ouragan, roule lame sur lame.
Cependant, par degrés leur colère s'abat,
Ainsi que des lions qui, las d'un long combat,
S'allongent sur leur ongle et lèchent leur blessure.
Le repos de l'enfer rend sa nuit plus obscure ;
Et mon ange me dit : « Voici le seul moment
Où cette enceinte doit se trouver sans tourment !
Privé de ses damnés l'abîme s'évapore ;
Car le crime fait seul le feu qui le dévore. »

NOTES

DU CHANT SEPTIÈME.

NOTE Ire.

Qui niant l'ouvrier en face de l'ouvrage...

(Page 134, vers 5.)

Voici comment Voltaire lui-même envisage les conséquences de l'athéisme au sein des sociétés :

« Otez aux hommes l'opinion d'un Dieu rémunérateur et vengeur, Sylla et Marius se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens : Auguste, Antoine et Lépide surpassent les fureurs de Sylla ; Néron ordonne de sang-froid le meurtre de sa mère : il est certain que la doctrine d'un Dieu vengeur était alors éteinte chez les Romains. L'athée, fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes ; car s'il n'y a pas de Dieu, ce monstre est son Dieu à lui-même ; il s'immole tout ce qu'il désire, ou tout ce qui lui fait obstacle ; les prières

les plus tendres, les meilleurs raisonnements ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé.

« Une société particulière d'athées qui ne se disputent rien, et qui perdent doucement leurs jours dans les amusements de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble; mais, si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous le joug immédiat de ces êtres informes qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes. »

NOTE II.

Pour savoir à quel prix Dieu les avait faits rois.

(Page 137, vers 2.)

Fénelon a tracé un beau portrait des devoirs des rois :

« L'amour du peuple, le bien public, l'intérêt général de la société est la loi immuable et universelle des souverains. Cette loi est antérieure à tout contrat : elle est fondée sur la nature même ; elle est la source et la règle sûre de toutes les autres lois Celui qui gouverne doit être le premier et le plus obéissant à cette loi primitive : il peut tout sur les peuples; mais cette loi doit pouvoir tout sur lui : le père commun de la grande famille ne lui a confié ses enfants que pour les rendre heureux. Il veut qu'un seul homme serve par sa sagesse à la félicité de tant d'hommes, et non que tant d'hommes servent par leur misère à flatter l'orgueil d'un seul. Ce n'est point pour lui-même que Dieu l'a fait roi : il ne l'est que pour être l'homme des peuples... Le despotisme tyrannique des souverains est un attentat sur les droits de la fraternité humaine ; c'est renverser la grande et sage loi de la nature, loi dont ils ne doivent être que les conservateurs... Le pouvoir sans bornes est une frénésie qui ruine leur propre autorité... On peut, en conservant la subordination des rangs, concilier la liberté du peuple avec l'obéissance due aux souverains, et rendre les hommes tout ensemble bons citoyens et fidèles sujets, soumis sans être esclaves, et libres sans être

effrénés. L'amour de l'ordre est la source de toutes les vertus politiques, aussi bien que de toutes les vertus divines. » (FÉNELON, *Direction pour la conscience d'un roi*).

NOTE III.

Privé de ses damnés l'abîme s'évapore,
Car le crime fait seul le feu qui le dévore.

(Page 139, vers 14 et 15 ;

Le châtiment n'est que le redressement de la violation de l'ordre. La peine naît ainsi de la faute ; et dans ce sens, c'est le crime qui a allumé les feux de l'enfer ; c'est Satan qui a fait l'abîme, seule création où l'amour n'a pas présidé.

GRANT VIII.

ARGUMENT.

Sortie des enfers. — Aspect des mondes. — Retour à la terre. — Adieux de l'ange à sa planète. — Son départ pour les cieux. — Il me laisse isolé au milieu de l'air. — Aspect de l'Europe.

I

Mon ange conducteur a déployé ses ailes,
Et nous avons quitté les ombres éternelles;
Sous son vol immobile en sa rapidité,
L'espace loin de nous semblait être emporté.
Autour de notre front j'entends l'éther bruire
Comme des flots brisés sous l'élan du navire;
Nous avons retrouvé l'aspect de l'univers,
Mais son jour m'épouvante,... et je sors des enfers!
On dirait, en voyant le désordre des mondes,
Des poissons dont on vient d'empoisonner les ondes,

De nocturnes troupeaux dispersés tout à coup
Quand le bois fait ouïr les hurlements du loup.
Mon ange de son doigt me montre un astre blême
Dans un des coins du ciel, roi de notre système;
Son diadème ardent a perdu ses reflets,
La ruine et la mort habitent son palais.
Entre le froid Herschell et le brûlant Mercure,
Notre globe voilé d'une atmosphère obscure
Se débat, agitant les vagues de l'éther,
Comme sous le harpon le géant de la mer.
Mon guide à son aspect retrouva ses alarmes,
Et sa main sur sa joue essuya quelques larmes.
La terre est sous nos pieds : nous nous y laissons choir;
Au bord de l'Océan mon ange va s'asseoir,
Et son front s'est courbé dans sa douleur profonde;
Et ses cheveux pendaient sur l'abîme de l'onde,
Semblables aux rameaux de l'arbre des douleurs
Qui sur l'urne des morts tombent comme des pleurs :
« Globe, en qui je mettais toute ma complaisance,
Le Seigneur t'a maudit! il n'est plus d'espérance,
Hélas! et je reviens à l'instant de ta mort
Te faire mes adieux et pleurer sur ton sort.
Je sais que mon angoisse en sera plus amère.
Mais, au fond du cachot, l'inconsolable mère,
Tout coupable qu'il est, jusqu'au dernier moment
Embrasse un fils promis au fatal instrument.
Oh! quel que soit sur toi le divin anathème,
Je ne peux te haïr à ton heure suprême.

Toi que j'ai si longtemps dirigé dans l'éther,
Comme un pilote guide un vaisseau sur la mer;
Loin des soleils éteints, des feux de la comète,
Sphère dont j'étais l'âme, ô ma belle planète,
Comme je m'enivrais d'orgueil et de bonheur
Quand je voyais, du haut de mon vol conducteur,
De tes mers, de tes monts, de tes forêts sauvages
Tes pôles en tournant dérouler les images;
Alors que, présentant leur surface au soleil,
Simulant la nature à son premier réveil,
Et, reprenant leur teinte aux feux de chaque aurore,
Ils semblaient du chaos se dégager encore;
Surtout quand tes enfants vers moi tournaient ces yeux
Où jadis mes pareils burent l'oubli des cieux!..
Et tout cela, la mort doits'en faire une offrande!
Et ton globe si beau, le néant le demande!
Et de toute ta masse, avant qu'il soit demain,
Le gouffre insatiable aura le dernier grain!
Jéhova, n'as-tu donc créé que pour détruire!
Mais que dis-je? où m'égare un funeste délire?
L'excès de ma douleur a troublé ma raison;
Malheur! je suis un ange et je parle en démon!
O mon Dieu, pardonnez! enfant de la lumière,
Je regrette la forme et pleure la matière!
Pardonnez si ce globe a trop su me charmer,
Je le tenais de vous, et je devais l'aimer.
Nous avons tant vécu de la même existence!
Me séparer de lui m'est une peine immense!

Vous ne m'en ferez pas un crime dans les cieux.
Terre, reçois les pleurs qui coulent de mes yeux :
Au moment de te voir satisfaire à l'abîme,
Mes lèvres n'osent pas te reprocher ton crime...
Mais voici la vengeance et son premier éclair;
L'approche de ta fin se respire avec l'air.
Déjà tombent sur toi des ténèbres livides
Comme le voile noir au front des parricides;
Et l'éternelle nuit se fait autour de toi;
Et ton sol a la fièvre et s'agite sous moi.
Effrayant le regard d'une tempête étrange,
Tes mers à leur surface ont soulevé leur fange...
Leur onde fume et bout d'un invisible feu...
Pour la dernière fois, ô ma planète, adieu ! »

II

Et mon ange vola vers la céleste voûte;
Et mon vol fraternel le suivait dans sa route.
Mais, bien avant d'atteindre à l'espace étoilé,
Il s'éclipse à ma vue et me laisse isolé;
Et tout mon sang se glace, et je sens une peine
Qu'on ne saurait nommer par la parole humaine.
Le chaos renaissant environnait mes yeux.
Toujours plus lentement roulant sur ses essieux,
La terre tour à tour me montre les misères
Dont l'éternel avait frappé ses hémisphères.

Cette triste revue, hélas! fut d'un long cours :
Ce jour où tout mourait semblait durer toujours...

III

Et la première scène à mes regards offerte
Fut une plage morte et de débris couverte,
D'une ville au cercueil arides ossements,
Où pour signe de vie erraient quelques flamants.
Une source y coulait au pied d'une colline,
Et baignait de ses flots des canaux en ruine ;
Puis un reste d'arceaux, en ellipse arrondi,
Calciné par les vents et les feux du midi,
Indiquait le pourtour d'un vieil amphithéâtre.
Sur un terrain couvert par une herbe jaunâtre,
De grands blocs de granit, par le temps respectés,
Offraient confusément aigles décapités,
Symboles, écussons d'origine romaine,
Où le palmier tenait un reptile à la chaîne.
Des larmes aussitôt coulèrent de mes yeux ;
Je reconnus la terre où dormaient mes aïeux,
La terre où je vécus, où ma jeune paupière
Pour la première fois s'ouvrit à la lumière!
Terre où tout fut extrême, où le ciel et l'enfer
Croisaient leur influence et se mêlaient dans l'air ;
Terre aux ardents amours, aux implacables haines,
Chère par mes plaisirs et surtout par mes peines!

Nemausus, enivrante et terrible cité,
La mort te force enfin à la tranquillité.
Tournant contre ton sein ta fureur homicide,
N'as-tu pas succombé par quelque suicide?
Tes enfants au pardon ont-ils pu consentir?
Se sont-ils embrassés avant que de mourir?
Et, prenant pitié d'eux à leur heure suprême,
Dieu de leur front a-t-il retiré l'anathème?
Frères! quoi qu'il en soit, paix à votre cercueil!
Unis ou séparés au fond de votre deuil,
Que la lutte sans fin que vous avez soufferte
Tourne à votre salut et non à votre perte!
Car plus d'un noble cœur chez vous a protesté;
Votre crime tenait de la fatalité.
Combien au fond de l'âme ont renié leurs pères
Pour leur avoir légué ces sanglantes colères!
Oh! puissiez-vous ensemble aux célestes séjours
Trouver enfin la paix qui vous fuyait toujours!

IV

L'Europe est sous mes yeux : retombés en ténèbres,
Ses peuples, exhumant des idoles funèbres,
Et de la loi d'amour déserteurs sans remord,
S'étaient venus rasseoir à l'ombre de la mort.
Et je vis des milliers de victimes humaines
Dont le sombre cordon s'étendait dans les plaines,

Deux à deux, tour à tour, présentant leurs seins nus
Aux sacrificateurs, dont les coups continus,
Sans relâche frappant leur ligne parallèle,
Entretenaient de sang une source éternelle,
Et faisaient vers les cieux sans cesse retentir
L'hymne de l'agonie et du dernier soupir.
Ces malheureux croyaient, par cet affreux mystère,
Conjurer la vengeance attachée à la terre.
Et je vis jusqu'où peut tomber l'esprit humain,
Quand de tes vérités il quitte le chemin,
O Christ! et, pour punir les coupables empires,
Quels coups tu sais frapper lorsque tu te retires!

V

Puis, je vis une ville aux immenses contours,
Océan de maisons, de palais et de tours :
Tous les peuples du monde étaient sous sa tutèle,
Et Dieu même semblait s'être courbé sous elle;
Elle avait sur la terre étendu les réseaux
De ses chemins formés par le fer ou les eaux,
Et, comme une araignée, en son avide joie,
De tout ce qui passait elle faisait sa proie.

Un ange tout à coup descend du haut de l'air;
Il portait dans sa main une lyre de fer,
Et, d'un doigt que crispait l'accès de la colère,

Il en faisait vibrer l'éclair et le tonnerre ;
Et sa voix, ébranlant les célestes échos,
Sur la cité sans borne a fait tomber ces mots :

VI

« Toi dont la faim inassouvie
Dévore la plus noble chair,
Ville où toute doctrine impie
Se mêle et s'aspire avec l'air,
Gouffre où toute vertu s'abîme,
Murs dont l'histoire est un long crime,
O Babylone des cités,
Fille impudique dont la terre
Nourrit au prix de sa misère
Les odieuses voluptés ;
Jusques à quand les voix impures
De tes valets harmonieux
Placeront-elles tes souillures
Parmi les lumières des cieux ?
Dans ton orgueilleuse fortune
Si la louange t'importune
Ou t'affaisse dans le sommeil,
Reine blasée, ah ! daigne entendre !
Les paroles qui vont descendre
Pourront te tenir en éveil.

Chez toi la raison criminelle,
Complaisante de tous les vents,

Pèse la sagesse éternelle
Dans la balance des savants !
La populace pervertie
Est en esclave assujettie
A de perfides coffres-forts,
Et n'offre sa main meurtrière
Qu'à ceux dont l'or incendiaire
Fait couler le vin à pleins bords.

La corruption effrénée
Fait un si rapide chemin,
Que le vice de la journée
Est la vertu du lendemain.
Ta main par la haine égarée
Brise toute image sacrée ;
Car le Saint des saints t'est suspect.
Tes fils d'eux seuls sont idolâtres ;
Tes filles pleurent au théâtre
Et partout ailleurs ont l'œil sec.
L'hymen usé par l'habitude
N'est qu'un monstrueux célibat
Qui souille de sa turpitude
Le lit de pourpre et le grabat.
L'or corrupteur de l'opulence
Va jusqu'aux bornes de l'enfance
Chercher de naïves beautés,
Et tes plumes calculatrices

Te diront ce que tes caprices
Consomment en virginités.

A qui subit le rang suprême
Tu mets un roseau dans la main,
Et tu tresses son diadème
Avec les ronces du chemin!
Devant un roi que tu gouvernes,
En souriant tu te prosternes
Et lui dis : Longs jours à César!
Et dans cette attitude vaine,
Tu ne te donnes pas la peine
De lui dérober ton poignard!

La cendre illustre, profanée,
Est le jouet de l'aquilon,
La pourpre se voit condamnée
Par la sentence du haillon.
A la voix de tribuns farouches
La mort sort de toutes les bouches,
Semblables à de grandes eaux,
Tes foules croissent et mugissent,
Et mille têtes retentissent
Sur la planche des échafauds.

Mais, comme un vautour se balance
Avant de se précipiter,
Bientôt la céleste vengeance

Sur tes murs viendra s'arrêter,
Et, secouant son aile avide,
S'abattra comme un trait rapide
Sur les réduits de tes forfaits :
Car Dieu frappe la tyrannie
Dans la gloire et l'ignominie,
Dans l'échoppe et dans le palais. »

VII

L'ange a dit et s'éloigne; et, de ces murs coupables,
Montent, comme un seul cri, mille cris lamentables :
Tours, dômes et frontons, prévoyant leur destin,
Comme l'intempérance après un grand festin,
Chancèlent sur leur base, et le pavé des places
Se sillonne en tous sens de profondes crevasses.
Et chacun s'empressait de sortir de ces lieux,
La terreur sur le front et la mort dans les yeux,
Comme s'il existait un seul point sur la terre
Qui ne fût pas encor marqué par la colère.
Ainsi, quand le théâtre aux magiques accents
Abîme dans l'ivresse et l'esprit et les sens,
Si le rouge incendie à la gueule enflammée
Exhale tout à coup sa livide fumée,
L'assemblée, arrachée à son enchantement,
Du plaisir à l'effroi passe subitement.

Des foules tour à tour sous leurs flots submergées
Se hâtent d'envahir les portes engorgées,
Et, faisant pour sortir un homicide effort,
L'impitoyable peur donne et reçoit la mort,
Et mêle sa lugubre et déchirante plainte
Aux hurlements du feu qui dévore l'enceinte.

NOTES

DU CHANT HUITIÈME.

NOTE Ire.

Surtout quand tes enfants vers moi tournaient ces yeux
Où jadis mes pareils burent l'oubli des cieux.

(Page 149, vers 13 et 14.)

L'auteur ne se dissimule pas la fausseté de cette tradition des amours des anges pour les hommes; il ne l'a adoptée, comme tous les auteurs profanes qui en ont parlé, que parce qu'elle se prêtait merveilleusement à la poésie.

NOTE II.

D'une ville au cercueil arides ossements,
Où pour signe de vie erraient quelques flamants.

(Page 151, vers 5 et 6.)

Ces oiseaux, connus aussi sous le nom d'ibis rouges, habitent les bords de la Méditerranée, et surtout les plages qui avoisinent Nimes. On les voit à certaine époque de l'année courir par bataillons dans les solitudes de Silvéréal.

NOTE III.

De grands blocs de granit par le temps respectés,
Offraient confusément aigles décapités.

(Page 151, vers 13 et 14.)

Il existe à Nîmes les restes de la frise d'un monument colossal, qu'on croit, vu l'endroit où ils ont été trouvés [1], avoir appartenu à un théâtre romain; cette conjecture a beaucoup de probabilités : les anciens plaçaient toujours le théâtre à côté de l'amphithéâtre, et quelquefois même ils les joignaient par des galeries. Ces fragments portent des aigles décapités, soit que la fureur des barbares se soit ruée sur ces insignes en haine du nom romain, soit que les têtes d'aigle étant tout à fait en saillie et détachées du massif de la pierre, elles aient plus facilement cédé à la destruction.

NOTE IV.

Symboles, écussons d'origine romaine,
Où le palmier tenait un reptile à la chaîne.

(Page 151, vers 15 et 16.)

Ce fut vers l'an 727 de Rome, que les vétérans qu'Auguste ramena des bords du Nil fondèrent la colonie nîmoise. Une médaille frappée à cette occasion rappelle, par une heureuse allégorie, l'Egypte vaincue. Un côté de cette médaille représente la tête d'Auguste couronnée de lauriers, et celle d'Agrippa portant une couronne rostrale; l'autre, un palmier avec une couronne suspendue à ses branches, et un crocodile enchaîné à son tronc, avec cet exergue : *Col..... nem.*, colonie nîmoise. C'est de ce dernier côté que Nîmes a emprunté les armoiries qu'elle possède encore.

[1] Près des Arènes, sous l'emplacement du Palais-de-Justice.

GRANT IX.

ARGUMENT.

Dernière orgie. — Invocation à l'ange des premières amours. — Épisode. — Dernier sacrifice.

I

Solitaire et porté sur les vagues des airs,
Je vois ainsi passer tous les peuples divers,
Mais par un mouvement si morne et si tranquille,
Que la terre parfois me semblait immobile :
Les uns levant au ciel leurs suppliantes mains,
Troupeaux terrifiés, allaient par tous chemins ;
Les autres, déployant une triste énergie,
Faisaient du dernier jour une dernière orgie.

Et je vis l'appareil d'un festin colossal
Dérouler le porphyre et l'or et le cristal.

A travers le parfum qui dans l'air s'évapore,
Des beautés aux seins nus y soulevaient l'amphore ;
Et d'autres, d'une lyre aux accords languissants,
Sur des couches de fleurs faisaient appel aux sens ;
Et l'ivresse couvrait, de ses ailes ardentes,
Des lointains vaporeux de têtes délirantes ;
Et tous, pour mieux tromper la crainte de leur cœur,
Faisaient monter vers Dieu ces blasphèmes en chœur :

« Le ciel, aux feux de son tonnerre,
Ne fera pas baisser nos yeux ;
Car nos plaisirs audacieux
Montent plus haut que sa colère.

Que le cristal brille dans notre main !
Joyeux convive et non triste prophète,
Que nul ne mêle au vin de notre fête
L'amertume du lendemain !

L'âme ne demeure allumée
Qu'entre la fosse et le berceau,
Et le reste de son flambeau
N'aura pas même une fumée.

Que le cristal brille dans notre main !
Joyeux convive et non triste prophète,
Que nul ne mêle au vin de notre fête
L'amertume du lendemain !

L'esprit, impuissante colombe,
Du bonheur des sens attristé,
Pour effrayer la volupté
Fit mentir la voix de la tombe.

ue le cristal brille dans notre main!
›yeux convive et non triste prophète,
ue nul ne mêle au vin de notre fête
L'amertume du lendemain!

Non, la mort n'a rien de farouche.
Amante aux fidèles amours,
O mes amis, c'est pour toujours
Qu'elle nous étreint sur sa couche

ue le cristal brille dans notre main!
›yeux convive et non triste prophète,
ue nul ne mêle au vin de notre fête
L'amertume du lendemain!

Le vieux soleil sur notre tête
Versant toujours le même éclat,
Nous ennuyait; le calme plat
Tue aussi bien que la tempête.

ue le cristal brille dans notre main!
›yeux convive et non triste prophète,
ue nul ne mêle au vin de notre fête
L'amertume du lendemain!

Si le monde est dans sa ruine,
Lâchons la bride à nos désirs.
Que la chair mourant de plaisirs
Trompe la vengeance divine !

Que le cristal brille dans notre main !
Joyeux convive et non triste prophète,
Que nul ne mêle au vin de notre fête
L'amertume du lendemain ! »

II

Mais l'immense festin par degrés se dérobe,
Et j'ai sous mes regards un autre point du globe.
J'ai fatigué ma lèvre aux paroles de mort ;
Viens, ineffable esprit des amours sans remord,
Si, du beau ciel d'azur où son aile s'essaie,
Le ramier peut descendre à la voix de l'orfraie !
Toi qui changes au cœur du jeune homme naïf
La gaîté de l'enfance en un bonheur pensif,
Et qui, faisant tomber ton influence amie
Sur les vagues désirs de la vierge endormie,
Lui dévoiles, au jour de pudiques rayons,
L'objet mystérieux de ses illusions,
Et, lorsque le réveil arrive avec l'aurore,
Longtemps sous ses rideaux la fait rêver encore,
Ange de mon printemps, hâte-toi de venir !
Je ne te sens, hélas ! que par mon souvenir.

D'innocentes amours je veux tracer l'image :
Prête à mon vers farouche un suave langage,
Si toutefois ta douce et muette langueur
N'est pas plus éloquente à subjuguer le cœur,
Si tu ne penses point qu'en ton ciel diaphane
La parole flétrit et le regard profane.

Au versant d'un coteau qui charmait le regard
Même à travers un jour languissant et blafard,
Assis sous des palmiers qui se courbaient en dôme,
Un vieillard vénérable, une vierge, un jeune homme
Devisaient, et ce fut trois célestes rayons
Qui vinrent traverser mes sombres visions.
Les symptômes affreux qui couvraient la nature
N'avaient rien altéré de leur calme figure.
Et j'abaissai mon vol; et, sans en perdre rien,
Mon oreille attentive ouït cet entretien :

LE VIEILLARD.

« Bénissez, mes enfants, le Dieu qui vous enlève
Avant que votre amour ait achevé son rêve,
Et que de ses serments il se soit affranchi
A l'aspect d'une ride ou d'un cheveu blanchi !
Heureux qui, comme vous, abandonne la terre
Avant que d'en avoir sondé le noir mystère,
Et peut offrir au seuil des saintes régions

Une âme pleine encor de ses illusions !
Car toute lie, hélas ! se trouve au fond du vase,
Et l'homme est plus mauvais à sa dernière phase,
Et le remords, malgré tout ce qu'il a souffert,
N'offre souvent au ciel qu'un rebut de l'enfer.

LE JEUNE HOMME.

Au nom du Tout-Puissant tu parles, ô mon père,
Et nos amours devraient s'incliner et se taire.
Cependant, si mon cœur osait se révéler,
Ce ciel qu'à nos désirs tu viens de signaler
N'offre pas de bonheur que mon esprit comprenne
Au delà de celui dont mon âme était pleine.
Mon âme cherche en vain comment, dans l'avenir,
Ce qui la réfléchit aurait pu se ternir.
Ah ! mon amour était sans crainte et sans mélange :
Qu'avais-je à redouter des promesses d'un ange ?
Le ciel eût protégé cet ineffable accord.
Je n'en avais jamais ressenti de remord ;
Et, s'il faut écouter sa voix intérieure,
J'éprouvais qu'en l'aimant mon âme était meilleure.
Jamais, jamais mon front ne se prit à rougir
Des pures voluptés qu'elle me fit sentir.
Ainsi la sœur se livre aux caresses du frère
Et le cristal limpide aux jets de la lumière.
Oh ! s'il me faut bénir l'heure de son trépas,

Pourquoi Dieu me l'a-t-il accordée ici-bas?
Si ce n'était point là le bonheur, ô mon père,
Quelle félicité faut-il donc que j'espère?
Retrouverai-je au sein du céleste séjour
Cette extase ineffable où je puisais le jour,
Lorsque sa douce image occupait ma pensée
Et que de la revoir mon âme était bercée;
Surtout lorsque de loin je la voyais venir,
Et, moitié de moi-même, à moi se réunir?

LA JEUNE FILLE.

Oh! dites-nous, mon père, alors que tout succombe,
Si notre amour doit vivre au delà de la tombe?
Si son chaste lien, en passant par la mort,
Allait en d'autres lieux se renouer plus fort,
Je verrais le trépas avec indifférence.
Mon ciel sera toujours où sera sa présence;
Ce monde même, hélas! maudit, défiguré,
M'était presque avec lui le séjour éthéré.
Tout ce que la nature avait dans son naufrage
Perdu de voluptés était sur son visage;
Son aspect me rendait l'azur du firmament,
Tout ce que la campagne avait d'enchantement,
Les parfums qu'à la fleur le vent du soir dérobe,
La nuit silencieuse aux approches de l'aube,
Le bruit harmonieux qui, s'élevant des bois,

Semble aux rêves de l'âme accorder une voix.
Mon âme, loin de lui de force dépourvue,
Ne pouvait respirer ni vivre qu'à sa vue;
Et mes jours se liaient heureux à son destin,
Ainsi que la fraîcheur aux heures du matin,
La verdure au vallon, l'incarnat à la rose,
Et le mystère avec toute divine chose.
Ah! de tous les bienfaits que je reçus des cieux,
C'est celui que mon âme avait senti le mieux;
Et je mêlais toujours son nom à ma prière
Quand je me prosternais devant le sanctuaire...
Tant de bonté, Seigneur, m'avait fait croire en toi.
Mon amour fortuné croissait avec ma foi;
Et je disais : Le Dieu qui m'est si favorable
Entre les autres dieux est le seul véritable;
Et je m'applaudissais que ton culte, en ces lieux,
Eût à jamais détruit l'erreur de mes aïeux;
Et voilà maintenant que ta main me délaisse...
Mais, ô mon Dieu, pardon! pardon à ma faiblesse!
Si, pleine du bonheur que tu me fis sentir,
Je ne saurais plus haut élever mon désir!

LE VIEILLARD.

Ainsi l'homme, toujours plein de ses ignorances,
Tant qu'il n'a pas souffert ne croit point aux souffrances;
Et dans ce triste exil vivrait insoucieux
Dans un coupable oubli des délices des cieux!

Bornant à mi-chemin sa divine carrière,
H prendrait pour le jour cette pâle lumière!
La créature seule occuperait son cœur...
Je suis prêt à chanter un hymne à la douleur,
Mon Dieu! voyant comment toute âme est aveuglée,
Si des rêves déçus ne l'ont point désolée,
Si ton bras généreux ne vient pas la meurtrir,
Afin que sa grandeur s'offre à son souvenir!
Attachés ici-bas par des chaînes fleuries,
Je n'eusse point troublé vos douces rêveries,
Mes enfants, si vos cœurs avaient reçu ce miel
Ainsi qu'un avant-goût des extases du ciel;
Mais, puisque vos regrets s'attachent à la terre,
Que vos yeux, en partant, regardent en arrière,
Permettez que j'apprenne à vos amours navrés
Que vous auriez maudit tout ce que vous pleurez.
De verdure et de fleurs d'abord luxuriante,
La route où vous marchiez vous paraissait riante;
Mais vous l'auriez bientôt vue, hélas! se flétrir,
Et jusques au désert par degrés aboutir.
Et la satiété, dont la fétide haleine
Empoisonne le fond de toute chose humaine,
Fût venue, éveillant en vous d'autres désirs,
Faire choir de vos mains la coupe des plaisirs;
Et vous vous seriez vus, dans le chemin plus sombre,
Courant après un vent et n'embrassant qu'une ombre,
Semblables à deux nuits cherchant à s'éclaircir,
A deux vides voulant l'un l'autre se remplir;

Et vos cœurs isolés dans leurs propres abîmes
Se fussent adressé des blasphèmes intimes;
Et leur déboire amer eût exécré le jour
Où la parole humaine a fait croire à l'amour.
Oh! tournez vos regards vers l'immortelle flamme
Dont l'infini répond à celui de votre âme!
Je ne vous dirai pas quel sera ce bonheur :
Mais la Toute-Puissance en doit être l'auteur;
L'inépuisable doit y donner sans mesure.
Ainsi donc que la soif du désir se rassure,
Et venez, mes enfants, au pied de son autel,
Perdre l'amour qui meurt dans l'amour immortel. »

III

A ces mots, le vieillard se lève de son siége,
Et, sortant des rameaux dont l'ombre le protége,
Avec le jeune couple, il indique à leurs yeux
Des nuages d'encens qui montaient vers les cieux,
Et du but odorant tous trois prenant la voie,
Arrivent, résignés et presque dans la joie,
Sur un sol hérissé de décombres des dieux
Dont le culte jadis déshonora ces lieux,
De temples à demi cachés dans la poussière
Et ceints par les cent bras de la ronce et du lierre.
Sur ces honteux débris du mensonge abattu,
Comme un vainqueur qui tient un pied sur le vaincu,
Un autel s'élevait au seul Dieu véritable.

Autour de ses degrés, une foule innombrable
Courbait le front à terre et se frappait le sein,
Au calice qu'un prêtre élevait dans sa main;
Et, faveur accordée à cette foi dernière,
Le vase étincela d'un cercle de lumière;
Et le pontife alors se tourna vers les siens,
Et, semblant s'affranchir des terrestres liens,
Les bras tendus, sur eux fit tomber ces paroles :
« Grâce te soit rendue, ô Christ, quand tu t'immoles!
Grâce te soit rendue, alors que mes enfants
D'une si longue nuit deviennent triomphants,
Et lorsque ta foi sainte en tous lieux se délabre,
D'avoir au milieu d'eux porté son candélabre
Quand des peuples grandis à sa sainte lueur
Sont replongés vivants dans la nuit de l'erreur!
Sous l'efficacité de la victime pure,
Dépouillez, mes enfants, tout reste de souillure.
Que le chrétien chez vous se complète : voilà
Que le temps est à terme, et le Seigneur est là!
C'est le dernier pardon qui descend sur la terre,
Par le pouvoir transmis à mon saint ministère.
Priez pour vous, pour moi : car, dans ces tristes jours,
L'instrument du ciel même a besoin de secours.
Si ma voix parmi vous apporta la lumière,
Payez-moi ce bienfait au prix de la prière,
Afin que, jusqu'au bout amenant son travail,
Le pasteur dans le ciel entre avec le bercail.
Hélas! avant la fin de l'instant qui commence,

Dieu peut-être aura clos l'ère de la clémence! »
Ainsi dit le pontife; et plus profondément
Le peuple s'inclina dans son recueillement,
Et resta si longtemps ployé dans la poussière,
Que je le croyais mort au sein de la prière.

NOTES

DU CHANT NEUVIÈME.

NOTE Ire.

Et dans ce triste exil vivrait insoucieux
Dans un coupable oubli des délices des cieux.

(Page 170, vers 24 et 25.)

Corneille s'est placé souvent dans cet ordre de pensées mystiques, en traduisant *le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes*. Cette traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, que les immortels chefs-d'œuvre du père de la tragédie en France ont trop fait oublier, pourrait donner lieu, ce nous semble, à des études littéraires et poétiques d'un grand intérêt. Nous avons cru, quant à nous, y retrouver, dans bien des pages pleines d'élévation et de douceur, l'auteur du sublime monologue de Polyeucte comparant la fragilité de la gloire humaine et des biens d'ici-bas avec l'éternelle réalité des biens de l'autre vie.

La pensée que nous reproduisons ici est au fond des deux stances suivantes :

Faut-il que cette vie, en soi si misérable,
Ait toutefois un tel attrait,
Que le plus malheureux et le plus méprisable
Ne l'abandonne qu'à regret ?

Que, s'il était au choix de notre âme insensée
De languir toujours dans ces lieux,
Nous traînerions nos maux sans aucune pensée
De régner jamais dans les cieux.

Lâches, qui sur nos cœurs aux voluptés du monde
Souffrons des progrès si puissants,
Que rien n'y peut former d'impression profonde,
S'il ne flatte et charme nos sens.

(CORNEILLE, *Imitation de Jésus-Christ.*)

NOTE II.

Courbait le front à terre et se frappait le sein,
Au calice qu'un prêtre élevait dans sa main.

(Page 173, vers 2 et 3.)

Ici, le poète, sous l'effroi que lui cause la ruine du monde, ne pouvait s'arrêter à décrire complaisamment tout ce qu'il y a de poétique dans les détails des cérémonies de la messe. Faire ressortir au contraire des flots de poésie des moindres détails du culte chrétien, était le but direct du chantre du christianisme. Le lecteur retrouvera ici avec bonheur la description de la messe par M. de Châteaubriand.

« Supposons, dit-il, que la messe soit une cérémonie antique dont on trouve les prières et la description dans les jeux séculaires d'Horace, ou dans quelques tragédies grecques : comme nous ferions admirer ce dialogue qui ouvre le sacrifice chrétien !

℣. *Je m'approcherai de l'autel de Dieu.*

℟. *Du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

℣. *Faites luire votre lumière et votre vérité ; elles m'ont conduit dans vos tabernacles et sur votre montagne sainte.*

℟. *Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

℣. *Je chanterai vos louanges sur la harpe, ô Seigneur mais mon âme, d'où vient ta tristesse, et pourquoi me troubles-tu?*

℟. *Espérez en Dieu, etc.*

Ce dialogue est un véritable poème lyrique entre le prêtre et le catéchumène : le premier, plein de jours et d'expérience, gémit sur la misère de l'homme pour lequel il va offrir le sacrifice; le second, rempli d'espoir et de jeunesse, chante la victime par qui il sera racheté.

Vient ensuite le *Confiteor*, prière admirable par sa moralité. Le prêtre implore la miséricorde du Tout-Puissant pour le peuple et pour lui-même.

Le dialogue recommence.

℣. *Seigneur, écoutez ma prière!*

℟. *Et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.*

Alors le sacrificateur monte à l'autel, s'incline, et baise avec respect la pierre qui, dans les anciens jours, cachait les os des martyrs.

Souvenir des catacombes.

En ce moment le prêtre est saisi d'un feu divin : comme les prophètes d'Israël, il entonne le cantique chanté par les anges sur le berceau du Sauveur, et dont Ézéchiel entendit une partie dans la nue.

« Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel, et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre! Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, Roi du ciel, dans votre gloire immense! etc. »

L'épître succède au cantique. L'ami du Rédempteur du monde, Jean, fait entendre des paroles pleines de douceur, où

le sublime Paul, insultant à la mort, découvre les mystères de Dieu. Prêt à lire une leçon de l'Évangile, le prêtre s'arrête, et supplie l'Éternel de purifier ses lèvres avec le charbon de feu dont il toucha les lèvres d'Isaïe. Alors les paroles de Jésus-Christ retentissent dans l'assemblée : c'est le jugement sur la femme adultère ; c'est le Samaritain versant du baume dans les plaies du voyageur ; ce sont les petits enfants bénis dans leur innocence.

Que peuvent faire le prêtre et l'assemblée, après avoir entendu de telles paroles ? Déclarer sans doute qu'ils croient fermement à l'existence d'un Dieu qui laissa de tels exemples à la terre. Le symbole de la foi est donc chanté en triomphe. La philosophie, qui se pique d'applaudir aux grandes choses, aurait dû remarquer que c'est la première fois que tout un peuple a professé publiquement le dogme de l'unité d'un Dieu : *Credo in unum Deum.*

Cependant le sacrificateur prépare l'hostie *pour lui, pour les vivants, pour les morts.* Il présente le calice : « *Seigneur, nous vous offrons la coupe de notre salut.* » Il bénit le pain et le vin. « *Venez, Dieu éternel, bénissez ce sacrifice.* » Il lave ses mains.

« *Je laverai mes mains entre les innocents..... Oh ! ne me faites point finir mes jours parmi ceux qui aiment le sang.* »

Souvenir des persécutions.

Tout étant préparé, le célébrant se tourne vers le peuple, et dit :

« *Priez, mes frères.* »

Le peuple répond :

« *Que le Seigneur reçoive de vos mains ce sacrifice.* »

Le prêtre reste un moment en silence, puis tout à coup annonçant l'éternité : *Per omnia sæcula sæculorum,* il s'écrie :

« *Élevez vos cœurs !* »

Et mille voix répondent :

« *Habemus ad Dominum : Nous les élevons vers le Seigneur !* »

La préface est chantée sur l'antique mélopée ou récitatif de la tragédie grecque; les Dominations, les Puissances, les Vertus, les Anges et les Séraphins sont invités à descendre avec la grande victime, et à répéter avec le cœur des fidèles, le triple *Sanctus* et l'*Hosannah* éternel.

Enfin l'on touche au moment redoutable. Le *canon*, où la loi éternelle est gravée, vient de s'ouvrir : la consécration s'achève par les paroles mêmes de Jésus-Christ. « *Seigneur*, dit le prêtre en s'inclinant profondément, *que l'hostie sainte vous soit agréable comme les dons d'Abel le juste, comme le sacrifice d'Abraham notre patriarche, comme celui de votre grand-prêtre Melchisédech. Nous vous supplions d'ordonner que ces dons soient portés à votre autel sublime par les mains de votre ange, en présence de votre divine majesté.* »

C'est alors que le sacrifice s'accomplit, et, comme le dit le poète, que le prêtre élève le calice au-dessus de sa tête, demandant à Dieu que le sang de Jésus-Christ garde son âme pour la vie éternelle.

NOTE III.

Et lorsque ta foi sainte en tout lieu se délabre,
D'avoir au milieu d'eux porté son candélabre.

(Page 173, vers 12 et 13.)

Dans le *livre des révélations* de saint Jean, Dieu adresse des reproches à sept évêques d'Asie, que le prophète évangéliste désigne par le nom d'*anges* de leurs *églises*.

Il dit à l'ange de l'église d'Éphèse :

« Souviens-toi donc d'où tu es tombé, et fais pénitence, et re-
« prends tes premières œuvres : sinon je viendrai bientôt à toi,
» et si tu ne fais pénitence, je transporterai ailleurs ton candéla-
» bre. »

(*Apocalypse*, chap. 2, verset 5.)

« Lorsque la lumière de l'Évangile cesse quelque part, elle ne s'éteint pas pour cela; mais elle est transportée ailleurs, et passe seulement d'un peuple à un autre. » (BOSSUET.)

Qui ne connaît les pages éloquentes, je dirais presque bibliques, qu'a inspirées à Fénelon la pensée effrayante de ce cercle de vocations et de réprobations des peuples, dans lequel semble se mouvoir la vérité catholique, selon certaines lois mystérieuses de la grâce?

« Jetez, mes frères, s'écrie l'archevêque de Cambrai, jetez des yeux baignés de larmes sur ces vastes régions d'où la foi s'est levée sur nos têtes, comme le soleil. Que sont-elles devenues ces fameuses églises d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, de Constantinople, qui en avaient d'innombrables sous elles? C'est là que pendant tant de siècles les conciles assemblés ont étouffé les plus noires erreurs, et prononcé ces oracles qui vivront éternellement; c'est là que régnait avec majesté la sainte discipline, modèle après lequel nous soupirons en vain. Cette terre était arrosée du sang des martyrs; elle exhalait le parfum des vierges; le désert même florissait par ses solitaires; mais tout est ravagé sur ces montagnes découlantes de lait et de miel, où paissaient sans crainte les troupeaux d'Israël. Là maintenant sont les cavernes inaccesibles des serpents et des basilics.

» Que reste-t-il sur les côtes d'Afrique, où les assemblées d'évêques étaient aussi nombreuses que les conciles universels, et où la loi de Dieu attendait son explication de la bouche d'Augustin? Je ne vois plus qu'une terre encore fumante de la foudre que Dieu y a lancée.

« Mais quelle terrible parole de retranchement Dieu n'a-t-il pas fait entendre sur la terre dans le siècle passé! l'Angleterre, rompant le sacré lien de l'unité, qui peut seul retenir les esprits, s'est livrée à toutes les visions de son cœur. Une partie des Pays-Bas, l'Allemagne, le Danemarck, la Suède, sont autant de rameaux que le glaive vengeur a retranchés, et qui ne tiennent plus à l'ancienne tige.

« L'Église, il est vrai, répare ces pertes : de nouveaux enfants, qui lui naissent au delà des mers, essuient ses larmes pour ceux qu'elle a perdus; mais l'Église a des promesses d'éternité, et nous,

qu'avons nous, mes frères, sinon des menaces qui nous montrent à chaque pas l'abîme ouvert sous nos pieds? Le fleuve de la grâce ne tarit point, il est vrai; mais souvent, pour arroser de nouvelles terres, il détourne son cours, et ne laisse dans l'ancien canal que des sables arides. La foi ne s'éteindra point, je l'avoue; mais elle n'est attachée à aucun des lieux qu'elle éclaire; elle laisse derrière elle une affreuse nuit à ceux qui ont méprisé le jour, et elle porte ses rayons à des yeux plus purs.

« Que ferait plus longtemps la foi chez des peuples corrompus jusqu'à la racine, qui ne portent le nom de fidèles que pour le flétrir et le profaner? Lâches et indignes chrétiens, par vous le christianisme est avili et méconnu; par vous le nom de Dieu est blasphémé chez les Gentils; vous n'êtes plus qu'une pierre de scandale à la porte de la maison de Dieu, pour faire tomber ceux qui y viennent chercher Jésus-Christ.

. . . . . .

« Est-ce donc là être chrétien? Allons, allons dans d'autres terres, où nous ne soyons plus réduits à voir de tels disciples de Jésus-Christ! O Évangile! est-ce là ce que vous enseignez? O foi chrétienne! vengez-vous; laissez une éternelle nuit sur la face de la terre, de cette terre couverte d'un déluge d'iniquité.

. . . . . .

« Le flambeau de l'Évangile, qui doit faire le tour de l'univers, achève sa course. O Dieu! que vois-je? où sommes-nous? Le jour de la ruine est proche, et les temps se hâtent d'arriver. Mais adorons en silence et avec tremblement l'impénétrable secret de Dieu? »

CHANT X.

ARGUMENT.

Mort de la mort. — La trompette dernière. — Dissolution des globes. — Le néant. — Épilogue.

I

Et vers le ciel, tandis que, de ces solitudes,
Le murmure fervent des saintes multitudes
Montait, je vis venir du bout de l'horizon
Un spectre dont les pas noircissaient le gazon,
Et qui faisait tomber au vent de son passage
Ce qui restait encore aux forêts de feuillage.
Son haleine atteignant les oiseaux dans leur vol
Les faisait comme un plomb tomber morts sur le sol;
Et son ombre fétide, en passant sur les ondes,
Changeait leurs habitants en cadavres immondes
Roulant au gré des vents et des flots corrompus,
Ainsi que les débris de navires rompus;

Et je vis une faux d'une longueur extrême
Qui devant lui marchait et fauchait d'elle-même;
Et tout ce qui vivait tombait sous son tranchant,
L'ivraie et le bon grain, le juste et le méchant;
Et, cité par cité, royaume par royaume,
Le moissonneur terrible enlevait jusqu'au chaume.

II

Sa tâche est achevée; et, gravissant un mont,
Il dit en promenant ses yeux sur l'horizon :
« Je n'aperçois plus rien dans l'immense étendue;
Sur tout ce qui vivait ma main s'est étendue;
Tous les enfants d'Adam ont subi mon pouvoir,
Au gouffre du tombeau mon bras les a fait choir.
Ainsi que de son fouet un pasteur implacable
Précipite un troupeau dans la nuit de l'étable,
Mon glaive a moissonné de l'un à l'autre bout;
Sur le monde désert je suis seule debout.
Aujourd'hui ma puissance arrive jusqu'au faîte...
Mais quoi?... ma rage encor n'en est pas satisfaite!
Ma victoire m'effraie et me coûtera cher :
Je sens ma faim renaître et n'ai plus que ma chair...
Dilemme sans pitié, je n'ose te poursuivre!
Ce n'était qu'en tuant que la Mort pouvait vivre.
Si la vie immolée était mon aliment,
Ma dernière victime est mon dernier moment.

Toi dont j'ai trop servi la colère divine,
Tu vas donc me mêler à la grande ruine.
Comme tu l'as voulu dans ton courroux ardent,
Décharné jusqu'aux os sous l'effort de ma dent
Je te livre ce monde... et, pour ma récompense,
Je me trouve forcée à subir ma puissance!
Pour m'y voir consumer j'aurais dressé l'autel!
Et la mort tomberait au-dessous du mortel!
Ah! sans peine à la mort les mortels pouvaient croire;
Mais, la mort pour la Mort est un affreux déboire!
Je ne pouvais jamais dissoudre que leur corps.
Leur esprit en riant trompait tous mes efforts;
Ils mouraient pour revivre, et je meurs tout entière
Avec les vains débris de l'inerte matière!
Que dis-je? leur chair même, hélas! ne peut mourir,
Son réveil dans les cieux va bientôt retentir.
Et moi?... moi, je vais être une chose inconnue!
Puissance de mon nom, qu'êtes-vous devenue?...
Que mon être au néant ne soit pas condamné,
Jéhova! donne-moi la faveur du damné.
L'enfer, non le néant... l'enfer est une vie...

Mais, je le sens, il faut que ma fureur s'expie :
Mes vœux dépasseraient ton pouvoir souverain
Et doivent expirer contre ton ciel d'airain.
La mort ne peut pas être une chose qui dure,
Et l'essence éternelle est loin de ma nature.

L'arrêt qui me condamne est inscrit dans mon nom;
Et ma douleur n'a pas même une illusion!
Oh! qui me donnera des paroles amères
Pour dire jusqu'où va le puits de mes misères?
Horreur! j'ai beau tourner, retourner mon destin,
Je ne puis rencontrer qu'une impuissante fin,
Une énigme sans clef, une implacable impasse
Où toujours je me fuis et me vois face à face...
Tous les gémissements qu'exhalent mes douleurs
Retombent sur ma tête en funèbres vapeurs,
Et, tâtant dans la nuit du piége où je succombe,
Ma main ne peut toucher que les murs de ma tombe...
Ardeur de me tuer, horreur d'y consentir,
Votre lutte est trop longue et je veux en finir!

Écueil des premiers jours, vieux serpent, ô mon père!
Toi par qui le péché m'engendra sur la terre,
Viens assister ta fille au moment de mourir
Et sois le seul témoin de son dernier soupir;
Car j'ai cette douceur, dans mon malheur extrême,
Que nul ne jouira de mon heure suprême;
Je ne puis évoquer d'autre appui que le tien,
Ma chute pour toi seul ne peut pas être un bien. »

Elle dit, et consomme enfin son suicide;
Tel l'insecte hideux hôte de l'ombre humide,
Quand un cercle de feu le retient en prison,
Se pique de son dard et meurt de son poison.

III

Hors les pulsations que donnaient mes artères,
Je n'entendis plus rien aux cieux et sur les terres.
Dans le cercle sans fin de leur immensité
Tout n'était que silence et qu'immobilité :
Avant que l'ouragan en sursaut se réveille,
Ainsi dans la stupeur la nature sommeille,
Et l'air qui doit briser le vieux tronc de l'ormeau
Ne fait pas remuer la plume d'un oiseau.

Mais, entre le ciel morne et la terre muette,
Sept esprits dont chacun portait une trompette
Apparaissent ; au son qu'ils firent retentir,
Je vis que les tombeaux cesseraient de dormir.
Et j'entendis après ces puissantes paroles,
Dont l'éclat fit ouïr la surdité des pôles :

« Qu'à la mort de la mort, par un second hymen
La matière et l'esprit se redonnent la main.
Quel que soit votre lit, sortez, restes de l'homme ;
Quand vous seriez broyés et réduits à l'atome,
Quand, esclaves passifs des lois des changements,
Vous seriez confondus à tous les éléments,
Quand vous seriez au fond des liquides domaines,
Quand le bloc de granit vous aurait dans ses veines,
Quand les vents du trépas contre vous irrités

Aux bornes du néant vous auraient emportés !
La voix qui vous appelle est celle qui pénètre
Au fond de ce qui fut et de ce qui doit être ;
Et le maître du rien aussi bien que du tout
Est celui qui vous dit de vous lever debout. »

Et la terre et les mers entr'ouvrant leurs entrailles
Mirent à découvert leurs vieilles funérailles ;
Et la chair et l'esprit ranimèrent ces os :
Quand, troublant des marais le lugubre repos,
A l'haleine du sud le roseau se remue,
Des flots de moucherons obscurcissent la nue ;
Leurs myriades vont où les pousse le vent ;
Ainsi le genre humain, redevenu vivant,
Par le souffle divin voit emporter ses races.
Pendant qu'elles flottaient d'espaces en espaces,
Devant elles soudain les cieux se sont ouverts ;
Leur nuage resta suspendu dans les airs,
Et, debout, sur le seuil du céleste royaume,
Je vis l'Emmanuel, le Christ, le Fils de l'homme,
Non pas tel qu'il était sous les voiles mortels,
Jetant les fondements de ses premiers autels,
Alors que sur les bords du lac de Galilée
Toute douleur par lui se trouvait consolée ;
Non pas tel qu'on le vit, dans un triste abandon,
Pour tous ses ennemis implorant le pardon ;
Mais terrible, et le front dardant une lumière
Où l'ire du Très-Haut éclatait tout entière.

Dans les cœurs ténébreux son rayon introduit
Du crime de chacun illumina la nuit :
Chacun lit au grand jour les forfaits de son frère ;
Malgré lui le méchant est devenu sincère,
Et, devant le grand juge, il pressent éperdu
Que quiconque osa trop doit se voir confondu.
Abjurant sa clémence et gardant sa justice,
Le Christ dit : « Le remords cesse d'être propice. »
Et, sur les flots mêlés du pâle genre humain,
Il étend une croix qu'il tenait à la main ;
Et cette foule en deux aussitôt se sépare ;
L'une s'élève au ciel, l'autre plonge au Tartare ;
Et du Fils du Très-Haut la voix reprit soudain :

« Vous tous à qui ma loi fut révélée en vain,
Allez brûler, maudits, qui, dans le misérable,
M'avez toujours foulé d'un pied inexorable ;
Vous qui, chez vos pareils n'absolvant aucun tort,
Gardiez la haine au cœur comme on garde un trésor,
Et qui faisiez entrer, comme un bien nécessaire,
Dans vos félicités le deuil de votre frère !
Allez brûler !... Et vous, vous dont le cœur clément
Ne s'endormit jamais sur un ressentiment,
Ames que mon amour fit vivre dans les autres,
Et qui, des maux d'autrui faisant toujours les vôtres,
Sur l'épaule du pauvre et sur ma nudité
Jetâtes le manteau de votre charité,

Entrez dans l'ineffable et l'éternelle vie !
A ses félicités le Seigneur vous convie !.. »

Et j'entendis, de l'une et l'autre profondeur :
« Rochers, écrasez nous ! — Soyez béni, Seigneur ! »

IV

La matière à son tour entendit la menace ;
Les sept esprits ailés ont regonflé leur face,
Et leur souffle puissant fait revibrer l'airain.
Le globe a répondu par un bruit souterrain,
Et, de sa propre voix sonnant sa dernière heure,
Il vomit par torrents sa lave intérieure.
Son flot rouge se mêle au vaste océan bleu ;
Et j'entendis rugir et les eaux et le feu ;
Et je vis une lutte, un ouragan étrange,
De flammes et de flots effroyable mélange ;
A peine un élément est près de triompher
Que l'autre se relève afin de l'étouffer ;
Et sous leurs longs efforts l'un l'autre se dévorent,
Et d'épais tourbillons dans les airs s'évaporent :
Tels, dans l'amphithéâtre, aux yeux épouvantés,
De leur queue excitant leurs flancs ensanglantés,
Deux forts lions, ruant crinière sur crinière,
De leur ardent combat font monter la poussière.

Mais du foyer central la lave sort encor,
L'emporte enfin sur l'onde et donne à tout la mort.
Ainsi, quand un vaisseau se rompt dans sa poitrine
Sous l'effort douloureux de la toux qui s'obstine,
Le phthisique appuyé sur un bras languissant
Exhale à gros bouillons sa vie avec son sang,
Et n'offre, retombé sur son lit mortuaire,
Qu'un cadavre où les vers n'ont presque rien à faire.

Et la terre n'est plus qu'un reste inanimé,
Que le bâton noirci d'un flambeau consumé,
Qu'une tête de mort par le temps décharnée,
Dans un funèbre enclos gisant abandonnée,
Et qui ne montre plus que des vides affreux,
Où brillait le sourire et flamboyaient les yeux.

Et les cieux sur ma tête ont repris leur délire;
Et la loi du hasard seule s'y faisait lire;
Leur cantique, tournant à la confusion,
Au dire de l'athée aurait donné raison.

Pareils à des oiseaux dont une main cruelle
Aurait anéanti la vivante prunelle
Et qui, livrés aux airs, dans leur vol ténébreux,
S'embarrassent de l'aile et se choquent entre eux,
Tous les astres, privés de leurs célestes guides,
N'ont plus le souvenir de leurs routes splendides,
Se heurtent dans l'espace, et volant en éclats

Remplissent les échos d'un immense fracas.
Et ceux qui résistaient dans ce choc étaient comme
Des coursiers haletants dans le vaste hippodrome,
Qui, tout vainqueurs qu'ils sont, s'affaissent épuisés,
Sur les restes des chars que leur course a brisés.
Je distinguais à peine à travers la poussière
Quelques reflets mourants d'un reste de lumière ;
La cendre d'un soleil dans le sombre lointain
Fumant encor, semblable au flambeau qui s'éteint ;
Par la mort endormie une triste planète
Flottant, comme un noyé que l'Océan rejette

Mais, du plus loin des cieux un souffle est déchaîné,
Et dans son cours terrible il a tout entraîné ;
Fleuve dont les débris du ciel forment les ondes,
Cataracte roulant les cadavres des mondes,
Qui précipite tout dans un gouffre béant
Au bord duquel je vis un fantôme géant
Debout, les bras croisés, la paupière charmée
De la création dans le rien abîmée ;
Et, voyant tout tari, sa bouche dit trois fois :
« Je fus longtemps banni, mais je reprends mes droits. »
C'était le vieux Néant rentrant dans sa puissance.
Et tout fut aussitôt ombre, vide, silence.

ÉPILOGUE.

Et mon rêve se rompt à force de terreur :
Je m'éveille baigné d'une froide sueur;
Et je me ressouvins que, par la pénitence,
Ninive fit jadis révoquer sa sentence,
Et m'écriai : Seigneur, reste encor parmi nous,
Ne livre pas le monde à ton dernier courroux;
Car sa raison superbe, avouant sa défaite,
Commence à s'effrayer de la nuit qu'il s'est faite,
Mais chacun de ses fils, pour sortir du trépas,
Sur le bord de sa fosse appuie en vain les bras.
Viens leur tendre la main et dénouer leurs langes :
Qu'ils recouvrent la vie et chantent tes louanges !
Puise des jours de plus dans ton éternité
Et donne-les au temps qui semble être arrêté,
Pour que le vieil Adam se purifie encore
Et s'offre moins coupable à sa dernière aurore.

NOTES

DU CHANT DIXIÈME.

—

NOTE Ire.

Je n'aperçois plus rien dans l'immense étendue ;
Sur tout ce qui vivait ma main s'est étendue.

(Page 185, vers 9 et 10.)

Toute cette tirade n'est que le développement de ces mots de l'Écriture : « O mort, où est ta victoire ? et qu'as-tu fait de ton aiguillon ? »

NOTE II.

Écueil des premiers jours, vieux serpent, ô mon père,
Toi par qui le péché m'engendra sur la terre.

(Page 187, vers 15 et 16.)

Le Seigneur, dit le sage, n'a point fait la mort, car le règne de l'enfer n'était point au commencement sur la terre. L'homme en sortant des mains de Dieu ne se sentait travaillé par aucun principe de corruption. S'il fût demeuré obéissant,

la mort lui eût été un mal à jamais inconnu, et l'incorruptibilité de son âme passant à son corps, on eût vu l'immortalité compagne inséparable de l'innocence. Adam, après avoir accompli les commandements du Seigneur, serait parvenu au séjour céleste, non par la route du tombeau, mais comme Enoch, par un ravissement.

NOTE III

Qu'à la mort de la Mort par un second hymen,
La matière et l'esprit se redonnent la main.

(Page 188, vers 15 et 16

Il y a eu de nos jours des philosophes humanitaires qui voulaient, disaient-ils, réhabiliter la chair, comme si le christianisme l'avait anathématisée, comme si, par la promesse de la résurrection de l'homme en corps et en esprit, il ne l'avait pas immortalisée et rendue en quelque sorte participante de la nature céleste. Ses désirs n'ont pas même été proscrits, ils ont été seulement réglés, et ces salutaires restrictions tournent au bénéfice de ses jouissances. C'est de là qu'est née la pudeur, sans laquelle il n'y a point d'amour, j'allais presque dire point de voluptés; le vice même est de cet avis. Mais en de pareilles matières on ne peut pas tout dire; le libertinage est là avec son rire stupide pour accueillir vos paroles, ou, chose plus malheureuse, pour les interpréter à contre-sens et les tourner contre la vertu.

NOTE IV.

Mais du foyer central la lave sort encor,
L'emporte enfin sur l'onde et donne à tout la mort.

(Page 192, vers 1 et 2.)

Les dogmes de la fin du monde, d'un lieu de purification temporaire, du jugement dernier, et d'une éternité soit de

peines, soit de récompenses, sur lesquels roule toute l'action du poème, se retrouvent dans les traditions primitives de tous les peuples. Il faut de toute nécessité remonter à l'enseignement positif que Dieu donna à la race humaine dès les premiers jours de la création, pour en expliquer l'origine. Cette perpétuité et cette universalité de traditions sont particulièrement remarquables au sujet de l'embrasement final du monde, croyance qui n'a pu trouver de première donnée ni dans la raison, ni dans la physique. — Écoutons d'abord la tradition chrétienne et catholique, la seule sans mélange d'erreur, toujours orthodoxe, toujours pure :

« Or, le jour du Seigneur viendra comme un volcan, et alors, au milieu du bruit d'une grande tempête, les cieux passeront, les éléments embrasés se dissoudront ; et la terre, avec tout ce qu'elle renferme, sera consumée par le feu [1]. »

Écoutons maintenant les peuples dispersés sur la face du globe :

Les Juifs : — « Les enfants de Seth ont annoncé que l'univers sera détruit par le feu [2]. »

Les Égyptiens : — « Le monde est périssable. Il arrivera de grandes exterminations d'hommes par le feu [3]. »

Les Perses : — La fin du monde arrivera par la chute d'un astre sur la terre. La chaleur du feu fera fondre les montagnes et les métaux qu'elles renferment. Ces métaux en liquéfaction se répandront comme un vaste fleuve [4]. »

Les Chinois : — « A la neuvième heure du grand jour (qui se compose de milliers d'années), il y aura une perturbation qui fera retomber l'univers dans le chaos d'où il est sorti [5]. »

[1] Saint Pierre, épît. 2, chap. 3, v. 10.

[2] Josèphe, *Antiquités judaïques*, l. 1, c. 2.

[3] Aristagoras, cité par Diogène Laerce, et paroles d'un prêtre de Saïs, dites à Solon et rapportées par Platon, Timée.

[4] *Zend-Avesta, Vendidad-Sad*, hâ 30.

[5] Longobardi, missionnaire en Chine, *Traité sur quelques points de la religion chinoise*.

Les Indiens : — « Les mondes ont été fixés dans leurs places, pour y rester jusqu'à la grande dissolution. Les mers seront un jour desséchées, les montagnes s'écrouleront, l'étoile polaire changera de lieu, le soleil et la lune s'obscurciront, un feu consumera tous les globes, les réduira en cendre [6]. »

Les Tartares du Thibet : — « La mer et les fleuves se dessécheront, et la terre sera détruite par le feu [7]. »

Les Grecs : — « Il viendra, il viendra ce temps où l'air enflammé vomira un torrent de feu ; et la flamme dévorante embrasera avec fureur toutes les choses terrestres et aériennes [8]. »

Les Romains : — « Un temps viendra où la mer, la terre et les cieux brûleront, et où la masse du monde sera la proie des flammes. Le monde est destiné à un bûcher auquel les astres n'échapperont pas [9]. »

Les Celtes : — « Un jour, disent les druides, le feu et l'eau envahiront le monde [10]. »

Les Scandinaves : — « A la fin des temps, le soleil et la lune seront dévorés... Les étoiles tomberont du ciel... Le monde entier sera brûlé [11]. »

Les Turcs : — « Un jour la terre sera ébranlée ; les montagnes réduites en poussière deviendront le jouet des vents... Le soleil sera couvert de ténèbres, les étoiles se détacheront du firmament, les mers s'enflammeront [12]. »

Les Mexicains et les Péruviens croient aussi, selon Lopez de Gomara, à la conflagration future du monde; et l'on trouve chez

[6] Le *Shaster bedang*, cité par Parraud, p. 106, et l'*Oupnek'hat*, traduction de M. Lanjuinais.

[7] Bergmann exposant la théologie mongole; voyage cité dans le tome 3 du *Journal asiatique*.

[8] Vers de Sophocle conservés par saint Clément d'Alexandrie; *Stromates*, l. 5, n. 14.

[9] Ovide, *Métamorphoses*, l. 1 ; et Lucain, *Pharsale*, l. 7, v. 812.

[10] Strabon, *Géographie*, l. 4.

[11] L'*Edda*, livre sacré des Islandais.

[12] Le *Coran*, ch. 73 et 81.

les sauvages dont Lafiteau a décrit les mœurs, des vestiges d'une semblable croyance.

Les anciens pythagoriciens plaçaient le feu dans le centre ou dans le milieu du monde, par la raison que c'est l'élément dans lequel tout le reste sera dissous, et qu'il restera éternellement. (Swinden, p. 132.)

Les vers sibyllins décrivent ainsi la fin du monde : « Alors un torrent de feu tombera du ciel, et avec son courant impétueux il détruira tout, la terre, le grand océan, les lacs, les fleuves et les fontaines ; les cieux et les étoiles qui sont dans le firmament perdront leur beauté, leur lumière ; et les astres, détachés du ciel, tomberont. »

Sénèque le philosophe et d'autres stoïciens pensèrent et enseignèrent la même chose : « Les étoiles s'entreheurteront les unes les autres, et le monde entier étant en feu, tout ce qui est maintenant dans un ordre admirable sera alors consumé par les flammes. » (Senec., *De consolat. ad mart.* c. 26.)

NOTE V.

Et tout fut aussitôt ombre, vide et silence.

(Page 193, vers 23.)

Quand les bornes fixées par Dieu à la vie des mondes et inconnues aux mortels seront atteintes, alors surviendront d'immenses et lugubres catastrophes. L'univers tombera dans une épouvantable agonie. Les soleils et les planètes s'entrechoqueront. Le bras de l'Éternel brisera les uns contre les autres. Les mers de feu que celles-ci recèlent dans leurs entrailles s'épancheront de toutes parts. Un incendie général embrasera les mondes, les dévorera comme de la paille. Tout sera détruit, fracassé, consumé.

Tout aura passé, hormis la religion, qui s'envolera vers les cieux, d'où elle est descendue, pour rendre compte à l'Éternel

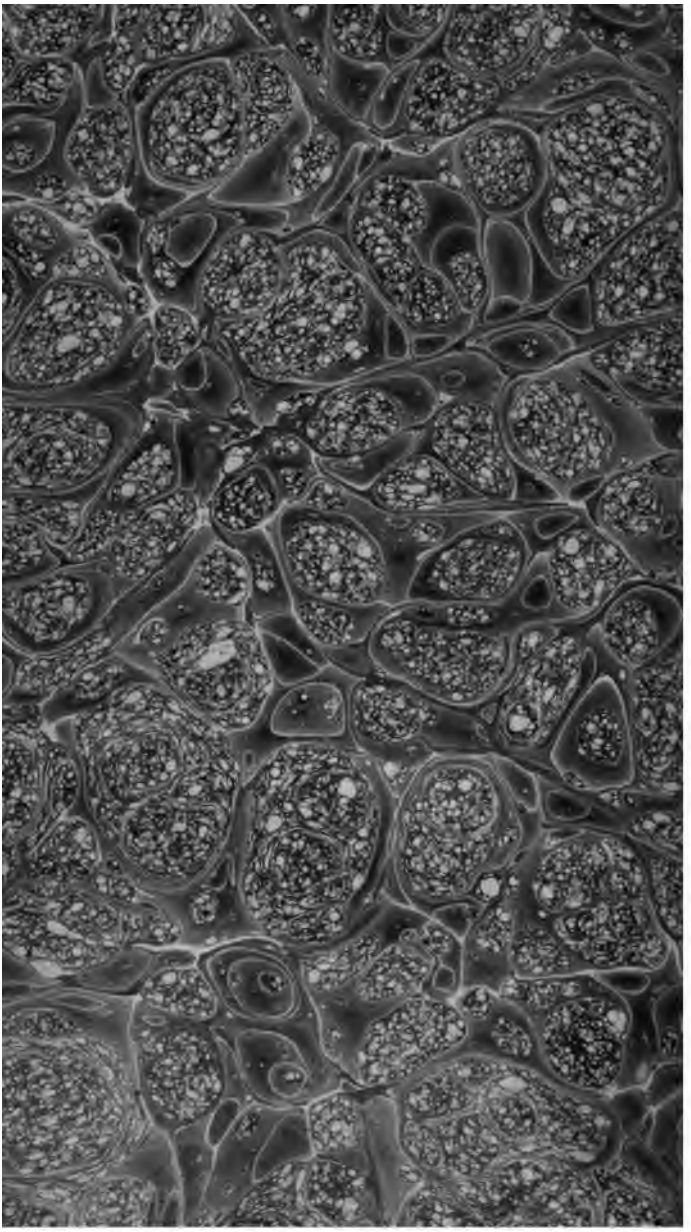
de l'accueil qu'elle aura reçu de chacun de nous ici-bas. Alors s'ouvriront les assises de l'univers. A la voix du Tout-Puissant les cendres des morts se ranimeront Toute créature humaine viendra comparaître devant le souverain juge. Il sera fait une solennelle manifestation des consciences. Puis la justice divine prononcera ses irrévocables arrêts. Par là sera fixé pour toujours le sort de chacun de nous. Dèslors plus d'épreuves, plus d'expiations, plus de changement. Le ciel ou l'enfer, la félicité ou la souffrance, à jamais, sans vicissitudes, sans variations, sans fin.

Que fera des ruines de l'univers la Sagesse éternelle? On l'ignore sur la terre, car la religion ne l'a pas dit aux mortels. Peut-être la parole du Créateur, cette parole toute-puissante qui doit rendre la vie aux cendres des morts, reconstruira-t-elle, avec les débris des anciens globes, de nouveaux mondes, pour y placer encore des êtres vivants, et y faire parcourir à des créatures susceptibles de mérite une carrière morale. Peut-être aussi ces vastes ruines seront-elles laissées en proie à la fureur des flammes, et les réprouvés bannis dans cet abîme de désolation [1]. (*La Religion constatée universellement*, t. 2. p. 448.)

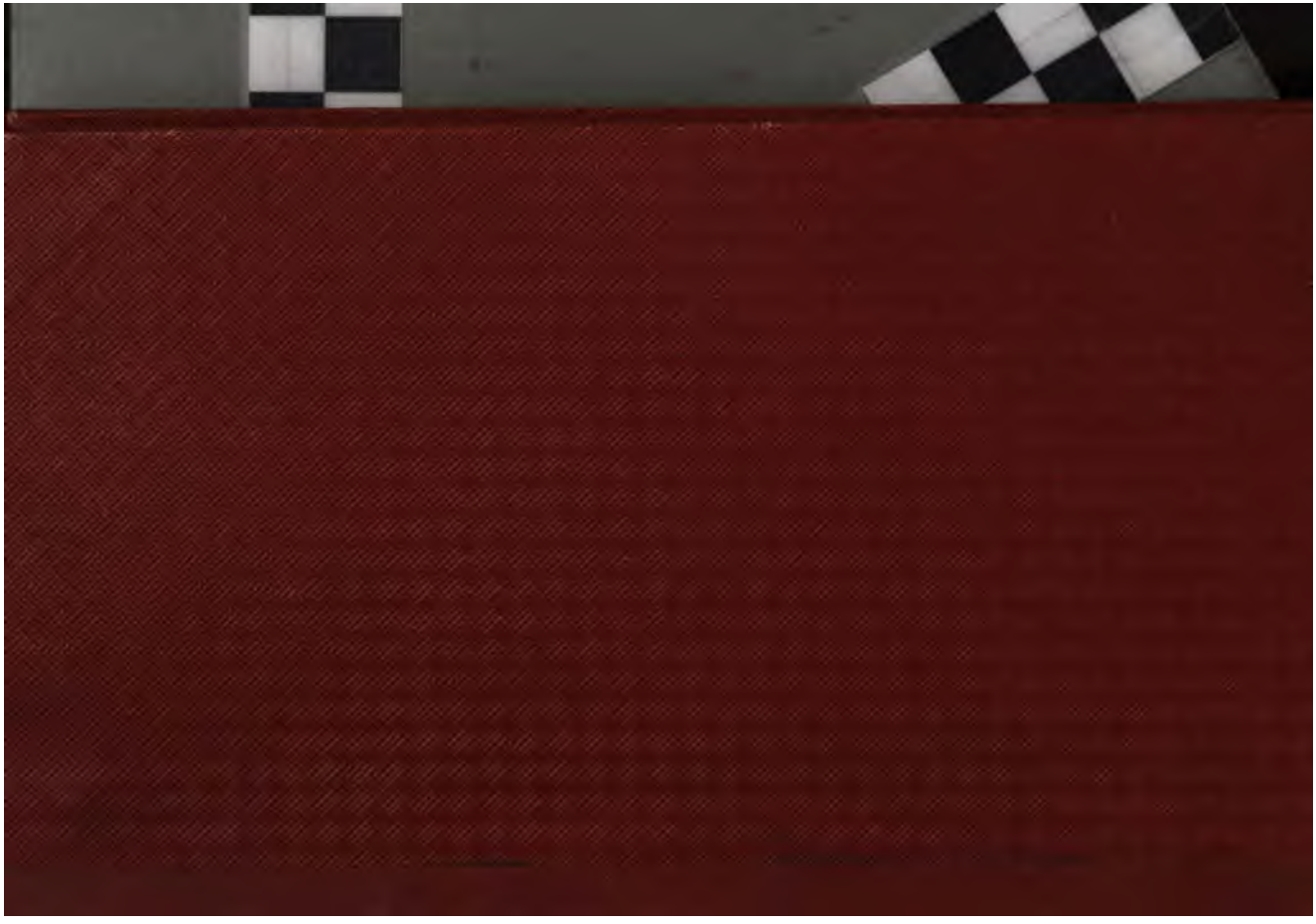
[1] C'est l'opinion du docteur Moore : *Le grand mystère de la Divinité*, l. 6, ch. 9.

FIN.

Paris, imprimerie d'Amédée Saintin, rue Saint Jacques, 58.



PQ 2386 .R2 D4 1841 C.1
Le dernier jour :
Stanford University Libraries
3 6105 039 572 230

DATE DUE			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305